

Le Samedi ^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Montréal
ancien et
moderne

Photo
Paul Berté

Charité bien ordonnée commence par soi-même!

TOUT CANADIEN-FRANCAIS

DOIT ACHETER

des Revues Canadiennes - Françaises



Et pour que tous soient à même de le faire,
nous offrons

La Revue Populaire

à un tarif d'abonnement tout à fait spécial.

Au lieu de \$1.50 pour un abonnement d'un an
(12 numéros)

\$2.00

pour un abonnement de DEUX ans (24 numéros)

Coupon d'Abonnement

\$2.00 POUR 2 ANS AU CANADA
SEULEMENT



Aussi en vente dans tous les dépôts
de journaux.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion
Montréal

Veillez trouver ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de 2 ans à la
Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville Province

L'EXTRÊMAL

Carnet Editorial

N E CHERCHEZ PAS ce mot dans le dictionnaire, vous ne l'y trouverez pas ; je viens de le fabriquer pour deux bonnes raisons : parce que la chose existe et parce que le mot lui-même n'existait pas. On l'a, jusqu'ici, remplacé par des synonymes incertains ou anémisés, ne suffisant plus à notre époque de progrès de toutes les espèces, y compris quelquefois l'utile.

Qu'est-ce donc, l'Extrémal ? Ce n'est pas un palais comme le Quirinal, un grand personnage comme l'amiral, un vent comme le mistral, un ogre comme le capital ou bien un divertissement comme le carnaval ; ce n'est pas un métal ni même un minéral mais quelque chose de colossal dans le genre idéal.

Notez bien que je dis « genre idéal » et non pas « idéal » tout court ; il ne s'agit pas de perfection, mais d'imagination.

L'Extrémal n'est pas autre chose que le mal ou la maladie de l'extrême, c'est-à-dire de l'exagération poussée en dehors des limites de la vraisemblance. C'est une sorte d'émoussement du sens des proportions qui empêche l'intelligence de réagir normalement aux impressions causées par les mots.

Cette manie de l'exagération, cette maladie de l'extrême ou « Extrémal » a véritablement caractère d'épidémie mais elle est d'un genre particulier ; elle s'attaque aux mots qu'elle ronge, amaigrit, rapetisse et décolore au point de leur enlever la plus grande partie de leur force, de leur élégance et de leur beauté.

D'un mot qui brillait autrefois comme un rayon de soleil elle fait une chandelle fumeuse, et de ce qui habillait la pensée en costume de gala elle fabrique une terno défroque de pauvre gueux. L'individu atteint « d'extrémal » attache à sa petite idée la cloche sonore d'un grand mot, mais il en fait un tel abus qu'il arrive à la fêler ; résultat, la belle cloche de jadis ne fait plus l'effet que d'un simple grelot. C'est ainsi qu'on appauvrit une langue ou, pis encore, qu'on la rend ridicule.

Des exemples ? Il y en a tant qu'on ne trouve plus guère autre chose dans la « littérature » (!?) des écrivains qui se mêlent d'écrire avant de savoir penser, comme il y en a trop aujourd'hui. Pour ces gens-là, une simple inquiétude devient un chagrin « mortel » et le plaisir de regarder une jolie fille est une joie « divine » ; s'ils s'ennuient dans une soirée, ils vous diront sans rire, à la sortie, qu'ils y ont vieilli de vingt ans, et s'ils parlent d'une femme en vedette, elle possède infailliblement la beauté d'une reine. Pourtant l'histoire mentionne des reines qui furent bougrement laides...

Cette manie de l'exagération va souvent à l'encontre du but que l'on se propose. Autrefois, une actrice de grand talent jouissait d'une réputation durable à cause de sa valeur professionnelle ; au milieu d'un luxe véritable elle se sentait à l'aise et la déférence qu'on lui portait comme femme lui plaisait pour le moins autant que les éloges qu'on pouvait lui adresser comme artiste. Il y avait équilibre dans les deux choses, mais cela changea du tout au tout dès qu'un tripatouilleur d'expressions à grand effet s'avisait de leur coller, sur la personnalité, l'étiquette d'étoiles.

C'était peut-être une trouvaille mais également une imprudence parce que les étoiles de la scène devinrent vite aussi nombreuses que celles du firmament. La qualité du terme en fut singulièrement affectée ; la première Pétionille venue qui avait « joué la foule » dans un grand drame ou montré ses pattes sur la scène du théâtre d'un Fouilly-les-Oies quelconque, se crut désormais en droit d'arborer le titre d'étoile pour épater les populations. Ce fut la faillite, non seulement du terme mais de celles qui s'en affublèrent et c'est pourquoi l'on n'a jamais vu tant d'étoiles filantes qu'aujourd'hui.

Nous sommes à l'époque du superlatif en tous genres : vitesses à la surface du sol, escalades dans la stratosphère, trous de grande dimension dans les budgets, orgies de canons dans les armées, super-surtaxes qui se multiplient à la manière des sauterelles, pullulent d'attrape-nagauds politiques et autres, et surtout savonnage intensif de la pente sur laquelle les peuples glissent à la catastrophe. On parle de cent mille dollars comme d'une bagatelle

et de cent millions comme d'une chose normale. Le mot « milliard » qui effarouchait autrefois plus d'un brouteur de chiffres est devenu de la banalité comme les vers de M. Paul Claudel, et personne ne semble plus savoir au juste ce que ça signifie.

Je vais donc m'amuser à faire, non pas la mise au point mais une sorte de paraphrase du milliard afin de démontrer l'abus qu'on en fait parce qu'on ne réfléchit pas suffisamment à ce qu'il représente.

Je suppose un homme vivant à l'époque où l'on a construit les grandes Pyramides d'Égypte, il y a quatre mille ans, et possède alors un milliard de

dollars. Cet homme, qui ne connaissait pas la valeur des chiffres ne s'est pas laissé éblouir par sa fortune et, pour être certain de la faire durer autant que lui, a décidé de ne dépenser que cent piastres par jour ; on peut tout de même faire bien des choses avec ça !... On peut même croire qu'il eût pu laisser, à ses héritiers, une assez jolie part du magot.

En effet, l'héritage a été des plus cossus, et comme les héritiers, continuant la tradition, n'ont également dépensé que cent dollars tous les jours, il y en a encore aujourd'hui pour un bon bout de temps. Ce n'est que dans vingt-trois mille quatre cents ans — en chiffres ronds — que le milliard sera totalement dépensé. Il coulera, d'ici à ce temps-là, bien de l'eau sous des ponts qui ne sont pas encore bâtis !

Cela n'empêche pas les budgets de guerre de plusieurs pays d'avaloir aujourd'hui un milliard avec la même facilité qu'un électeur gobe une promesse politique.

Un homme qui vient de faire une très longue marche à pied, à tel point que les pattes semblent lui rentrer dans les hanches croirait à peine exagérer en disant qu'il a fait un milliard de pas ; ce milliard de pas suffirait pourtant à faire une quinzaine de fois le tour de la terre à l'équateur ou presque le voyage, aller et retour, de la terre à la lune.

Une personne possédant ce qu'on appelle un bon caquet peut aisément débiter cent cinquante mots à la minute, et cela tant qu'elle n'éprouve pas un commencement de paralysie à la langue. J'en ai entendu, un jour, une qui a fait fonctionner son moulin à paroles pendant quarante minutes en tramway, cela sans une seule pause et sans presque respirer. J'étais émerveillé mais j'ai plaint sa compagne qui suait la petite mort sous la poussée de tout ce qu'elle avait à dire, elle aussi, mais qui n'a pas eu la chance de placer un seul mot. Croyez-vous que cette championne des quarante minutes ait lâché à l'air libre un milliard de mots ?

Vous seriez loin de compte si vous pensiez ça ! Il lui aurait fallu faire fonctionner son moulin jour et nuit, sans arrêt d'une seule seconde, pendant près de treize ans pour arriver au fameux milliard de mots !

Ces quelques aspects d'un mot avec lequel nous jouons si facilement doivent nous faire réfléchir et nous donner de la prudence en matière de langage. L'accoutumance nous joue de vilains tours ; elle nous fait prendre, avec les mots, des familiarités qui les abaissent eux-mêmes jusqu'à la vulgarité. Nous serons bien avancés le jour où nous aurons tellement dégonflé les expressions que cela nous mettra dans l'impossibilité de traduire la plupart de nos impressions avec l'ampleur ou l'énergie qui leur convient !

Faudra-t-il, alors, remplacer la parole par le geste et, par exemple, en temps de campagne électorale, laisser de côté le coup de gueule pour faire place au coup de poing ? On dit que cette nouvelle méthode est déjà mise à l'essai.

Si les résultats qu'elle donne se montrent satisfaisants, on pourra l'étendre à l'économie financière et s'emplier les poches au lieu de prêcher l'épargne dans le désert. On dit aussi que beaucoup de gens sont en faveur de ce système.

Enfin, les amoureux devront lâcher les belles phrases qu'ils roucoulent au clair de lune en faisant des yeux de poisson pâmé ; ils ne parleront plus de serments éternels, d'amour qui leur dévore le cœur comme un petit pain chaud, de passion brûlante à incendier la brique réfractaire, de bonheur infini, suprême et autres grandiloquences réduites à l'état de simples fadaises, mais ils penseront que les baisers sont aussi des gestes pouvant remplacer avantageusement les plus grands mots ; ils ne s'en priveront pas.

Et l'on me dit encore que c'est déjà mis en pratique et depuis fort longtemps...



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CANADA

Tél: PLateau 9638*

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau : 9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

J. de Verneuil

L'Adorable Agonie

Je m'étais endormi insoucieusement, alangui par la fraîcheur embaumée qui montait des mousses vertes et fines, au pied d'un bouquet de fusains, quand soudain, troublant mes rêves, une chiquenaude sur le nez m'éveilla en sursaut.

Le vieux docteur était devant moi.

— « Mauvais cela !... fit-il, les yeux sévères ; mauvais et dangereux de dormir sous l'ombre épaisse au sein d'une moiteur trop fraîche ; rhumatismes, toux rebelles, pleurésies. Allons, oust ! au soleil ! »

En effet, à fleur de peau, des frissons trottèrent jusqu'à ma nuque.

— « Brrr ! grelottai-je, malgré moi. Vous avez raison, docteur ; je suis glacé !... »

— « J'ai toujours raison, répondit-il d'une voix sèche. »

Mais une fois émergés du petit bois touffu, le dos arrondi sous la fournaise solaire, le malaise de froid se dissipa bien vite.

— « Rentrez-vous chez vous ? me demanda le docteur. »

— « Ma foi ! oui, fis-je. Je cherchais l'orchis vert, au diable, soit-il ! Je me suis éreinté, je meurs de soif, et sans vous, j'attrapais au moins plusieurs rhumatismes ; le résultat ne vaut pas le but ! »

— « J'ai mon cabriolet à la ferme de Sauvan. Je vais faire atteler et je vous emmène. »

Nous cheminâmes un moment à travers les blés immobiles, hauts comme des futaies pressées.

Chez Sauvan, on nous offrit un verre de vin. Le vieux docteur allait refuser quand mes yeux suppliants lui rappelèrent la sécheresse de ma gorge.

On nous versa dans des verres à raies concaves, et qui, à l'occasion, devaient servir de pots à confiture, une rasade énorme. Je bus, rubis sur l'ongle. Le docteur y trempa à peine ses lèvres, et sortit pour faire atteler.

Comme je me baissais, la pipe bourrée aux dents, vers les cendres du foyer où se mouraient quelques braises roses et bleues, j'aperçus la mère Sauvan, versant avec des précautions infinies, par un filet menu, dans la bouteille noire, le vin auquel le médecin avait à peine touché.

— « Ça serait pitié de perdre de si bonne marchandise, murmura-t-elle en plaçant le litre au fond d'un bahut, d'autant plus que monsieur Taulier n'a pas les fièvres. »

Le cheval était attelé ; et le médecin, rênes en main, me faisait signe de monter.

Je grimpai sur l'antique guimbarde et nous partîmes, au pas.

— « Je vous avertis que Fémur ne trotte que dans les rares occasions, fit le docteur. Comme il sait parfaitement qu'il retourne au râtelier et qu'aucun malade ne m'attend, nous irons donc jusqu'au bourg, tout doucement, à son gré. Si la route vous paraît longue, je vous permets de reprendre votre somme !... »

— « Merci, docteur, répondis-je en riant ; mais le sommeil est loin maintenant... Racontez-moi plutôt un de ces drames ou une de ces comédies intimes que votre ministère a dû vous faire rencontrer et connaître. Vous ne nommerez personne... »

Il haussa les épaules, puis les yeux songeurs, se mit à chercher dans ses souvenirs.

La voiture allait d'une allure de char à bœufs, avec un vague murmure sur ses ressorts berceurs ; au loin, la terre flambait dans les champs en friche, et de légers papillons blancs et jaunes d'un vol d'insecte ivre de chaleur, traversaient la route poussiéreuse...

Le médecin enroula les rênes autour du manche du fouet, et les bras libres pour ses grands et expressifs gestes — car on n'est pas du Midi pour rien, n'est-ce pas ? — raconta :

— « Vous vous souvenez du père Roubeyrol ?... le père Cimetière, comme on l'appelait ?... — Ah ! mais diable ! ce « vous » me gêne... Ne te tutoyais-je pas autrefois ? Autrefois, quand ta mère t'apportait dans mon cabinet, le cuir chevelu fendu ou une entorse à la cheville ?... Dieu ! étais-tu mauvais sujet !... Tiens ! je me souviens qu'un jour, pen-



LE PÈRE « CIMETIÈRE » AVAIT RENCONTRÉ LA JEUNE VEUVE

dant un pansement que j'appliquais sur un de tes pieds à demi broyé par la chute d'un pavé, tu me flanquas de ta petite main, une gifle splendide... Donc je te tutoie.

— « Mais oui, docteur, mais oui... fis-je en souriant. »

— « Alors le père Roubeyrol... reprit-il. »

— « Parfaitement, je me rappelle... Un grand vieux un peu cassé, au chef branlant, chauve comme une carapace de tortue, avec des paupières sans cils, à chair vive et rouge, toujours humectées d'une bordure de larmes claires. Et de tout son visage, ce qui est demeuré le plus vivace en mon souvenir, ce sont ses yeux : des yeux purs comme des creux de fleurs humides et dans lesquels couraient des lumières multicolores d'étoiles scintillantes. Plus tard, quand dans mon imagination s'évoquaient la splendeur des prunelles d'héroïnes romanesques ou de fiers chevaliers aux regards exquis, tous visionnaient dans mes rêves avec les beaux yeux du père Roubeyrol. Ses yeux avaient vingt ans dans sa figure d'un siècle. Il doit dormir, là haut, parmi les cyprès et les pins, n'est-ce pas ?... Depuis longtemps ? »

— « Une quinzaine d'années... Et ses prunelles qui, jusqu'en la mort, sont demeurées les deux petits astres merveilleux dont tu te souviens, ont dû donner un mirifique repas aux vers et aux insectes affamés des tombes rares. »

— « Il est trépassé de maladie ? »

Le vieux docteur eut un geste navré des bras.

— « De maladie, fit-il, oui... Du mal d'amour. »

— « Hein ?... sursautai-je. »

— « Du mal mortel d'un amour fou, surhumain, te dis-je. »

Je me mis à rire.

— « Sapristi ! cria le médecin, tu ricanes comme un imbécile, sans songer que derrière ces yeux de

vingt ans pouvait fleurir une âme d'amoureux aussi flambante que la tienne !... Eh bien ! cette âme-là y fleurissait... Est-elle déchue d'un trop long espoir ou d'un trop court désespoir qui ouvrit le cœur mince et usé ?... Toi qui psychologues éperdûment parfois sur l'amour à tout âge, cherche... Mais moi qui suis l'organe et le muscle et pour qui, leur déchéance et leur brisement ne sont jamais inconnus, je t'affirme que la rupture de l'anévrisme qui tua le pauvre vieux n'eut d'autre cause qu'une joie démente de paradis. D'ailleurs, un aveu, dans un moment de fièvre et de crispation, alors que je me penchais sur lui pour un diagnostic, dissipe tous mes doutes. Le père Roubeyrol, aux yeux de fleurs, est mort d'amour, je te le répète. »

« Tu dois te souvenir aussi qu'à chaque été, pendant deux mois, madame de Saint-Geniès, la jeune veuve du capitaine assassiné en pleine brousse africaine, venait demeurer au château de sa tante, la vicomtesse de Soûs ? Dans tes courses de gamin vagabond à travers champs et landes, tu l'as rencontrée certainement, toujours pâle et endeuillée, toujours seule, remorquant derrière ses pas las une morne et incurable douleur... C'est elle que le père Cimetière aimait, et de cet amour, pour elle, qu'il mourut. »

« Par des lambeaux de phrases que j'arrachai au vieux après l'aveu dont je t'ai parlé, je réussis à connaître et à deviner surtout la genèse de cette adoration. »

Il l'avait rencontrée un jour parmi les sentiers de la forêt de Montine. Elle montait un étalon arabe, ombrageux et fou. L'animal eut peur d'un col claquant de perdreaux et rebroussa chemin, à bride abattue, bondissant comme une chèvre.

« Aux cris d'effroi poussés par madame de Saint-Geniès, à demi-désarçonnée, le père Roubeyrol se



UN JOUR PARMIS LES SENTIERS DE LA FORÊT DE MONTINE.

précipita bravement au devant de la bête indomptée, et malgré ses faibles muscles, réussit à la maîtriser. La jeune femme, voyant devant elle un homme en blouse déteinte et en pantalon rapiécé, lui tendit sa bourse.

« Avec un geste offensé, le vieux paysan la refusa, et soulevant sa casquette, continua son chemin. Soudain, il sentit deux bras ronds, aux poignets nus, enlacer son cou, et comme il tournait la tête, un baiser, sans doute destiné pour sa joue ou son front, se posa câlin et reconnaissant sur le coin de sa bouche. — « Là!... » me disait-il en frissonnant et en closant ses yeux d'extase. Ce baiser fut l'étincelle qui alluma la fournaise mortelle.

« On s'aperçut bien à la ferme du gendre où habitait le vieux *Cimetière* que le père avait changé tout d'un coup, que de sémillant et malicieux qu'il était encore autrefois, il était devenu taciturne, sauvage et rêveur; mais on mit cela sur le compte de la vieillesse qui pressent la fin prochaine.

— « Le père tourne à l'enfance, me dit un jour sa fille que je rencontraï en revenant d'une tournée. Figurez-vous, monsieur Taulier, qu'il s'est mis dans la tête d'apprendre à lire et à écrire... A son âge! Et il paraît, à ce que dit mon aîné Célestin, qui lui fait l'école, qu'il apprend avec une facilité invraisemblable. Au bout de cinq leçons, il connaissait toutes ses lettres, et maintenant, à l'heure qu'il est, il épelle convenablement les gros caractères de son *principe*. L'écriture va un peu plus mal — parce qu'il tremble trop — mais il y met un tel acharnement que le soleil ne lui suffisait plus, il m'use pour trois sous de bougie chaque nuit. Pauvre père, à son âge! »

« Avant de la quitter, je la priaï de me tenir au courant des faits et progrès de l'aïeul. Chose incroyablement en moins de six mois, il sut lire et écrire.

« Son vieux cœur, sous une sève de jeunesse, se mit à reflorir d'une floraison adolescente de tous les instincts pieux et de toutes les pitiés généreuses des amoureux extasiés. Les quelques sous que son gendre lui donnait, chaque dimanche, pour lui permettre, à l'auberge, une partie de *quadrette*, accompagnée d'une bouteille de vin, passèrent dans les poches des mendigots et des chemineaux aux yeux souffreteux. Il me souvient qu'un pauvre diable de saltimbanque, dont la voiture décarcassée, flamba un soir comme un paquet d'allumettes, et qui se vit obligé, pour ne pas coucher à la belle étoile, d'établir son gîte dans un hangar abandonné, trouva, en rentrant, sa petite fille — malade déjà — étendue, raide et froide, dans le misérable lit prêté... Le père Roubeyrol *vola* quinze francs à son gendre pour que la pauvre gosse pût s'en aller au cimetière dans une caisse de bois blanc.

« Puis, peu à peu, comme un vieil arbre tordu dont la sève et l'aubier agonisent, le vieux Roubeyrol se tassa, se rataïna, sa tête, chaque jour, un peu plus près de la terre, au bout de son échine en voûte, indressable. La teinte brique de son visage se transmuta en une pâleur de cire vierge, et son nez s'effila comme une lame de marbre blanc transparent.

« Il passait ses journées, accroupi dans un coin lumineux, sous la lucarne ensoleillée de la chambre aux sacs de blé, refusant doucement, sans un mot, le boire et le manger qu'on lui apportait.

« Un matin à l'aube mauve, son gendre, en traversant l'aire, le trouva étendu, semblant endormi dans un rêve splendide, tant ses yeux d'ange, grands ouverts, souriaient émerveillés. En le soulevant, pour le transporter sur son lit, il s'aperçut que son échine rigide et courbée s'était redressée et assou-

Par Pierre Gallien

Illustration de F. BAZIN

plie. Quand il eut repris ses sens sous des frictions au vinaigre et des applications d'eau froide, on vint me chercher.

« Je le trouvai à bout d'haleine, moribond, son pauvre vieux cœur battant une chamade grandiose dans sa poitrine étriquée qui peignait.

— « C'est ici qu'il y a du mal?... lui demandai-je en posant ma main sur l'organe fou.

« Il répondit non de la tête... Je demeurai étonné.

— « Où alors?... »

— « Nulle part... » soupira-t-il faiblement.

« Mais je vis ses mains maigres, étendues sur la couverture blanche, crispées convulsivement leurs doigts noueux aux creux des paumes, tandis que sa lèvre inférieure remontait pour l'éclat d'un sanglot.

« Je me penchai néanmoins, et commençai l'auscultation quand soudain l'aveu dont je t'ai parlé tout à l'heure, coula comme un murmure d'extase des lèvres blémies du père Roubeyrol :

— « Oh! que je vous aime, madame!... que je vous aime, Mireille!... » fit-il.

« Toi, tu fusses peut-être demeuré pantelant et effaré devant l'obscur et troublante psychologie de cette adoration, mais moi, après que j'eus appris l'aventure de la forêt de Montine, et qui jugeai mes soins superflus, je m'en fus tout droit frapper à la porte du château où madame de Saint-Geniès était arrivée depuis quelques jours.

« Je lui racontai l'histoire.

« Elle n'eut pas ton rire niais de tout à l'heure. — « Pauvre vieux! fit-elle avec des yeux pitoyables. Et vous dites qu'il meurt?... »

— « Qu'il meurt, oui, madame... »

— « Eh bien! docteur, conduisez-moi vers lui. Ma présence fera peut-être fleurir sur sa triste agonie un doux apaisement et un dernier sourire... »

« Avant de monter dans la chambre du vieux, je fis prévenir que tout le monde eût à se retirer. Puis, sans bruit, nous parvînmes jusque sur le seuil.

« Par la porte entr'ouverte, je poussai doucement, parmi un rectangle doré de lumières qui entra avec elle, madame de Saint-Geniès... »

« Un grand cri de surhumaine joie bondit, brisant le silence épandu sur toute la ferme... »

« Je me précipitai... »

« Le vieux était mort, ses yeux demeurés éclo comme deux fleurs frigides.

« Pieusement, madame de Saint-Geniès baisa son front ravagé dont l'épiderme s'était rosie, et essaya de ses doigts caressants d'abaïsser ses paupières à chair meurtrie. Malgré plusieurs pressions répétées, les paupières ne voulurent se fermer, et le cher vieux demeura, sur sa couche maigre, ses yeux splendides éveillés et non vitreux.

« Quand on le souleva pour l'étendre au fond de la bière légère de sapin blanc, quinze ou vingt chiffons de papier cachés sous l'oreiller sur lequel reposait sa tête, tombèrent sur le plancher.

« On les déplaça et on lut quelques lignes écrites au crayon. C'étaient des lettres d'amour, griffonnées d'une pauvre écriture tremblante de gosse.

— « Mireio, disait l'une — celle que madame de Saint-Geniès a voulu garder — vous êtes belle comme les étoiles et les blés souples, et je vous aime! Mireio, la joie de votre baiser est descendue en le refuge de mon cœur, et c'est de la joie pour toute la vie... Mireio, vous êtes belle comme les chutes de crépuscule et les auréoles d'aube, et je vous aime!... »

« Hein? pour une cervelle épaisse de paysan ignare, la phrase n'était point commune!... ce que c'est que l'amour!... »

« Toutes ses lettres étaient signées de son prénom: Benoît.

« On mit tout cela dans la nuit du cercueil, et tout cela a dû pourrir depuis longtemps côte à côte avec son cœur et ses yeux de vingt ans... La paix soit sur ce qui reste de ses os centenaires... »

Voilà!...



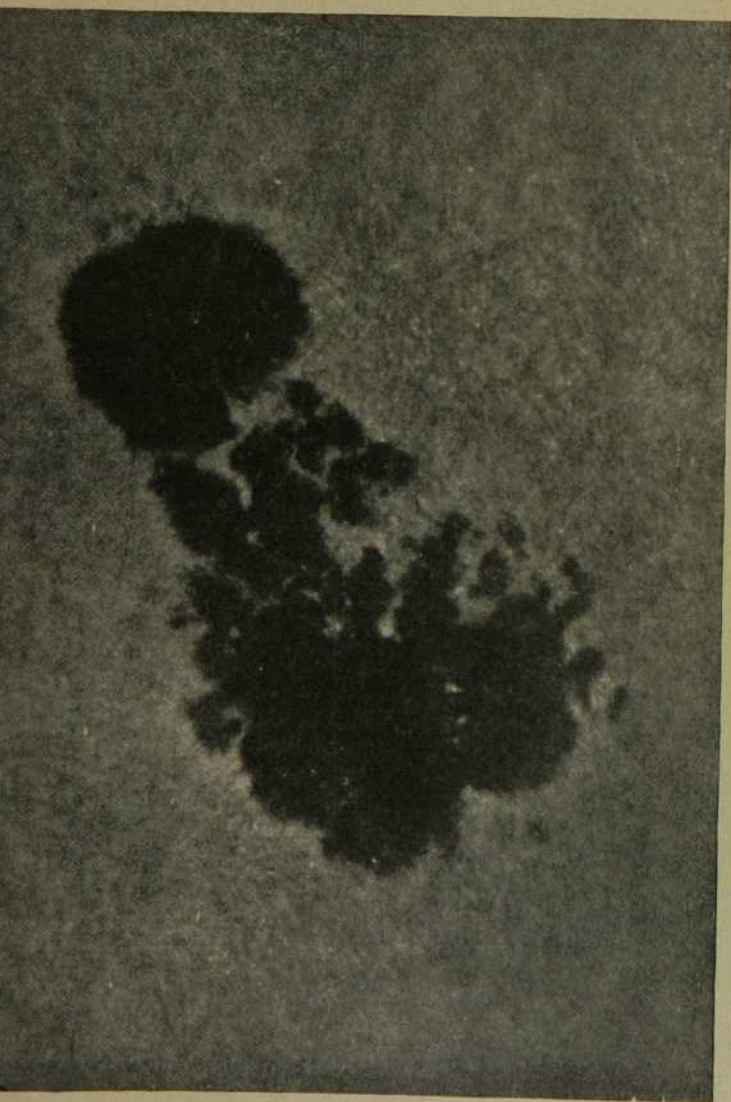
Les grandes invasions, comme celle d'Attila que représente cette gravure, d'après le tableau de Chêda, seraient dues principalement, si l'on en croit certains savants, à des troubles solaires ayant leur répercussion sur la terre.

L'Astre de Vie et de Mort

**Chronique
Scientifique**

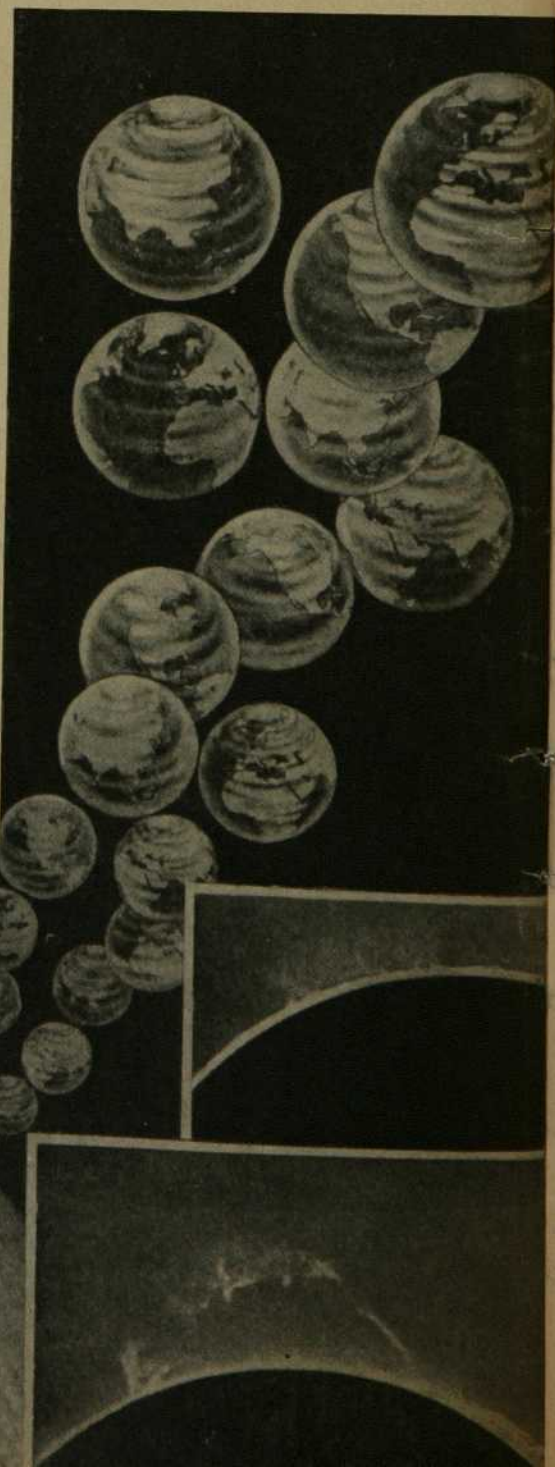
par

F. de V.



Une tache solaire en période de grande activité

Certaines taches solaires ont de telles dimensions qu'elles pourraient englober des centaines de globes comme notre terre. Dans le coin droit de cette gravure, un aspect des immenses gerbes de flammes, atteignant deux ou trois cents mille milles de longueur et qui s'échappent de la surface du soleil.



RÉCEMMENT, nous avons fait une excursion sur la planète Vénus ; excursion imaginaire, bien entendu, mais néanmoins réalisée d'après ce que les plus minutieuses observations astronomiques de cette planète peuvent nous apprendre sur elle. Il me fait plaisir, à cette occasion, de remercier les nombreux lecteurs qui se sont intéressés à cette chronique ; un seul ingénu ne l'a pas comprise et a même eu la sottise de me l'écrire en termes dont la grossièreté est à l'échelle de son ignorance. Un seul pédant à qui j'aurais répondu personnellement, s'il avait donné son adresse, dans tout un public intelligent, c'est peu de chose, c'est insignifiant ; je dirai même que c'est une excellente chose, car cela fait mieux ressortir, par contraste, la bonne qualité de l'ensemble.

Nous allons examiner aujourd'hui, à distance, pour ne pas nous brûler, l'astre auquel nous devons l'entretien de la vie sur la terre... et aussi pas mal de catastrophes : le soleil, dont les anciens avaient fait un dieu et dont les générations futures feront probablement le plus puissant et le plus économique des moteurs mécaniques.

Bien que notre soleil ne soit pas, loin de là, une des plus grosses étoiles de notre univers, c'est tout de même, comparativement à nos faibles possibilités humaines, une énorme source de chaleur et de lumière. Cette chaleur équivaut à ce que donnerait la combustion de sept cent millions de milliards de tonnes de charbon qui brûleraient depuis des millions d'années ; un joli foyer qui n'est sans doute pas près de s'éteindre, à moins d'une transformation toujours possible de sa constitution atomique.

Pour donner une idée plus exacte du foyer solaire, et tout en mettant de côté les calculs de laboratoires toujours fastidieux pour le public, je vous dirai que la chaleur provenant du soleil et reçue par la terre pourrait, si elle était utilisée totalement, actionner une multitude de machines ayant une force globale de trois cents milliards de chevaux-vapeur.

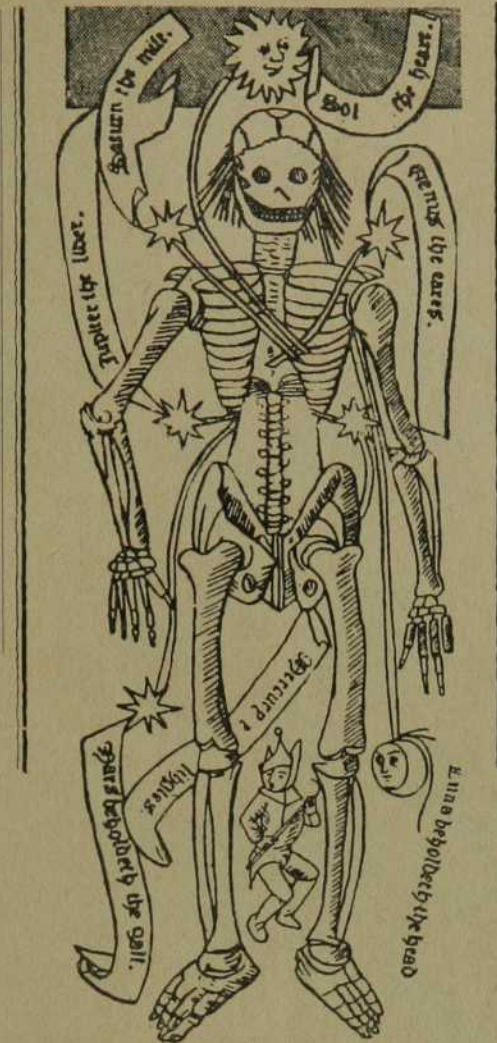
Ce serait plus que suffisant, surtout avec nos besoins actuels, pour fournir gratuitement, à toute la population terrestre, la lumière, la chaleur et l'énergie industrielle. Ce serait trop beau, nous ne verrions jamais ça !

Or, on a également calculé que la terre ne reçoit que la demi-milliardième partie de la chaleur totale du soleil, et c'est fort heureux pour nous ; la chaleur totale fondrait un bloc de glace gros comme notre planète en quinze minutes ; en deux heures seulement elle le transformerait en un nuage de vapeur.

Comme il y a des millions d'années que cela dure, on est en droit de se demander comment il se fait que cette chaleur se soit maintenue sans déperdition sensible depuis si longtemps. Il est impossible de concevoir le soleil comme un foyer brûlant de lui-même ; on a démontré que, dans ces conditions, il n'aurait duré guère plus de cinq mille ans ; on a donc établi d'autres théories, dont quelques-unes fort ingénieuses, permettant déjà de lui accorder une durée d'une cinquantaine de millions d'années. Ce n'était pas encore assez pour les besoins de la cause, et il a bien fallu avouer que nous avons encore beaucoup à apprendre sur notre dispensateur de lumière et de chaleur avant d'être fixés sur le temps qui lui reste à vivre.

Soyons toutefois sans inquiétude ; à moins d'accident imprévu, il en a encore pour pas mal de millions d'années.

Il est inutile d'insister beaucoup sur le fait que, sans le soleil, la vie, telle que nous la connaissons du moins, serait impossible sur la terre. Ce serait la nuit perpétuelle, et surtout un froid auprès duquel la température du pôle nord pourrait être qualifiée de tropicale. La terre roulerait dans l'espace comme une chose inerte, silencieuse et glacée, et c'est là probablement le sort d'autres planètes qui accompagnent, en d'autres points de l'univers, des soleils éteints depuis longtemps.



De curieuses gravures très anciennes dont l'une prétend montrer l'influence du soleil sur l'être humain et l'autre nous fait assister à une opération chirurgicale dont les détails sont réglés par des astrologues d'après l'état des astres.



Nous devons tant de choses à notre astre lumineux qu'il est vrai de dire que nous lui devons tout, sauf la pensée ; encore, il faut reconnaître qu'il a une influence considérable sur celle-ci.

Il est déjà facile de constater que, par un temps bien ensoleillé, nous avons l'esprit beaucoup plus joyeux — et le cœur plus sentimental également — que par les journées grises où les nuages pleurent lamentablement l'ennui avec la pluie, mais le rôle du soleil est loin de se borner à cela ; notre astre règle, et souvent dérègle nos habitudes, nos idées, et, par suite, le comportement de notre vie.

En plus des ondes calorifiques et lumineuses qu'il nous envoie, c'est le grand fournisseur d'électricité sous toutes ses formes, depuis les aurores boréales jusqu'à la foudre, en comprenant les courants magnétiques et bien d'autres choses encore. Nous sommes perpétuellement dans un océan d'ondes invisibles, mais dont la puissance est hors de doute.

Environ tous les onze ans, alors que les « taches » du soleil présentent une recrudescence d'activité, de formidables orages magnétiques déferlent sur la terre et jettent le trouble dans les installations électriques de précision et dans les transmissions de la radio ; les boussoles sont affolées pendant une durée plus ou moins longue, et il n'est pas du tout ridicule de penser que cette autre boussole, qui s'appelle une caboche humaine, cet instrument de précision qu'est le cerveau, soit également affecté par cet extraordinaire afflux d'ondes.

Le dernier gros orage magnétique de ce genre a eu lieu en 1926 et, si l'on veut bien se reporter à cette époque, en analyser la politique générale et en tirer des conclusions, on en déduira facilement, qu'en de multiples pays, les hommes ont fait suffisamment de blagues pour faire supposer qu'ils avaient la boule un peu fêlée.

Onze ans auparavant, c'était l'année 1915 qui n'a pas précisément brillé par le calme à la surface de la planète et, au cours de la présente année 1937, les fameuses taches sont dans un état d'activité dont nous avons toutes les chances de ressentir les effets. Il n'y a qu'à considérer ce qui se passe en Espagne, et ce qui se prépare dans toute l'Europe pour avoir l'impression très nette que, si la politique internationale n'est pas encore complètement folle, elle agit de manière à le devenir infailliblement.

Sans doute, il faut faire la part des choses ; l'intérêt, la bêtise, la jalousie, les vieux restants de barbarie ancestrale, tout cela mijoté dans la haine idiote peut suffire à déclencher des catastrophes à la surface du globe, mais si toute cette belle cuisine est activée par des causes extérieures et puissantes ; si la marmite aux pensées qu'on appelle un cerveau se met à bouillir un peu trop fort sur le feu des ondes invisibles envoyées par le soleil dans ses crises, elle a toutes les chances de sauter et de mettre le feu à la cabane.

D'après des savants très sérieux, les grandes manifestations solaires ont toujours eu pour conséquences les grandes manifestations humaines et c'est à cela surtout qu'il faudrait faire remonter la cause des grands déplacements des peuples et des invasions périodiques enregistrés par l'histoire.

D'autre part, et pour envisager la question simplement au point de vue matériel, il ne faut pas chercher ailleurs que dans le soleil la cause de toutes les luttes des éléments à la surface de la terre. Il y engendre la foudre, les vents, depuis la brise jusqu'aux cyclones dévastateurs ; les pluies sont indirectement son œuvre ainsi que les inondations qui en résultent. Les tremblements de terre sont son œuvre, sinon pour la totalité, du moins pour une large part, et si l'on ajoute à cela les sécheresses qui affament un pays, les rayons nocifs qui détruisent les cellules et les insulations meurtrières, on voit que le soleil établit pour l'humanité une sorte de comptabilité qui a son passif aussi bien que son actif.

On pourrait dire de lui ce que lord Byron disait des femmes ; il avait une formule d'un tour assez élégant, et que voici : « Ce qu'il y a de terrible avec les femmes, c'est qu'on ne peut vivre ni avec elles, ni sans elles. »

Il serait évidemment faux de prétendre qu'on ne peut vivre avec le soleil, puisque c'est, au contraire, sans lui qu'on ne pourrait vivre, mais nous devons reconnaître qu'il nous fait souvent payer bien cher le service d'entretenir notre vie.

Après tout, c'est la règle universelle, toute chose a son endroit et son envers, et c'est sans doute en application de ce principe que certains soleils politiques qui se sont donnés pour mission d'éclairer les peuples et de réchauffer leur enthousiasme leur préparent, involontairement ou non, des petites catastrophes qui feront certainement époque dans l'histoire du monde.

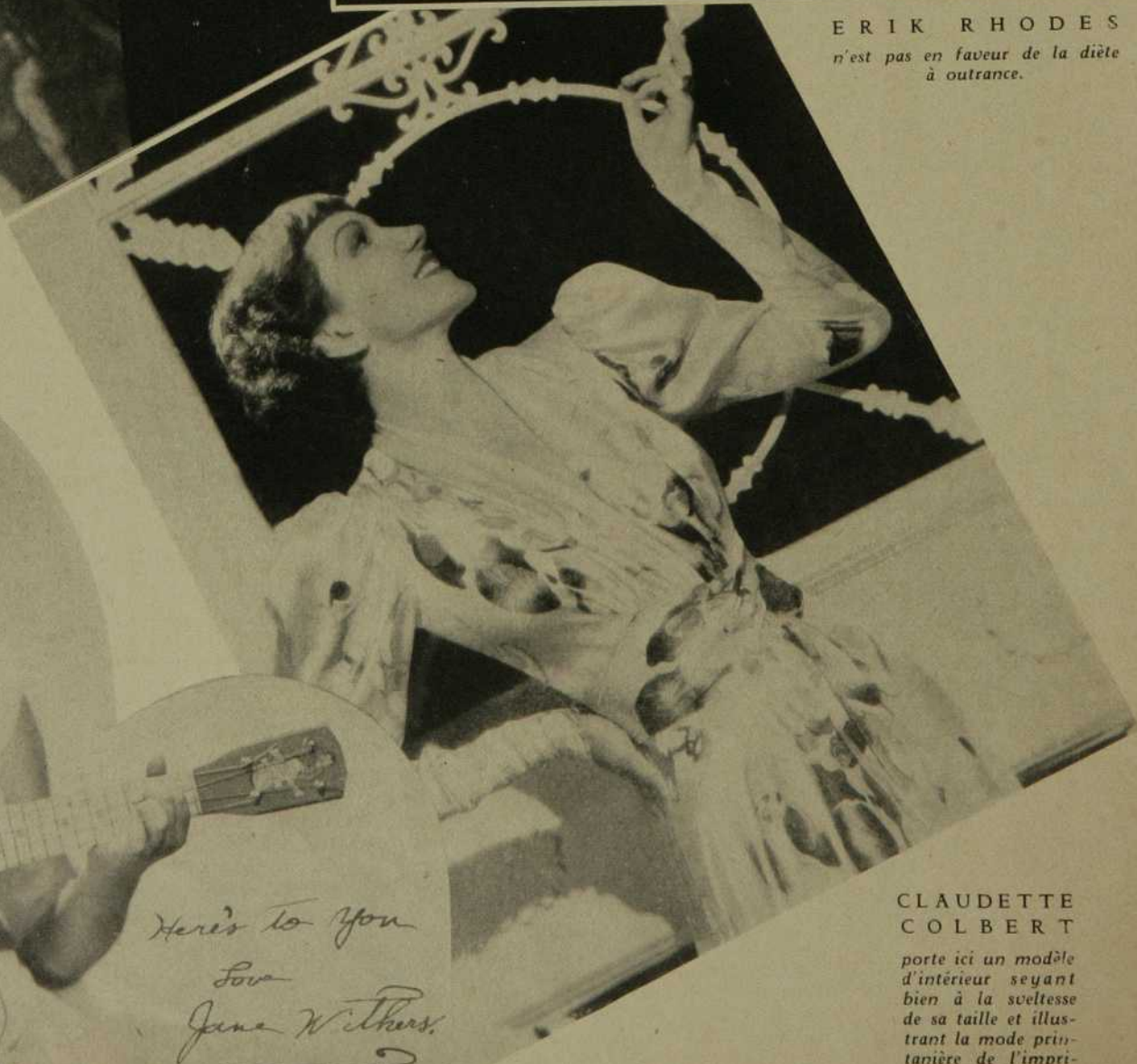


KATHERINE HEPBURN,
que l'on voit ici dans une scène de « *Mary of Scotland* », recherche la solitude et n'aime rien tant que se promener seule en compagnie de ses deux chiens.



ERIK RHODES
n'est pas en faveur de la diète à outrance.

JANE WITHERS
vient de recevoir d'un admirateur ce « ukelele » dont elle paraît tirer grand profit.



CLAUDETTE COLBERT
porte ici un modèle d'intérieur seyant bien à la sveltesse de sa taille et illustrant la mode printanière de l'imprimé.

Ce qui se passe à Hollywood

Par Louise-Gilbert SAUVAGE

Correspondante du SAMEDI à Hollywood

Du vrai frimas en Californie. — Quand on habite une maison de verre. — Mme Withers envoie aux lectrices du SAMEDI le menu de Jane. — Pour être aussi chic qu'une étoile de cinéma.

IL Y AVAIT du frimas, l'autre matin, sur les toits de Los Angeles et d'Hollywood. La joie, éprouvée en apercevant ce vestige de mon cher Canada, a été de courte durée, dès que j'eus jeté les yeux sur les fleurs du jardin et les deux orangers que je cultive avec un soin jaloux. Vraiment, ils avaient piteuse mine.

Pour songer à autre chose, je me suis fait conduire vers les studios, où je savais que je trouverais toute la diversion voulue.

QUAND ON HABITE UNE MAISON DE VERRE

... et que l'on désire se dérober aux regards des chercheurs de nouvelles sensationnelles, on fait construire son coûteux abri aux flancs des ravins, ou derrière les eucalyptus, les poivriers ou les pins. C'est ainsi que la plupart des vedettes de l'écran recherchent l'éloignement de la foule qui les poursuit dès qu'elles mettent le nez dehors.

Katherine Hepburn, que je rencontre à RKO, m'apprend qu'elle vient d'accrocher son nid, comme l'aigle, au flanc d'un « canyon ». Pour atteindre son domaine, il faut suivre une route très privée que seuls les intimes sont appelés à connaître. « Ici, m'avoue-t-elle, je puis marcher dans les sentiers de la montagne sans crainte d'être dérangée. Je me repose à l'aise, gardée par mes deux bons amis, Punky et Skippy, et je suis heureuse ainsi, isolée du reste du monde. »

Le théâtre numéro 5 est particulièrement animé, ce matin, à Twentieth Century Fox. Je demande quelle est la cause de tous les chuchotements des groupes qui s'éloignent, car je ne peux tout d'abord pénétrer à l'intérieur, bien que munie de mon « laisser-passer ». Et voici ce qui s'est produit : Simone Simon, qui est actuellement à filmer dans « Seventh Heaven », requise d'enlever sa robe dans une scène, ne voulut se laisser photographier ainsi, bien que parfaitement vêtue en-dessous, qu'à la condition que seuls le directeur et le photographe fussent dans la salle. Ce soir, les journaux d'Hollywood se hâteront de dire que Simone vient d'avoir au studio une autre crise de colère. Et qui peut l'en blâmer ? Simone lire tout cela et songera en haussant les épaules : « Ces Américains, tout de même, ne comprennent rien de rien à la discrétion française... »

UN MENU POUR VOS ENFANTS

Madame Withers reçoit, toutes les semaines, plusieurs demandes de menus par les mamans dont les fillettes ont l'âge de Jane. Cette dernière se porte à merveille, et sans doute son espièglerie et son *pep* caractéristiques font-ils envie aux mères et aux enfants. Et voici de quoi se compose le menu :

Déjeuner :

- 1 verre de jus d'orange ou de pamplemousse
- Prunes ou pommes au four
- 1 plat de céréales
- 1 œuf poché sur rôtie. 1 tranche de bacon
- Elle ne prend jamais de lait lorsqu'elle boit un jus d'orange

Diner :

- Potage
- Poulet à la royale
- Pommes de terre en purée, épinards
- Carottes crues, jus de tomates
- Salade d'ananas et de fromage
- Aucun dessert, sauf une crème renversée de temps en temps

Souper :

- Potage au poulet
- Côtelettes d'agneau ou rosbif saignant
- Fèves en gousses, tomate et laitue
- Petits pois ou céleri



KAY FRANCIS soumet aux lectrices du "Samedi" un projet de garde-robe qui leur permettra d'être aussi chic qu'une étoile de cinéma...

Tarte aux pommes
Lait de beurre, ou *sundae* au chocolat, son dessert préféré, mais qu'elle ne peut avoir qu'une fois la semaine

COMMENT ON CRÉE UNE ÉTOILE

La publicité intense que font les directeurs de studios en faveur de tel ou tel acteur (ou actrice) présentant quelque originalité susceptible d'atteindre le grand « hit », prometteur de millions de dollars, crée ces étoiles grossissant du jour au lendemain le ciel cinématographique. Robert Taylor fut l'objet à M.-G.-M. d'une de ces campagnes tapageuses de réclame ; mais au bout d'un an il a rapporté des dividendes à sa compagnie.

A Paramount, Deanna Durbin est un autre exemple de cette publicité énorme. Elle n'a pas non plus trompé l'attente de ses directeurs, ainsi que Simone Simon, la séduisante et espiègle française qui est en train de conquérir toute l'Amérique du Nord.

AUSSI CHIC QU'UNE ÉTOILE DE CINÉMA

A Kay Francis, toujours mise avec élégance, je demandais l'autre jour, aux studios Warner Brothers, des conseils de toilette pour les lectrices du *Samedi*. Mon courrier m'apporte ce matin un budget établi par Kay Francis pour la jeune fille qui travaille. La célèbre actrice déclare qu'avec deux cents dollars par année l'on peut être aussi élégante qu'une actrice de l'écran. Voici maintenant les effets

de cette garde-robe de « star » et le prix approximatif de chacun aux Etats-Unis (et que je suppose à peu près le même au Canada) :

Pour l'automne et l'hiver

- 1 manteau noir garni de fourrure .. \$45.00
- 1 ensemble gris, bleu marine ou brun .. 16.00
- 2 blouses .. 5.00
- 1 paire de souliers .. 3.00
- 1 paire de gants lavables noirs .. 3.00
- 1 robe de laine (faite chez soi) .. 5.00
- 1 robe simple de diner et de soir, accompagnée d'une jaquette .. 10.00
- Echarpes ou cravates pour l'ensemble et le manteau noir .. 2.00
- 1 robe de crêpe de soie (faite chez soi) .. 5.00
- 1 chapeau de feutre noir .. 5.00

Pour le printemps et l'été

- 1 paire de souliers blancs .. 3.00
- 1 paire de souliers noirs (ceux de l'hiver servant de seconds) .. 3.00
- 1 tailleur bleu marine ou noir ou gris .. 15.00
- 1 « swagger » de flanelle blanc, dont le manteau peut accompagner toutes les robes, et la jupe, le gilet de sport .. 12.00

(Lire la suite page 40)



Illustration
de
H. Neville

CHARLES AVAIT PRIS SUZANNE
DANS SES BRAS ET LUI MUR-
MURAIT DES MOTS D'AMOUR.

Mariage de Raison

par Line Deberre

Nous allons vous donner l'heure exacte de l'Observatoire de Paris. Au troisième «toc» il sera exactement... Comme chaque matin, dans la vaste salle à manger des époux Reiter, le poste de radio débitait le chapelet des faits divers, des revues de la presse mondiale et aussi celui d'une publicité chantée qui ne troublaient plus la bonne Mme Reiter absorbée par le nettoyage de meubles qui faisaient son orgueil.

Oh ! bien entendu, la brave femme avait une bonne ! M. Reiter ne possédait-il pas la maison de tissus en gros la mieux achalandée de tout Rouen, et n'y faisait-il pas, malgré la fameuse crise industrielle, un coquet chiffre d'affaires ? Mais sa femme avait accoutumé, toute jeune, de ne laisser à personne le soin d'essuyer son buffet, ses assiettes anciennes et les quelques bibelots ornant la desserte.

Au fond, elle n'avait pris une domestique que par respect humain. Ne devait-elle pas tenir son

rang ? Mais une simple femme de ménage lui eût suffi. Il y avait en elle un incessant besoin d'activité qu'elle aurait pu dépenser dans la maison de commerce de son époux, si celui-ci n'avait point gardé d'antiques préjugés concernant le rôle de la femme dans la famille.

C'est au nom de ces préjugés qu'il appelait de saines traditions que sa fille Suzanne n'avait pas obtenu l'autorisation d'aller suivre les cours de droit à Paris comme elle l'eût désiré.

Réduite au rôle d'oisive, dans une maison où la mère de famille encore jeune, quarante-cinq ans, suffisait à tout, la jeune fille essayait de tuer le temps. Mais ce diable de temps ne se laissait pas

tuer comme ça... et Rouen, la ville de la pluie par excellence, dont les habitants, sans doute à cause du climat, se terrant dans leur demeure, offrait peu de ressources à Suzanne.

Elle lisait d'innombrables romans et épuisait sa soif d'idéal à imaginer, le livre terminé, qu'elle était cette enfant martyrisée, cette orpheline pauvre obligée de gagner sa vie. Le soir, pendant le dîner, M. Reiter monologuait devant deux femmes quasi muettes. L'une songeant déjà à sa besogne ménagère du lendemain, au menu à choisir, l'autre vivant toute éveillée son rêve d'amour, de dévouement surtout !

Suzanne, heureuse et gâtée depuis sa naissance, souffrait obscurément de ce calme bonheur que rien ne menaçait.

Elle avait en elle un besoin impérieux de souffrir, de se sacrifier. D'où le tenait-elle, ce besoin ? Ses parents étaient gens satisfaits, qui trouvaient

juste de l'être et ne se seraient certes pas complus à prévoir, à souhaiter même des catastrophes, leur permettant l'oubli de soi, le renoncement de leur calme félicité.

Se dévouer! Beau programme... mais difficile à résoudre dans ce milieu bourgeois, confortable.

Femme de cœur autant que femme de tête, Mme Reiter donnait annuellement son obole aux œuvres bienfaisantes de la région et son mari se montrait non seulement équitable mais généreux avec ses employés, à l'occasion.

Suzanne avait l'impression d'être complètement inutile en ce monde qui, ma foi, marchait très bien sans elle ou du moins n'eût pas mieux marché, affirmait son père, si elle s'était mêlée de donner un peu de temps aux pauvres gens ayant plus besoin d'argent que de conseils et de secours moral.

— Marie-toi donc! Ce ne sont pas les prétendants qui te manquent. Tu as le choix.

— Décide-toi, répondit vingt fois par jour la mère, inquiète de voir tant de mélancolie sur le jeune visage. Tu as l'air d'une âme en peine... Dame, te voilà en âge d'avoir ton ménage. Vingt-deux ans, c'est le bon âge, on sait ce qu'on fait. Quoi que, au fond, ici, tu sais, c'est ton bon temps, aucun souci, des parents qui t'épargnent tous les ennuis de l'existence... Ton père et moi nous n'avons pas eu des débuts aussi heureux que ceux que nous te réservons. En ai-je fait des calculs pour joindre les deux bouts, au commencement, quand ton père ne gagnait que quatre cents francs par mois! Ma dot était mince et nous devions encore aider pécutiairement papa qui était déjà si malade et pas riche! Je courais de la maison à son logis... Jamais une minute à moi... Ah! nous avons eu des moments pas drôles!

Suzanne devinait que sa mère ne l'eût pas comprise si elle avait riposté :

— Pas drôle, non, mais tu avais, du moins, l'impression d'être indispensable à ceux que tu aimais. Tes efforts leur procuraient un peu de joie, de confort. Un pareil début serait un bonheur pour moi.

Se laisser vivre, formule favorite de M. Reiter, paraissait presque coupable à la jeune fille et ce matin-là, ayant fini de ranger sa chambre et voyant par la fenêtre la pluie tomber obstinément, elle alla rejoindre Mme Reiter dans la salle à manger.

— Maman, crois-tu qu'on ait le droit d'attendre passivement sa part de bonheur sans essayer de la mériter?

— Mais parfaitement, affirma la brave femme. Par conséquent, accepte ta vie telle qu'elle est et prends-en ton parti. Ah! à propos de parti... il faudra se décider à répondre à Charles Lemonnier, ma chérie. Il vient ce soir, ne l'oublie pas! Je ne veux pas influencer ta décision, pourtant, laisse-moi encore te dire que c'est le mari idéal. Trente ans, plutôt bien de sa personne, distingué, sérieux, très apprécié déjà comme architecte, il ira loin, c'est moi qui te le dis. Il t'adore, de plus, ce qui a sa valeur. Ton père, un Rouennais pur sang, aurait préféré un gendre de chez nous, mais enfin Charles Lemonnier est installé ici depuis trois ans, on a eu le temps de le connaître, de l'apprécier. Voyons, ma petite Suzanne, il est impossible que tu songes à refuser encore celui-là!

Le ton était sincèrement désolé. La jeune fille sourit à sa mère et se mit à penser tout haut :

— C'est évidemment un parti superbe. Charles Lemonnier est loin de

me déplaire, sa conversation est intéressante, sa profession a un côté artiste qui me plaît et, en effet, il paraît avoir de l'affection pour moi et je crois que je pourrai l'aimer. Ce sera donc un mariage de raison, mais, à l'usage, comme dit papa, ce sont les meilleurs. Embrasse ta fille, maman, et réjouis-toi, je serai Mme Lemonnier. Les rêves ne sont que des rêves...

Elle ne disait pas tout!
Les autres questions :
« M'aurait-il aimée sans dot? Peut-on vraiment ne pas réaliser ses rêves? Serais-je heureuse en aimant mon mari seulement d'affection? »

Autant de points d'interrogation qui n'auraient pas obtenu de réponse. Mme Reiter se réjouit bruyamment de la décision de sa fille et, pratique, après un instant d'émotion, reprit :

— On gardera Charles Lemonnier à dîner, naturellement. Ah! ma chérie, ce que je suis contente! Je vais raffoler de mon gendre, moi... Il a perdu sa mère il y a huit ans, je pauvre garçon. Son père, lui, était mort deux ans avant. Jusqu'à présent, ayant passé son enfance dans un collège, il ignore la vie familiale. On la lui fera apprécier, dis, Suzanne?

Elle ajouta, pensant à tout :
— Nous sommes en mai, tu peux donc, sans ridicule, mettre une robe claire. Ça fait tellement plus gai, plus fiancée! Et ta robe à rayures te va si bien!

Exceptionnellement inoccupée, elle admirait sa fille et le pouvait, sans être taxée d'aveuglement maternel. Suzanne, grande, mince, très brune, avait un joli visage intelligent, des yeux superbes, un front d'idéaliste, une grâce discrète de jeune princesse un peu distante. Le sourire, malheureusement trop rare, adoucissait les traits assez sévères, rajeunissait ce visage au point de le rendre presque enfantin.

Que le jeune architecte se fût épris d'elle s'expliquait admirablement. L'aimait-il comme on aime dans les romans ou simplement d'une tendresse raisonnée!

Sérieux, presque trop sérieux, un peu froid, Charles Lemonnier ne donnait nullement l'impression de souffrir de sa solitude. Apprécierait-il la douceur d'une affection familiale? Suzanne en doutait, tant ce fiancé accepté et, du reste, séduisant, paraissait certain de se toujours suffire à soi-même. Capable de protéger les siens, il ne devait pas avoir besoin de la moindre protection, même sentimentale. Travailleur, ambitieux, il avait eu la chance de réussir et se montrait trop pondéré dans ses desirs pour risquer les déceptions.

Allons, Suzanne serait sa femme, sa compagne, une associée qui n'aurait rien autre à faire qu'à se laisser aimer et à vivre en marge des occupations de son mari.

Une fois de plus, elle se jugea folle de ne pas se sentir absolument satisfaite.

Et elle reconnut en elle-même qu'elle n'aurait pas pu trouver mieux que ce fiancé parfait.

II

ILS SONT faits l'un pour l'autre, constata Mme Reiter en voyant les deux jeunes gens se sourire.

M. Reiter, également satisfait, fit seul les frais de la conversation, pendant le dîner. Après le café, Charles Lemonnier, pourtant, parut désireux de sortir de son mutisme. Il lança ça et là de petites phrases inachevées qui n'attirèrent pas l'attention de M.



A DROITE
La Duchesse de Leinster
CI-DESSOUS, PAR ORDRE
La Comtesse Howe
La Vicomtesse Milton
Lady Helena Fitzwilliam



Beautés de

L'aristocratie Britannique

QUI CONSERVENT LEUR CHARME GRÂCE À POND'S

QUAND le Couronnement des Souverains Anglais aura lieu, la beauté des femmes de l'aristocratie britannique retiendra l'attention du monde entier.

Si vous pouviez demander à ces grandes dames quels sont les soins qu'elles donnent à leur peau, la plupart d'entre elles vous répondraient simplement — "Pond's".

Voici la fameuse méthode dont se servent tant de beautés renommées:

Tous les soirs, appliquez Pond's Cold Cream. Enlevez, en les essuyant, toute la saleté, le maquillage et les sécrétions cutanées. Ensuite, tapotez un peu plus de Pond's Cold Cream — vivement, jusqu'à ce que la circulation se fasse sentir. Votre peau sera stimulée et rafraîchie.

Tous les matins — (et toujours avant de vous maquiller), répétez ce traitement stimulant au Pond's Cold Cream... Votre peau sera lisse, fraîche, pleine de vie — et se poudrera à merveille.

Commencez vous-même à employer Pond's. Voyez aussi votre peau devenir plus claire et plus douce — et vous serez admirée pour la fraîcheur et la jeunesse de votre teint.

Demandez le TUBE SPÉCIAL POUR 9 TRAITEMENTS et 3 autres Aides de Beauté Pond's

Pond's Extract Company of Canada, Ltd., Dépt. CE-1, 100 Brock Ave., Toronto, Ontario.

Veillez m'envoyer immédiatement le tube spécial de Pond's Cold Cream, suffisant pour 9 traitements, ainsi que des échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et 5 nuances différentes de Pond's Face Powder (Poudre Faciale). Ci-inclus 10c pour frais de port et d'emballage.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Province _____
Fabrication canadienne Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

Reiter, mais firent enfin dire à sa femme, plus attentive :

— Léon, si tu allais un peu avec Charles dans ton bureau ? Vous devez avoir des choses à vous confier et qui n'intéressent pas les femmes. Suzanne et moi, nous comprenons très bien que...

— En effet, madame, je voudrais parler à M. Reiter de... oh ! ce n'est guère important... de simples détails, nécessaires pourtant. Vous m'excuserez, mademoiselle Suzanne ? — Certainement.

Les deux hommes gagnèrent le bureau. Restées seules, les deux femmes se rapprochèrent l'une de l'autre.

— Eh bien, ma chérie, on est heureuse ? Il est parfait, ce garçon... Une distinction !

— On pourrait presque dire « une froideur », maman. Il discute en ce moment de ma dot, sans doute, riposta la jeune fille un jeu railleuse.

— Je l'ignore, ma petite, mais après tout, c'est une question qui a son importance, surtout pour un jeune architecte d'avenir. Ta dot lui permettra d'accepter des travaux qui demandent un long crédit. Tu fais fi de l'argent parce que tu n'en as jamais manqué. L'argent a son importance et sa grandeur. Sans lui on ne peut rien.

— Je sais, je sais. De notre côté, n'avons-nous pas mis sa situation en ligne de compte dans les avantages apportés par mon fiancé ? Je ne suis ni injuste, ni sottement romanesque, va. J'aurais peut-être préféré que cette discussion d'intérêt n'ait pas lieu ce soir, mais... après tout, mieux vaut maintenant.

— Heureuse, chérie ? redemanda Mme Reiter, soudain soucieuse, car l'entretien des deux hommes se prolongeait.

— Contente... ce qui est suffisant pour le moment, mais ne te tourmente pas, je sens que je serai parmi les épouses heureuses.

Le silence tomba. Mme Reiter, incapable de rester longtemps inactive, avait pris son tricot. Suzanne feuilleta un magazine de modes, « la Femme de France » qui, justement donnait quelques modèles de robes de mariée. La fiancée admira les longues traînes voilées de tulle, les diadèmes fleuris ou perlés, mais sans arrêter son choix.

« Pour un mariage de raison, pensait-elle, tout ceci est trop beau. Le dessinateur a donné à ces figurines des allures de triomphatrices... Je ne triomphe pas, moi... »

Elle allait sombrer dans la mélancolie quand la porte s'ouvrit. M. Reiter, poussant le jeune homme devant lui, annonça très haut :

— Nous revoilà ! Tout est arrangé...

Suzanne remarqua que Charles avait l'air embarrassé, presque honteux. Le père reprit, et son enjouement était voulu, forcé :

— A propos... Vous savez que, si notre jeune ami est orphelin depuis de longues années, il n'est pourtant pas absolument sans famille et pourra nous présenter un garçon d'honneur qui lui tient de près, son frère... Oui, il a un frère de six ans plus jeune que lui et auquel il a un peu servi de père. Charles hésitait à l'inviter à son mariage mais j'ai insisté.

Suzanne s'étonna que son fiancé ait pu songer à se marier sans avoir près de lui ce jeune frère et Charles expliqua qu'Henri... il s'appelait Henri, se trouvait en Afrique du Nord.

— J'hésitais à lui imposer un si long voyage et du reste j'ignore s'il pourra venir. Votre père s'est montré très bon à son égard, généreux... Si, si, monsieur Reiter ! Votre indul-

gence m'a touché car je dois vous l'avouer, Suzanne (et son visage se fit sévère, presque dur), mon frère n'a pas toujours été tel que je le souhaitais. Oh ! il a un fond excellent, mais il est terriblement... oui, terriblement impulsif, violent aussi, parfois... ce qu'on appelle dans les familles : un mauvais sujet...

« Je vous devais cet aveu, à vous, qui allez devenir un peu ses parents. Oh ! s'il vient, rien à craindre de lui, il sera parfait... brillant, même, il est de l'espèce des charmeurs, une sorte de poète épris d'aventures.

— Je l'aimerais tendrement, fit Suzanne attendrie et jugeant exagérée la sévère opinion que son fiancé avait de l'absent.

— Que fait-il en Afrique du Nord ?

— Son service militaire, madame

— A vingt-quatre ans ?

— Oui... à cause... Ah ! monsieur Reiter, je dois la vérité à ces dames, n'est-ce pas ? Mon frère a eu une violente discussion avec un officier. Résultat : le bataillon de discipline, pour deux ans ! Mais je sais qu'il est bien noté là-bas, pour le moment du moins, et on ne refusera pas de le laisser venir. Je pense... (il épiait le visage de sa fiancée), je

visage de madone... Si j'étais peintre, j'aurais fait un chef-d'œuvre avec un pareil modèle. Dommage que je ne sois capable de rien autre que d'admirer. Bah, c'est déjà quelque chose... Un cachottier, mon frère ! Il m'a écrit une lettre de quatre pages pour m'annoncer son mariage et n'a pas trouvé le moyen de me dire que vous étiez ravissante.

Suzanne se mit à rire, amusée des propos de ce grand jeune homme qui ressemblait si peu à son frère.

Charles, grand aussi, avait des cheveux châtain qui, déjà, grisonnaient près des tempes. Le regard gris, fatigué, s'abritait presque toujours derrière des lunettes. Le profil un peu anguleux. Henri, lui, eût admirablement personnifié le poète et son caractère changeant, tantôt exubérant de joie, tantôt mélancolique à l'excès. Deux yeux superbes, d'un bleu variable selon la couleur du ciel, vous regardaient franchement, non sans audace, mais cette audace se nuancait de tant d'admiration en examinant la jeune fille que celle-ci, pourtant peu coquette, s'en trouva sans défense.

De suite, ils furent amis.

Sur un Portrait de Femme



*Lors sur le carton j'admire ton profil,
Ton œil qui se dérobe à l'abri de ses cils,
Tu sembles sous le feu de l'éclat qui t'anime,
Du rêve poursuivi garder l'effet intime;
Ta bouche qui s'allonge en un baiser lointain,
Instrument merveilleux dans l'espace incertain
D'enivrante liqueur gardant le jeu perfide,
Nè vais-je pas ce soir la toucher dans le vide ?
Et couronnant ton chef d'un reflet paresseux,
Me diras-tu quel vent ondule tes cheveux ?...
— Ta lèvre a murmuré tout bas; tu me demandes
Que de ton cadre d'or mon amour te descende...
Que ta voix soit légère et tes mots aériens,
Art pur, beauté, grâce au profil athénien...
Moi je crains de briser en rompant le silence
Ce charme délicat comme la conscience...*

DON CARLOS, E.E.L.

pense qu'il est inutile de donner ces détails intimes à vos amis ? Mon frère se présentera en civil, naturellement, ce qui lui évitera toute question gênante. Suzanne, ne soyez pas trop sévère pour lui quand vous le verrez. C'est ce qu'on appelle un mauvais sujet, soit, mais c'est surtout un pauvre petit... oui, je vous l'affirme, un pauvre petit... et, malgré tout, je l'aime bien.

Il était ému, enfin ! Sa tendresse persistante pour ce cadet inquietant se lisait sur son visage. Tout bas, Suzanne répéta :

— Un pauvre petit... Un pauvre petit qui a besoin d'affection, on ne la lui marchandera pas, je vous le promets.

Charles saisit la main blanche de la jeune fille et la porta à ses lèvres. Rassuré, il reprit vite son allure froide et, le reste de la soirée, discuta architecture avec son futur beau-père qui, n'y connaissant rien, avait néanmoins des idées très arrêtées sur cette question.

III

A LORS, c'est vous ma future belle-sœur ? Mais vous êtes jolie comme tout, savez-vous bien ! Un vrai

Les deux fiancés, également sur la défensive, n'étaient guère devenus plus intimes malgré deux longs mois d'intimité quotidienne. Suzanne n'avait rien à confier à ce grave architecte absorbé, lui semblait-il, par ses travaux. Et lui, toujours froid, eût sans doute jugé puériles les confidences de la jeune fille, ses craintes, ses espoirs... Très vite, s'apercevant qu'il souffrait sans ses lunettes, elle lui avait conseillé de les garder et il avait accepté. Le regard de la fiancée se heurtait donc à ses verres épais derrière lesquels se dissimulait l'autre regard.

En tout cas, Charles paraissait surtout se plaire en la compagnie de M. Reiter qui, toujours bavard, avait gagné un auditeur de plus.

L'arrivée, quinze jours avant le mariage, d'Henri Lemonnier, mit dans la demeure de la fiancée un peu de jeunesse et de gaieté.

Alors que Charles était absorbé toute la journée par son travail, Henri, lui, ne sachant quoi faire dans cette ville abandonnée par le soleil, bavardait.

La jeune fille ne savait pas grand-chose du passé studieux et grave de

son fiancé. Henri lui révéla ce passé.

Il admirait, certes, cet aîné si raisonnable, mais il ne pouvait s'empêcher de montrer un peu de rancune à son égard.

Et Suzanne, qui comprenait si bien le jeune homme, approuvait secrètement.

Un malheur irréparable, la mort de Mme Lemonnier, alors que Charles était seulement majeur depuis quelques mois et Henri encore un collégien.

— J'avais seize ans, l'âge où l'on a tant besoin de conseils, de tendresse ! Oh ! grâce à mon frère, les conseils ne m'ont pas manqué... mais le reste ! Voyez-vous, Charles, qui a de grandes qualités, est si différent de moi. Je ressemble à ma mère, moi. Comme vous l'auriez aimée ! Elle était douce, elle avait souvent, oh ! avec moi seulement, des élans de joie bruyante. On aurait dit alors une petite fille en récréation. Tous deux, le dimanche, on s'en allait, au hasard, dans Paris. Elle s'amusait de tout, admirait tout, car, ainsi que moi, elle ne voyait pas ce qui était laid mais seulement ce qui était plaisant, joli. Elle me comprenait si bien ! Jamais elle ne me disait non, alors que Charles, un peu orgueilleux de son titre de chef de famille, grognait sans cesse, lui recommandait la prudence, me parlait raison, études, avenir !

« Nous n'étions pas riches, c'est vrai... mais je vous assure que nos sorties ne grevaient guère le budget. Maman était une amie pour moi, une camarade... On riait comme deux gosses faisant l'école buissonnière, quand on était ensemble.

« Savez-vous comment j'avais baptisé Charles ? « Frère Ronchon » ! Maman me grondait pour la forme, mais elle reconnaissait vite que son aîné était terrible ! Il n'a jamais eu de jeunesse, lui ! Il est né vieux.

« Oh ! il fera un excellent mari... »

Comme les après-midi passaient vite, maintenant ! Suzanne ne se lassait pas d'entendre Henri qui, parfois, regrettant ces confidences, affirmait, dans un sincère désir de ne pas amoindrir son aîné, que Charles valait cent fois mieux que lui.

— Ah ! il en a de la chance, mon frère, de vous épouser ! Si je pouvais trouver une femme comme vous, je serais sauvé.

Maintenant, Suzanne avait de quoi alimenter son imagination, elle avait à qui penser !

Le sort d'Henri la tourmentait, l'absorbait, elle ne songeait guère qu'à cela : sauver ce pauvre petit !

Toujours clairvoyante, sa mère avait essayé d'attirer l'attention de son mari, du fiancé, sur ces longs entretiens à deux, mais elle se faisait scrupule d'exagérer un danger qui, espérait-elle, ne menaçait que le frère de Charles !

— Mon bon Charles, votre frère accapare un peu trop ma fille, qui a besoin de s'occuper de ses toilettes. Conseillez donc à Henri de visiter la ville. Rouen vaut la peine qu'on lui accorde un peu d'attention.

— Henri n'aime pas les monuments anciens, il prétend que cela l'attriste. Je suis content de constater à quel point mon frère et ma fiancée sympathisent. Du reste, Henri repart le lendemain de la cérémonie, il serait cruel de le priver de ces causeries qui lui plaisent tant !

La brave femme se rejeta sur son mari.

— Dis donc, Léon, tu ne trouves pas qu'Henri est un peu trop souvent ici ? Notre fille est ravissante, tu sais... et l'on pourrait craindre que ce jeune fou s'en éprenne.

— Oh! voyons... la fiancée de son frère! Tu n'y penses pas.

Henri, certes, était plus brillant causeur que son aîné. Il faisait le soir, les frais de la conversation et captait visiblement l'attention de la jeune fille. Mais cela n'avait aucune importance.

— Rassure-toi, Léontine. Nos jeunes amoureux ont toute la vie pour bavarder. Charles est soucieux, ce qui n'est pas pour me déplaire. Cela prouve qu'il a conscience des responsabilités qui l'attendent.

Elle n'insista pas.

Néanmoins la tranquillité de son mari, de Charles, calma un peu ses inquiétudes. Et puis elle était si affairée! Un mariage, ce n'est pas une petite affaire pour une maman. Tout lui restait sur les bras, comme elle disait. Suzanne ne l'accompagnait que le matin chez la couturière. C'est Mme Reiter qui avait choisi le logis des jeunes mariés, arrêté le menu du repas de nocces, désigné les invités, décidé de l'installation électrique, etc.

— Charge-toi d'écrire les adresses des lettres de faire-part, chérie, demanda-t-elle à sa fille. Elles n'arriveront que trois jours avant le mariage, ce qui est déjà un sérieux retard. Henri t'aidera puisqu'il ne sait pas quoi faire de son temps.

IV

Ces inoffensifs imprimés, entassés sur la table, devant Henri, déclenchèrent en lui un de ces accès de violence dont avait parlé son frère.

Blême, les gestes fous, il éparpilla d'une main brutale les cartons sur le tapis.

— Ce mariage est une sottise, s'écria-t-il. Il faut être aveugle comme Charles pour ne pas voir que vous vous sacrifiez... car vous ne l'aimez pas. Vous êtes de ces demoiselles bien élevées et respectueusement soumises, qui acceptent le fiancé imposé par les parents. Mais Charles ne vous rendra pas heureuse. Vous n'avez rien de commun avec lui, ni les goûts, ni le caractère, ni les aspirations! Mon frère, du reste, se marie comme on choisit une profession et comme à quarante ans, il prendra une assurance sur la vie... par raison! Vous valez mieux que ça et je m'oppose à une pareille union...

Il avait rageusement renversé le vase contenant le dernier bouquet de fiancé, offert la veille au soir. Les roses blanches s'effeuillaient, montraient leur armature de laiton vert pendant que le tapis épais buvait l'eau répandue. Suzanne, à la fois mécontente et peinée, se baissa pour amasser les débris du vase et ce geste adoucit le jeune homme qui marmotta de vagues excuses, mais, immédiatement après, plaïda « non coupable ».

C'était cette union proche qui l'avait mis hors de lui. Pareil mariage était tellement monstrueux. Oui, monstrueux, le mot n'était pas exagéré, car Suzanne courait à son malheur.

Oh! naturellement, Charles n'était pas de ces hommes qui battent leur compagne, dilapident leur dot au jeu et font scandale dans leur milieu mais il saurait comme pas un lasser la tendresse, la bonne volonté même, de sa femme. L'ennui s'installerait en maître à ce nouveau foyer où l'on ne parlerait que travail, économie, raison, devoir!

— Quelle plaidoirie! essaya de plaisanter la jeune fille ne voulant pas avoir l'air de prendre cette scène au tragique. Travail, raison, devoir, voilà un beau programme d'avenir et

qui offre toute garantie. Ne soyez pas injuste... ni ridicule, Henri.

Il protesta, négligeant de se défendre de cette injustice et de ce ridicule, uniquement soucieux de ce qui, selon lui, menaçait Suzanne.

— Qui offre toute garantie de quoi? Pas de bonheur, en tous cas. Le bonheur ne s'organise pas avec de pareils mots.

— Oh! le bonheur... c'est une grande, très grande affaire, mon ami. Existe-t-il, du reste, et ne doit-on pas savoir se contenter de moins?

Henri affirma qu'il était criminel d'y renoncer délibérément sans avoir tenté de le conquérir. Le bonheur? Mais oui, il existait. Il était à la portée de tous, et gratuitement encore. Il n'y avait qu'à le vouloir et à savoir le reconnaître.

Charles non plus ne serait pas heureux! Suzanne n'était pas du tout la femme qui lui convenait. Il ne savait même pas voir combien elle était charmante, cette fiancée. Il serait éternellement l'être positif, travailleur, sérieux, uniquement occupé de son avenir. Un bûcheur, oui, mais un ambitieux, persuadé de sa valeur personnelle, sûr d'arriver et qui ne demanderait à sa femme que d'être bonne ménagère, soumise, effacée.

— Voyons, Suzanne, vous savez bien, au fond, que c'est un mariage de raison! Charles ne vous aime pas... vous ne l'aimez pas non plus. Vous avez l'un pour l'autre, déjà, la tranquille affection de gens mariés depuis vingt ans et vous... vous... vous acceptez? Vous vous résignez? Mais l'amour existe, et le bonheur... et la joie de vivre son rêve... Car vous avez dû rêver autre chose que cette union banale d'un bureau d'architecte et d'une belle dot? Reprenez-vous, comprenez... osez vouloir et choisir selon votre cœur.

Il s'était fait plus doux, presque suppliant. Suzanne, troublée par ce véhément réquisitoire, répugnait cependant à laisser accuser l'absent. En ces deux mois de fiançailles, elle avait du moins appris à estimer son futur mari. Elle gronda :

— Ce n'est pas chic, vous savez, de dire du mal de votre frère, surtout à moi!

— Avec ça qu'il se gêne, lui. Il a dû vous en raconter de belles sur mon compte. Pour lui, je suis un incapable, un être nuisible même, le déshonneur de la famille Lemonnier, qu'il est seul à représenter dignement. Il ne vous a pas raconté que j'avais fait des bêtises? Dites la vérité.

Non, Charles ne s'était pas montré aussi sévère mais il avait cru de son devoir de parler de ce jeune frère en toute sincérité. Henri devait reconnaître qu'on lui avait fait bon accueil, preuve que l'on ne considèrerait nullement le jeune homme dangereux, un indésirable dont on a honte.

— Excusez-moi, Suzanne, j'ai un peu perdu la tête. Ce mariage me rend fou. Si vous saviez!... Oh! je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, je n'ai rien d'un petit saint, je suis un violent, un passionné, un pauvre petit qui souffre d'être sans affection... Non, non, ne protestez pas. Charles ne me supporte qu'en souvenir de notre mère, c'est par devoir, non par tendresse, qu'il daigne se soucier de moi, mais au fond... Je suis un paria, un maudit et pourtant si vous saviez comme j'ai besoin qu'on m'aime! Un peu d'amour me sauverait. Je suis seul depuis que maman est morte et ce que j'ai rêvé là-bas, pendant mes longues nuits d'insomnie, d'une femme qui m'aimerait... une jeune fille comme vous. Je la voyais jolie de votre beauté,

(Lire la suite page 15)

Gardenia
LE MERVEILLEUX
NOUVEAU MODÈLE DE
WM. ROGERS & SON
ARGENTERIE ROGERS ORIGINALE

L'argenterie GARDENIA vous plaira — parce qu'elle suggère la fraîcheur et l'adorable perfection de votre fleur préférée.

GARDENIA — de la célèbre argenterie Wm. Rogers & Son, le modèle tout particulièrement prisé dans nos bonnes familles canadiennes françaises depuis maintes années.

Chez votre bijoutier — tous les morceaux indispensables à une table bien mise — ainsi qu'en services complets pour 6 et 8 personnes ou plus, à des prix excessivement abordables. Aussi peu que \$14.75 pour un service de 26 morceaux. Le tout s'achète sans grever votre budget.

WM. ROGERS & SON
ORIGINAL ROGERS SILVERPLATE

INTERNATIONAL SILVER CO. OF CANADA, LIMITED • TORONTO • HAMILTON • NIAGARA

PRATIQUE, DISTINGUÉ, NOUVEAU!



2419 — Robe et boléro très chic, gr. 34 à 46. Pour un 38 : $4\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $4\frac{3}{8}$ v. de 39". $1\frac{3}{4}$ v. de contrastant de 35" ou $1\frac{5}{8}$ v. de 39" pour la robe. 20 cents.

2401 — Robe et gilet, gr. 34 à 48. Pour un 38 : $7\frac{1}{4}$ v. de 35" ou $6\frac{7}{8}$ v. de 39". Contrastant : $\frac{3}{4}$ v. de 35" pour le gilet. 20 cents.



2396

2419

2401

2002 — Robe élégante, pour gr. 12 à 20. Pour un 16 : $4\frac{3}{8}$ v. de 35", $4\frac{1}{4}$ v. de 39" ou 3 v. de 54". Ceinture de votre choix. 20 cents.

2418 — Robe d'intérieur, gr. 32 à 46. Pour un 36 : $4\frac{7}{8}$ v. de 32" ou $4\frac{3}{4}$ v. de 35". Contrastant : $\frac{5}{8}$ v. de 32"-35"-39". 20 cents.

2396 — Robe pour jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 16 : $3\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{4}$ v. de 39". Ceinture de votre choix. 20 cents.



2002

2418

long
pourra
tré très b
Si, si, mons.

(Suite de la page 13)

avec un doux regard, un visage de madone comme le vôtre et je me disais : « Elle seule, si elle daignait m'aimer, pourrait faire de moi un homme digne de ce nom ! » Et lorsque je vous ai vue... je vous ai tout de suite reconnue, adorée, Hélas ! vous êtes la fiancée de mon frère ! Il est devenu mon ennemi, mon rival... et je suis affreusement jaloux de lui !

Après cet aveu il tomba, accablé, sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. Suzanne, bouleversée, eut envie de s'enfuir, mais elle sentit la nécessité de répondre, d'aider le malheureux à voir clair en lui, à se résigner.

Il se leurrait du reste ! Elle était certaine qu'il n'aimait pas d'amour la fiancée de Charles. Voyons, ce serait affreux cela, cette rivalité entre frères... Il avait pris pour de l'amour ce qui n'était qu'une tendresse fraternelle, ce qui ne pouvait être que cela car la jeune fille, fidèle à ses engagements, était destinée à Charles, à Charles, qui avait toute son estime, toute son affection.

— Et votre amour aussi, sans doute. Dites-le donc ! Mais vous n'osez pas faire ce mensonge. Vous ne l'aimez pas et, sans ces fiançailles qui vous enchaînent, vous auriez pu m'aimer, moi, j'en suis sûr ! J'aurais bien su vous conquérir ! Mais vous allez épouser Charles et moi, je repartirai là-bas, au Maroc, où je serai seul avec mon désespoir, ma jalousie ! Heureusement qu'on peut, sans être taxé de lâcheté, mettre facilement un terme à ses souffrances. Les attaques de dissidents ne manquent pas... et leurs balles peuvent délivrer un malheureux... Ne vous tourmentez pas, Charles et vous, vous serez bien vite délivrés de moi.

— Vous dites des choses cruelles, méchante ! Voyons, raisonnons sagement...

— Raisonner ? Vous aussi, vous êtes atteinte de cette maladie ? Je souffre, je vous adore et vous me répondez : « Raisonnez ! » Vous avez pourtant un cœur, vous ! Alors, pas un mot de pitié ? Pas un geste vers celui qui se sent perdu et qui, pourtant, si cette petite main-là se tendait vers lui, aurait toutes les énergies pour lutter contre le courant mauvais, pour sortir de la boue où il s'enliserait un peu plus chaque jour si, au dernier moment, il n'a pas le courage de se faire tuer ! Ah ! Suzanne, Suzanne... c'est donc vrai que je dois vous perdre et me perdre en même temps ?

Et il se mit à pleurer. Il pleurait sans honte à gros sanglots comme un petit qui a mal. Suzanne n'avait jamais vu pleurer un homme.

Dix ans avant, Mme Reiter avait été très malade. Son mari affectait devant elle et devant la fillette un optimisme obstiné, mais Suzanne l'avait soupçonné d'aller pleurer seul dans son bureau. Plus tard, un de leurs amis ayant perdu son fils avait montré à tous un visage ravagé par la douleur mais des yeux secs... et les larmes d'Henri la bouleversèrent. Ce chagrin bruyant, avoué, la tortura et son cœur lui fit mal, tant il battait désespérément.

Lui la regardait intensément à travers ses larmes, et elle se dit que les naufragés devaient avoir ce regard, indécise chaque fois qu'elle était obligée de songer à ce que serait son existence. Ses fiançailles ne lui avaient point donné la certitude d'avoir choisi la bonne route et elle allait bravement, mais sans réelle allégresse, vers ce mariage dont les garanties de bonheur lui paraissaient

solides mais insuffisantes à la rendre heureuse pourtant.

Aimait-elle donc d'amour ce désespéré ? Le préférerait-elle vraiment à Charles ? Elle s'interrogeait fébrilement, poussée instinctivement vers Henri, vers Henri qui, lui, avait tant besoin d'elle !

Ce sentiment de pitié, le besoin de sauver, de consoler le jeune homme, de lui donner cette tendresse dont il disait avoir tant besoin, était-ce cela l'amour ?

Oui, c'était cela, ce devait être cela ! Quand on aime, on ne se soucie que de l'aimé et Suzanne ne songeait pas à son bonheur à elle mais uniquement à son salut à lui !

— Suzanne, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas ! Je n'ai que vous au monde, moi... Sans vous je deviendrai un homme déchû, perdu, un dévoyé... Ayez pitié de moi...

Ah ! qu'il savait bien les mots qu'il fallait dire ! Les serments les plus ardents n'auraient pu convaincre la jeune fille que cette prière sanglotée vainquit !

— Mon pauvre petit... Mon cher petit... Si j'en avait le droit, je serais devenue votre femme et tous deux nous aurions lutté contre le mal, nous l'aurions vaincu... Hélas ! vous venez trop tard !

Elle se jugeait déjà comme une déserteuse abandonnant sa mission ! Henri reprit d'une voix dolente :

— Pourtant si vous vouliez vraiment... Charles accepterait, il se résignerait sans chagrin. Il veut se marier, c'est le mariage qui lui plaît parce que, selon lui, à trente ans, un homme doit avoir un intérieur... Mais vous ou une autre, pour lui !... Ce ne sont pas les jeunes filles qui manquent... et, pour lui, vous n'êtes pas l'unique, l'adorée, celle qui ne se remplace pas... Je le connais, il serait contrarié de ce mariage manqué, contrarié, Suzanne, mais pas désespéré ! Sa raison, sa fameuse raison qui fait sa force, calmerait vite ses regrets. Tandis que moi... Ah ! si vous me laissez seul, où me poussera le désespoir ? Le moins terrible serait mon suicide... Mais songez donc que je suis sans affection, que ce qui m'attend, c'est la solitude du cœur, la misère, la certitude que toute lutte pour conquérir une situation honorable est inutile puisque cela ne me donnerait pas le bonheur. Je vous aime ! Mon amour me livre à vous et c'est vous seule qui déciderez de mon sort, il sera ce que vous voudrez qu'il soit !

Elle eut un gémissement. Son cœur lui faisait mal, physiquement, tant il s'obstinait à battre fort. Une lassitude la prit, une totale incapacité de résister à ce faible...

N'avait-elle pas toujours souhaité se dévouer ? Et qui pouvait, plus qu'Henri, avoir besoin d'elle ?

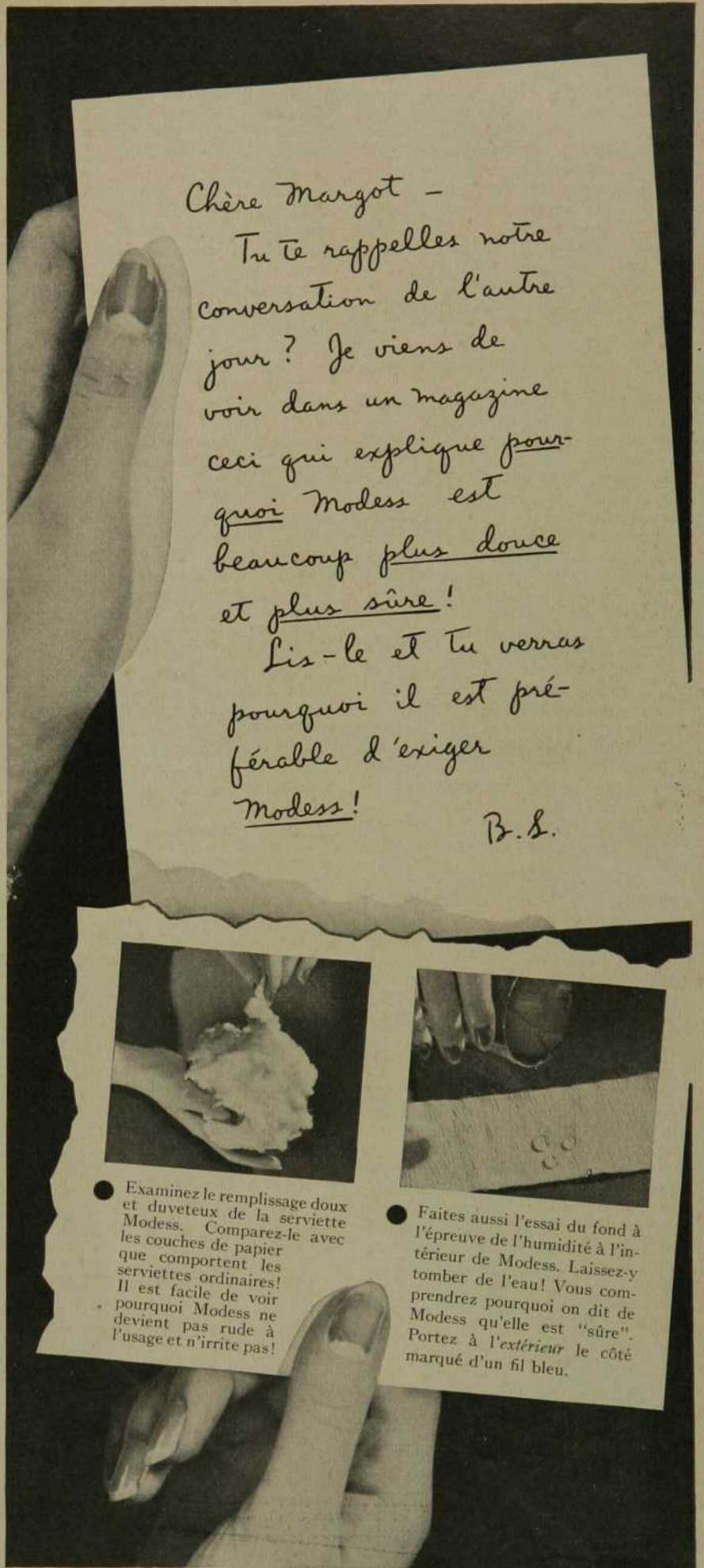
Charles était un fort, lui, un sage ! Elle ne pouvait l'imaginer dans une posture de vaincu.

Tendrement, maternellement, elle regarda les yeux implorants et balbutia :

— Mon pauvre petit... Je vous jure que si c'était possible... Mais la cérémonie a lieu dans cinq jours... et mes parents n'admettront pas...

— Quelles lamentables excuses ! interrompit-il. Vous allez me pousser au désespoir pour éviter les commérages de vos amis, le mécontentement de vos parents, qui, s'ils vous aiment pour vous, comprendront que vous préférerez un mariage d'amour à ce triste mariage de raison... Oh ! je sais, je suis pauvre, sans avenir, moi... Pas brillant ce mari qui s'offre là !

Il devenait amer. Son regard s'était durci, un pli mauvais déformait la



Chère Margot -
Tu te rappelles notre conversation de l'autre jour ? Je viens de voir dans un magazine ceci qui explique pourquoi Modess est beaucoup plus douce et plus sûre !

Lis-le et Tu verras pourquoi il est préférable d'exiger Modess !

B.S.



● Examinez le remplissage doux et duveteux de la serviette Modess. Comparez-le avec les couches de papier que comportent les serviettes ordinaires ! Il est facile de voir pourquoi Modess ne devient pas rude à l'usage et n'irrite pas !



● Faites aussi l'essai du fond à l'épreuve de l'humidité à l'intérieur de Modess. Laissez-y tomber de l'eau ! Vous comprendrez pourquoi on dit de Modess qu'elle est "sûre". Portez à l'extérieur le côté marqué d'un fil bleu.

SERVIETTES SANITAIRES

Modess

Plus douces ! Plus sûres !



bouche. Suzanne sentit que ce désespéré était définitivement perdu si elle l'abandonnait.

— Henri, calmez-vous... Parlons raisonnablement. Oui, ce mot a du bon, croyez-moi... Mes parents ne cherchent que mon bonheur et se résigneraient à ce qu'il soit différent de celui qu'ils avaient choisi pour moi. Charles, je le crois aussi, se résignera facilement. Mais si je consens, si j'ose rompre un mariage si proche, aurez-vous la volonté qu'il faut pour redevenir un être normal? Aurai-je un mari capable de me donner un foyer, de me le gagner, ce foyer?

Il poussa un cri de délivrance et, baisant pieusement la main tendue, balbutia :

— Tant que vous la laisserez dans la mienne, cette petite main-là, je me sentirai assez fort pour marcher à la conquête du monde! Comme vous êtes bonne, généreuse... et tendre! Vous serez heureuse, ma chérie. Je travaillerai, je... je... Tenez, je deviendrai « raisonnable », là! J'ai maintenant un devoir sacré... sacré parce qu'il ne me fut pas imposé, que je l'ai choisi, le devoir de vous rendre heureuse! Je n'y faillirai pas. C'en est fini de mes erreurs passées. J'en fais le serment.

Il était redevenu gai, charmant et elle s'étonna de cette faculté d'oubli. Henri passait du désespoir à la joie, comme un enfant dont on sèche si facilement les larmes!

Mais cette constatation ne l'inquiéta pas et tous deux décidèrent ce qu'il fallait faire.

Suzanne, avant le dîner, mettrait ses parents au courant de sa résolution.

— Quant à moi, je me charge de prévenir mon frère. Ne vous inquiétez pas, ma chérie... Il n'y aura aucun drame et j'en serai quitte pour une longue sermon émaillée du rappel de mes fautes passées. Vous verrez, Charles sera d'une correction parfaite. Il est très bien élevé, c'est une justice à lui rendre.

Il embrassa longuement les mains de la jeune fille, jeta un regard dédaigneux sur les fleurs fanées gisant encore à terre, lança un regard admiratif à Suzanne et déclara, lyrique :

— Vous êtes la plus jolie fleur qui existe. Votre beau visage est un bienfait de la Providence que je remercie humblement. Je ne vous mérite pas, pas encore... Et dire que mon frère était incapable d'apprécier le don qu'on lui faisait! A ce soir, mon aimée... A toujours!

Et il partit, triomphant :

V

GÉNÉE, un peu honteuse aussi de ce qu'il lui fallait apprendre à ses parents, Suzanne s'exécuta bravement dès que Mme Reiter revint au logis, accompagnée de son mari qui, ces derniers temps, ne la quittait guère.

Juillet amenait une trêve du commerce et l'excellent homme en profitait pour prendre un peu de repos.

— Et puis ce n'est pas tous les ans qu'on marie sa fille, répétait-il dix fois par jour.

La rupture de ce mariage réclamée par sa fille qui avouait s'être trompée et avoir choisi Henri comme mari, stupéfia le ménage. C'était si inattendu, si peu « Suzanne »! put enfin dire M. Reiter quand il retrouva l'usage de la parole.

— Inattendu, répéta-t-il après un silence pénible, et aussi inadmissible. Nous ne sommes pas des marionnettes, mon enfant, et un mari ne se décommande pas comme une robe

de bal. Épouser Henri Lemonnier? Mais c'est insensé! Un garçon qui n'a ni sou ni mailles, dont le passé est loin d'être irréprochable... qui n'a pas de métier, aucun désir de travailler! Voyons, voyons... Charles est venu te faire une scène de jalousie, je parie? Ta mère avait prévu cela... Et toi tu as riposté par un solennel : « Eh bien, puisque c'est ainsi, c'est votre frère que j'épouserai, pas vous! » Propos enfantins, sans plus... mais dis donc quelque chose aussi, Léontine! Qu'Henri se soit amouraché de Suzanne, passe... mais qu'elle songe sérieusement à l'épouser, non, non et non.

Mme Reiter, plus fine, examinait sa fille et comprit qu'il ne s'agissait ni d'une boutade, ni d'un caprice. On se heurtait à une volonté ferme. Oh! certes, Suzanne ne se marierait pas sans le consentement des siens, mais elle était très capable de refuser d'épouser Charles!

— Eh bien, il a fait du joli, le légionnaire! Ah! les enfants! Ma pauvre petite, te rends-tu exact-compte de... de...? Enfin, tu as accepté la demande de Charles...

Plus calme maintenant que le plus difficile était dit, la jeune fille se confia entièrement. Elle n'avait pas changé. Elle aimait toujours Charles de la même affection. Était-ce sa faute à elle si l'amour, nullement invité à ce mariage, s'était présenté et avait vaincu? Et puisque c'était sa vie qui se décidait, son bonheur, elle était bien en droit de reprendre sa parole.

Un projet de mariage rompu, cela se voyait souvent... et c'était préférable à un mauvais mariage. De plus, n'aimant personne, Suzanne pouvait loyalement épouser Charles puisqu'elle lui apportait un cœur sans

émoi, soit, mais du moins entièrement libre. Maintenant c'était différent. Cacher la vérité à son fiancé serait une trahison!

Henri n'était pas si mauvais que son frère l'avait prétendu. Il était surtout coupable de faiblesse. Il avait de brusques accès de colère et cela lui avait déjà valu une dure, très dure punition. Mais il regrettait son passé, il s'amenderait...

— Charles et moi nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle précipitamment, devinant dans le silence de ses parents une hostilité qui la blessait. Enfin, vous savez bien que je ne l'aimais pas... et que lui aussi faisait un mariage de raison.

— Et tu préfères un mariage de folie? ironisa M. Reiter. Ce qui me dépasse, ce n'est pas que maintenant tu te mettes à refuser Charles... tu as toujours méconnu ce brave garçon qui t'adore, lui... il t'adore, je te répète. Ne dis pas non, tu n'y connais rien. C'est probablement là le secret de tant de mésententes, les femmes ne savent pas comprendre les hommes... à moins que ces hommes soient leur fils! Tu es intelligente, ma pauvre petite, mais inexpérimentée, et parce que Charles est un « renfermé » lui, incapable d'extérioriser ses sentiments, tu en conclus : « Il ne m'aime pas! » Ah! l'extérioriste, Henri c'est un exalté, lui, un spontané aussi. Tu prends ça pour de la sincérité et comme il t'a dit qu'il t'adorait... Ah! malheur!... On se laisse prendre le cœur avec des mots! Ce qui me dépasse, donc, c'est que tu préfères Henri à Charles. J'admettrais, tiens, que tu demandes à réfléchir encore, à la rigueur, que tu veuilles interroger ton cœur... mais le donner à ce fou, à ce mauvais gars qui fera les quatre cents coups...



LE CHIC HOLLYWOODIEN

La jolie JEAN HARLOW dans une petite tenue de rue pour les premiers jours du printemps.

Il écarta les bras, courba le dos... balbutia encore : « Ça, ça... alors ça... » et sortit.

Mme Reiter, elle, ne quittait pas sa fille du regard et Suzanne eût préféré des reproches à cet étonnement muet, cette réprobation affligée.

Plaider encore la cause d'Henri? A quoi bon? Elle voyait bien que ce serait peine perdue. Jamais son père si droit, si généreux, jamais sa mère si foncièrement bonne, ne comprendraient, n'admettraient que leur unique enfant se vouât à un être qu'ils jugeaient indigne d'elle, d'eux!

— Je l'aime, gémit-elle. Maman, puisque tu me veux heureuse... Crois-tu donc qu'on puisse l'être sans amour?

Cette fois, Mme Reiter sortit de son mutisme.

L'amour, l'amour? Eh! la jeunesse n'avait que ce mot à la bouche? Mais elle, Léontine Dinand, jadis, s'était fiancée sur le simple désir de ses parents et Léon Reiter, qu'elle connaissait à peine, qu'elle ne pouvait donc prétendre aimer. L'amour était venu peu à peu, comme sur la pointe des pieds, on ne l'avait pas entendu s'approcher et un jour, la jeune mariée, ravie, avait pensé :

« Comme j'aime mon mari! »

Le coup de foudre? Beau sujet de roman, voilà tout. Dans la vie, la vraie, tout devait s'arranger autrement. Le mariage est une chose grave à laquelle il convient de réfléchir longuement. On pèse le pour et le contre et si les plateaux de la balance s'équilibrent, on peut alors se préparer à aimer.

— Ah! maman, j'ai bien peur que tu n'y connaisses rien!

— Je te connais bien, en tout cas, ma petite. Et j'ai peur, terriblement peur. Qu'est-ce qui peut bien te séduire en ce garçon bruyant, mal élevé, paresseux, dépensier et, de plus, ingrat... Car, enfin il se conduit très mal vis-à-vis de son frère si bon pour lui! Oh! la reconnaissance ni la loyauté n'ont jamais embarrassé ces gens-là!... Chut, chut, laisse-moi parler, je te prie. Tant pis si ces vérités te blessent! Tu ne vas pas prétendre, j'imagine, qu'Henri est le moins scrupuleux. Il ne l'a jamais été.

— Mais, maman, l'amour est plus fort que tout, il balaye tout sur son passage.

— Tant pis! Oui, tant pis pour l'amour...

Avait-elle été vraiment amoureuse de Léon Reiter, la brave dame? Sa vive tendresse pour son mari, le souci du ménage, la naissance de sa fille avaient en tout cas absorbé sa vie et contenté son cœur. Et elle fit le procès de ce que certains esprits, trop romanesques, selon elle, appellent l'amour.

L'amour faisait taire tout scrupule? Justifiait tout? On oubliait ses engagements, on torturait des cœurs, on tuait même parfois, et tout cela au nom de l'amour? La haine, pourtant, n'aurait pas pu causer plus de catastrophes ni se montrer plus dangereuse, plus criminelle.

— Maman, je t'en conjure, comprends-moi, excuse-moi... On n'est pas maître de ses sentiments. Il m'est désormais impossible d'épouser Charles.

Mme Reiter en convint. Sa parfaite honnêteté eût refusé désormais cette union. Quant à accepter « le légionnaire », comme elle l'appelait avec un évident mépris, c'était une autre affaire.

D'ailleurs, Suzanne n'avait pas l'intention, après une rupture qui serait diversement commentée dans tout Rouen, d'annoncer du même

coup qu'elle avait choisi Henri Lemonnier. Non? C'était encore heureux.

Pour justifier la remise à plus tard de la cérémonie... Reiter adopta une formule officielle... on dirait la fiancée très souffrante... et obligée de passer quelques semaines au bord de la mer ou à la montagne.

— Car nous allons partir... n'importe où... Cela m'évitera les questions de nos amis et te permettra de réfléchir.

— Naturellement, je me soumetts à tout ce que tu décideras, maman. Je te laisse libre d'annoncer comme il te convient, la rupture de mon mariage. Quant à réfléchir, n'espère rien, je suis résolue à épouser Henri... ou à ne pas me marier. Si tu l'avais entendu, ma pauvre maman, tu aurais été émue, conquise, toi aussi. Il a besoin qu'on l'aime, qu'on l'encourage, je te dis.

— Une belle-sœur aurait très bien pu remplir cette tâche. Moi, je le crois incapable d'un attachement réel, durable. C'est un cerveau brûlé... un...

— Oh! par pitié, ne recommence pas... Nous nous aimons, personne n'y peut rien. Que ce soit pour mon malheur, qu'importe? Je ne pense pas à moi.

— Ni à nous! En quinze jours un étranger peut vous prendre votre enfant, sans qu'on puisse rien faire!

— Mais vous désiriez me marier, ce n'est pas me perdre que de me laisser me marier.

— Te laisser épouser Henri, c'est te perdre. Nous te perdons comme tu te perds... Enfin, soit, ne parlons plus de lui... On verra plus tard... L'essentiel, pour le moment, est d'annoncer que ton mariage est retardé. Heureusement que les lettres de faire-part sont encore là!... Et Charles? Tu t'es inquiétée de Charles, j'imagine? On ne peut pas lui dissimuler la vérité, à lui, ni lui laisser espérer qu'un jour... Qui va se charger de le mettre au courant!

— Henri le hait en ce moment. Son frère ne viendra donc pas ce soir ici et je ne pense pas le revoir. Henri assure qu'il acceptera sans discussions, sans reproches. Il a toujours été d'une correction!

Mme Reiter soupira. Ce gendre dédaigné, elle le trouvait parfait, elle pourtant si difficile dès qu'il s'agissait de Suzanne. Avec lui, la jeune fille eût été heureuse, sans aucun doute.

Sa mère faisait en son esprit une grande différence entre « être heureux » et posséder le bonheur. « Être heureux » selon elle, était un instant de totale félicité, une brève et fulgurante clarté disparue avant qu'on ait eu le temps de la capter. Et c'était bien ainsi. Les humains ne pourraient pas supporter longtemps cette clarté.

Le bonheur, lui se laissait capturer, s'appropriait, demeurait. Ne disait-on pas : « Le bonheur habite cette maison »? Et avait-on jamais vu quelqu'un s'affirmer heureux à tous les instants de sa vie?

C'est cette clarté, moins même, la simple promesse de la voir luire un jour, qui aveuglait sa fille et lui faisait dédaigner le bonheur possible.

Machinalement, la pauvre femme essuya d'un doigt distrait le bras d'un fauteuil. Elle restait triste, désespérée, effrayée aussi.

— Maman, murmura Suzanne, si nous ne nous marions pas, nous mourrons de désespoir.

— On ne meurt pas de désespoir, ma petite. On vit avec son désespoir et c'est infiniment plus navrant, crois-moi.

Puis, sentant venir les larmes, elle s'enfuit en balbutiant :

— Je vais prévenir Julia que nous ne serons que trois à dîner ce soir.

VI

LE REPAS fut silencieux et froid. M. Reiter avait ce que sa femme appelait « son visage des jours d'échéance », un visage volontairement inexpressif, masque destiné à cacher aux deux femmes des soucis et des peines. Mme Reiter s'absorba exagérément dans les détails d'un service que Julia faisait fort bien.

Suzanne s'étonne de se sentir inquiète, oppressée comme à l'approche d'un malheur. Elle ne pouvait comprendre ce qu'elle redoutait, certaine de faire accepter à Henri le recul de leurs fiançailles. Ses parents ne finiraient-ils pas par céder?

M. Reiter, après avoir avalé d'un trait sa tasse d'infusion, se retira dans son bureau. Sa femme suivit Julia à la cuisine, prise d'un plus grand besoin d'activité, comme si s'agiter eût pu éloigner ce qu'elle appelait en sa pensée le malheur.

Immobile, assise devant la table débarrassée de sa nappe, Suzanne regretta de ne pas pouvoir pleurer.

Pleurer! Pourquoi ce besoin alors que, certaine d'avoir choisi la seule route qui lui convint, elle n'avait à déplorer que le mécontentement... passer, elle l'espérait... de ses parents?

Etrange indépendance de la pensée! Fiancée à Charles, la jeune fille, depuis l'arrivée de son frère, ne pensait qu'à celui-ci. Promise à Henri, c'était maintenant à l'autre qu'elle songeait.

Savait-il à présent? Qu'avait-il répondu, dévidé? Ne jugeait-il pas Suzanne déloyale ou du moins capricieuse? Se montrerait-il indulgent pour les deux amoureux?

Qu'une des scènes les plus importantes du drame qu'elle vivait se déroulât loin d'elle lui causait un malaise insupportable. Elle regretta d'avoir laissé Henri assumer seul la lourde tâche des aveux. N'avait-elle pas, elle aussi, vis-à-vis de Charles, sa part de responsabilité dans cette rupture qui le blesserait, tout au moins dans son orgueil?

« Pourvu qu'Henri ne s'empote pas, n'ait pas une crise de révolte! Le moindre reproche de son frère peut le dresser contre lui. Il est si violent... Le calme de Charles apaisera sans doute toute velléité de colère, mais si j'avais été là j'aurais pu empêcher que soient prononcées les paroles mauvaises. Pauvre Henri, il sait si peu se dominer! Ah! oui, il a besoin de moi, de ma constante présence à ses côtés. Enfin, je saurai demain comment cette entrevue s'est terminée, mais que la nuit va me sembler longue! »

La porte s'ouvrit doucement. — Mademoiselle, c'est M. Lemonnier, M. Charles, bien entendu... Oh! comme Mademoiselle est pâle! Madame m'a dit que le mariage était reculé. Faut que Mademoiselle se soigne... J'avais pas remarqué jusqu'à maintenant comme Mademoiselle était pâle... Je le fais entrer ici dans le salon?

— Vous avez averti maman? — Oui, comme de juste. Elle a dit que vous receviez M. Charles. Monsieur est enfermé dans son bureau, lui. Qu'est-ce que je fais?

Un instant d'indécision. Cette visite inattendue était tellement surprenante! Ses parents, mécontents, laissaient à Suzanne le devoir de répondre au fiancé subitement dédaigné. Elle se résigna à cette entrevue et, se levant, répondit :

Allez en SEPTEMBRE

à L'EXPOSITION INTERNATIONALE PARIS 1937

M^{me} "Lafayette"

Ligne Française

Évitez l'affluence des voyageurs en juin, juillet et août—Organisez votre voyage pour septembre—Bénéficiez d'un service plus personnel et d'un meilleur choix de cabines.

DÉPART de QUÉBEC le 1 SEPTEMBRE

Renseignements gratuits auprès de: agences de tourisme ou

Compagnie Générale Transatlantique
1196, Phillips Place, Montréal,
M^{re}quette 2361



fils de coton, lin, soie pour tous les ouvrages de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité supérieure couleurs solides



LES GENERATIONS PASSENT-LA MARQUE D·M·C DEMEURE

Lisez LA REVUE POPULAIRE

Un roman complet dans chaque numéro.

15 sous

devenait de moins en moins certaine de pouvoir prendre sur Henri assez d'autorité pour le transformer complètement.

L'esprit vif mais superficiel, se disant heureux depuis que Suzanne était sa fiancée, il se jugeait à cause de cela libéré de tout souci. Un seul nuage : l'obligation de repartir bientôt en Afrique ! Il y pensait le moins possible, ayant une faculté d'oubli qui tenait du miracle.

— Et alors, demanda un soir M. Reiter à sa fille, le jeune Lemonnier devient sérieux ? J'ai réfléchi... Tu penses bien, ma pauvre enfant, que je ne fais guère que cela... et je suis disposé à prendre Henri comme vendeur. Il aura ainsi le pied à l'étrier. Si je vois qu'il se tire d'affaire, et il le peut, ce n'est pas bien malin, eh bien, mais... il se pourrait qu'un jour je lui laisse ma maison. Hein, Suzanne... pas bien terrible, ce papa, au fond ?

Elle se jeta dans ses bras, rassurée, si reconnaissante envers l'excellent homme qui, si elle le devinait, faisait là un grand sacrifice.

Et le lendemain, pendant une promenade sur la plage, elle fit part de cette bonne nouvelle à l'intéressé.

Il se mit à rire et répondit, un peu méprisant :

— Ce n'est pas sérieux, j'espère ? Moi, employé de commerce, moi, auant du drap ou de la cotonnade et disant : « Et avec ça, madame ? » à la cliente ? Voyons, Suzanne, vous n'y pensez pas ! Ah ! il en a de joyeuses, papa beau-père... Et comme encouragement, la perspective de le remplacer, c'est-à-dire de passer toute mon existence dans ce magasin agrémenté d'immenses tables de chêne derrière lesquelles se tiennent deux commis compassés ? Merci bien...

Cette ingratitude, ce mépris aussi blessèrent la jeune fille.

— Si, Henri, c'est sérieux... Il faut que nous nous expliquions une bonne fois sur ce que vous comptez faire. Vous serez obligé de travailler, vous ne l'ignorez pas. Alors ?

— Entendu ! Mais rien ne presse. On s'offrira d'abord une lune de miel de plusieurs mois. Vous ne pouvez pas me refuser cela ! On jouera au petit mari et à la petite femme... dans un gentil appartement auquel j'ai songé. Je le vois très clair... avec de vastes pièces aux meubles modernes. Oui, rien que du moderne. La salle à manger de cette bonne Mme Reiter est la chose la plus affligeante que j'aie jamais vue.

Il riait, content de sa raillerie, satisfait de tout, du soleil, du bruit câlin des vagues proches, de la présence de cette jolie jeune fille si élégante dans sa simple robe de toile blanche barrée d'une ceinture pourpre. Elle, crispée, riposta sèchement :

— Un appartement ? De beaux meubles, un grand voyage... Projets tentants, certes. Mais comment payerez-vous ces meubles, ce voyage, avec quoi vivrons-nous cette lune de miel ? Si encore vous vous contentiez du programme du poète, une chaumière et un cœur, on pourrait espérer réaliser ce modeste programme, mais la chaumière, comme, hélas ! la maison de commerce de mon père, ne serait pour vous qu'un nouveau motif de raillerie. Je suis inquiète, Henri, très inquiète de vous voir si indifférent, si imprévoyant. Il faut me rassurer... Comment m'offrirez-vous tout ce dont vous voulez me combler ? Libéré du service, vous serez, ce n'est pas un reproche mais un rappel de la situation, sans aucune ressource. Pensez-y un peu, je vous prie.

Le ton employé surprit Henri. Il devint grave et balbutia :

— Eh bien, mais... je verrai.
— Il faut voir aujourd'hui, tout de suite. Vous refusez ce que vous offre papa, et qui était pourtant un moyen sûr et facile de faire face aux dépenses d'un ménage. Avez-vous un espoir quelconque, un projet ?

Il reconnut assez piteusement n'avoir aucune idée sur la façon dont il dirigeait sa vie. Non, il n'avait aucune fortune, pas même les quelques mille francs lui permettant d'offrir à sa fiancée une bague digne d'elle. Mais... il avait un frère, après tout !

Un modeste, Charles. Pas dépensier pour deux sous et ayant économisé, sans doute, en vue de son mariage, une somme assez ronde. Il ne refuserait pas d'aider son cadet. N'était-ce pas lui, d'ailleurs, qui avait donné à Henri de quoi suivre les Reiter à la mer et acheter le nécessaire pour ne pas lui faire honte sur cette plage élégante ? Ensuite ?... Mais, voyons, Suzanne avait sa dot ! Oh ! il ne ressentait aucune gêne à parler de cela, si sûr de ne l'avoir aimée que pour elle seule... Mais enfin, une dot qu'il devinait sérieuse n'était point à dédaigner pour ce futur jeune ménage.

Elle avait rougi dès les premiers mots !

Ainsi, Henri était assez inconscient pour avoir accepté de celui auquel il avait pris la fiancée, l'argent qui lui permettait de la suivre en vacances ! Il n'avait donc aucune délicatesse ?

Elle regarda le jeune homme et comprit enfin.

Un pauvre enfant, avait dit l'aîné... Oui, un enfant, malgré ses vingt-quatre ans, un enfant habitué à compter uniquement sur les autres, toujours. Un grand gosse n'ayant pour lui que son plaisir, un être incapable d'un effort soutenu.

Faiblesse, veulerie ? Allons donc ! Egoïsme surtout, égoïsme féroce, tout-puissant, vanité aussi. Son amour pour Suzanne ? Sentiment étrange fait du désir, sans doute inconscient, d'être, une fois enfin, plus fort que son aîné ! Il devait y avoir de tout dans cet amour, un besoin de se sentir aimé, protégé, mais aussi la satisfaction d'avoir pris le cœur d'une jolie créature offrant, avec sa tendresse, une petite fortune, la perspective de quelques années faciles.

Orgueilleusement, Suzanne avait pensé : « Je le sauverai de lui-même ! » Il ne voulait pas être sauvé ! Une morale facile inciterait toujours le jeune homme à exploiter l'affection des siens. Il trouvait le travail dégradant et se dressait en créancier devant la vie, qui, selon lui, lui devait tout.

Ce fut elle qui baissa la tête. On peut tendre la main au pêcheur repentant, mais que faire pour celui qui ignore le regret et s'en remet au hasard du soin d'arranger son existence aventureuse ?

— Mes parents ne consentiront jamais à ce que j'épouse un homme qui n'aura aucune situation. Si modeste que cette situation eût été, je m'en serais contentée, réjouie... Mais devoir à Charles mon voyage de noces, à mes parents notre foyer, me semble une trop lourde dette. Mariée, je ne veux devoir mon bien-être ou ma gêne qu'à mon mari. Pensez-y bien, Henri, alors qu'il en est encore temps.

Voulant espérer, malgré tout, l'acculant à la nécessité d'accepter la perspective de la lutte pour la vie, elle ajouta :

— Du reste, sachant la déception éprouvée par les miens à la rupture
(Lire la suite page 21)



Embellit !

Que votre peau soit à la fois
séduisante et distinguée

Un teint ravissant, délicat, aux tonalités d'ivoire, et qui donne du caractère à votre apparence. Il est si agréable, quand on porte des toilettes légères, d'avoir une peau vraiment séduisante, des épaules, un cou et des bras blancs comme des perles.

La Crème Orientale Gouraud ne "s'effacera" pas ; la transpiration reste invisible. Elle est belle tout le jour ou toute la soirée, sans "retouches". Enrichie d'un élément oxygéné et d'un parfum discret, elle désodorise parfaitement. Quatre nuances : Blanc, Chair, Rachel et Hâle oriental (Oriental Tan).

Flacon pour sac à main, à 5¢, sur demande

Ferd. T. Hopkins & Son, Montréal.

Pour des pièces riantes

DE NOMBREUSES NUANCES ARTISTIQUES

L'ALABASTINE donne un fini riche, élégant et durable à bon marché. Ne s'enlève pas au frottement, ne laisse pas voir les marques du pinceau. Mode d'emploi simple et facile sur chaque paquet. 5,000 fournisseurs à votre service.

Gypsum, Lime and Alabastine,
Canada Limited
Siège social : PARIS, Ontario, Canada



AB337

ALABASTINE

L'ENDUIT MURAL NATIONAL

NOUVELLE EDITION PLUS
COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau.
Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P.Q.



Lisez
Le Samedi

et faites-le lire
à vos amis —
abonnez-vous
dès maintenant

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada



L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

TCHÉCO-SLOVAQUIE

TÊTES DE RECHANGE

Il y a deux ans, un jeune chimiste de Sydney eut un accident au cours duquel sa tête ayant plongé un instant dans un bain d'acide nitrique, la peau de son visage fut littéralement rongée par ce liquide. Affreusement défiguré et ayant perdu tout aspect humain, il fit appel à un spécialiste londonien de chirurgie esthétique. Assisté par des confrères australiens, celui-ci entreprit sur le jeune homme une série d'interventions qui ne lui demandèrent pas moins de vingt-huit mois. Ce traitement chirurgical vient de prendre fin et son résultat est stupéfiant. Le visage de l'infortuné chimiste semble avoir fait peau neuve, le médecin ayant réussi à y greffer la peau prélevée sur diverses parties du corps du sujet. Tout, depuis le front jusqu'au menton, sans excepter les paupières et les oreilles, est recouvert d'un épiderme frais et intact, de sorte que personne, sans être prévenu, ne pourrait se douter, en voyant le jeune savant, que la figure de cet homme a pris un bain d'acide nitrique.

(Prager Tagblatt, Prague)

VIVENT LES CHOUX !

Le professeur Haaken, de Copenhague, que l'on considère comme une des plus grandes lumières de la biologie moderne, vient de publier une curieuse étude sur l'influence biogico-psychique des divers aliments végétaux. Voici l'effet de certains d'entre eux :

Les épinards stimulent l'énergie, les haricots blancs raffermissent le système nerveux, et cela dans une mesure plus large même que ne le fait le régime carné.

Le savant danois dénonce avec vigueur les méfaits des petits pois qui rendent les hommes superficiels et les femmes frivoles et développent chez les uns et chez les autres, un goût immodéré du flirt. En revanche les choux, qui n'ont pourtant pas la réputation d'un légume très fin, ont la propriété de raffermir le caractère et développent les plus belles vertus humaines, la constance et la ténacité.

(Esti Kurir, Budapest)

OTTAWA

LE LAIT ENGRAISSE-T-IL ?

L'étude de la consommation du lait, conduite récemment dans un centre métropolitain de ce continent, révèle toute une divergence d'opinions au sujet de la question de savoir si le lait « fait engraisser ». Sur les deux mille adultes qui ont été questionnés à ce sujet, un pour cent était des femmes et trente-neuf pour cent des hommes ; plus des deux tiers ont exprimé l'avis que le lait est un aliment engraisseur, les autres, qu'il aide à réduire le poids. Dans les deux cas le pourcentage est à peu près le même aussi bien pour ceux qui boivent du lait que pour ceux qui n'en boivent pas.

Et, chose qui peut paraître étrange, tout le monde a raison, mais il y a une distinction à faire : lorsque le lait est pris aux repas ou entre les repas, en plus de la quantité de nourriture qui doit maintenir le poids constant d'une personne, il est naturel qu'il ait une tendance à augmenter ce poids. D'autre part, comme le lait a une faible valeur calorifique par comparaison à beaucoup d'autres ali-

ments, c'est un facteur important dans le régime alimentaire pour réduire le poids anormal.

Tout régime alimentaire ayant pour but de réduire, d'augmenter ou de maintenir le poids normal, doit contenir, avant tout des aliments fournissant des matériaux de construction et de réglementation. Le lait apporte plus d'aliments nutritifs au corps que tous les autres aliments pris séparément, et mérite de prendre une large place dans les repas qui ont pour but de réduire sans danger le poids du corps.

Pour la même raison le lait est une excellente nourriture pour les gens trop maigres, car il fournit non seulement des calories, mais des minéraux et des vitamines essentiels. Il est plus facile d'employer une quantité supplémentaire de lait que de la plupart des autres aliments. Il peut, en effet, remplacer les breuvages sans valeur nutritive ; il peut être pris entre les repas, au moment du coucher, sans nuire aux repas réguliers. Enfin, le lait est savoureux et se combine bien avec les autres aliments.

Le lait est une nourriture nécessaire à tous — jeunes ou vieux, petits ou grands, gras ou maigres. Employé comme base dans les repas quotidiens il fournit au corps du combustible et de l'énergie. Chose encore plus importante, il fournit les matériaux nécessaires pour la construction des os, des dents et des tissus, ainsi que ces éléments indispensables — les vitamines — tous essentiels pour le maintien de la santé et le développement de la taille et de la force, et c'est à bon droit que le Service d'utilisation du lait, du Ministère fédéral de l'Agriculture s'efforce d'en répandre l'emploi.

TROIS-RIVIERES

LE CLUB DES ARTISANS TRIFLUVIENS

Le club de l'Artisanat trifluvien a été imaginé par un homme d'œuvres bien connu, M. G.-E. Richard. Monsieur Richard, avec bien d'autres, est

ému en face du problème moral que comporte le chômage, devenu tout simplement un instrument politique. Si les politiciens persistent à entretenir des gens à ne rien faire, il est du devoir des citoyens, s'est dit M. Richard, d'atténuer la paresse forcée de nombreux trifliviens qui peuvent et qui veulent travailler.

Il y a aussi le problème de ceux qui, tout en travaillant, peuvent accomplir d'autres travaux plus en harmonie avec leurs capacités et leurs talents.

Ainsi M. Richard a réussi à réunir une quarantaine de personnes, la plupart journaliers, quelques-uns chômeurs, dans une salle qu'il a pu obtenir des conseillers municipaux, où ces gens peuvent consacrer leurs loisirs à certains travaux de menuiserie. Inauguré en novembre dernier, ce club est aujourd'hui en pleine activité. D'autres citoyens se sont intéressés, avec M. Richard, à cette initiative ; il y a entr'autres le dentiste Paquin, M. Jean-Marie Bureau, M. Jules Derome et aussi M. J.-F. Thériault, professeur à l'École Technique, qui va, une fois par semaine, donner à ces journaliers des cours gratuits de dessin industriel et des conseils. Dimanche soir dernier, l'abbé Tessier s'est rendu à la salle du club et a fait dérouler sur l'écran ses films mauriciens, pour l'édification de ces journaliers et de leurs familles.

On voit tout de suite quel esprit social doit maintenant animer ces gens habitués à vivre leur petite vie bourgeoise, sans autre ambition que de travailler leurs huit heures par jour. Les ouvriers du club sont divisés par groupes, selon les aptitudes de chacun. Les uns s'occupent des travaux de menuiserie, d'autres de fer forgé, d'autres enfin de travaux de peinture. Les objets fabriqués sont vendus par les groupes à leur bénéfice, pour leur permettre d'acheter des outils et autres objets nécessaires à leurs travaux. Le dimanche, les membres se rendent au club, où ils peuvent discuter, étudier, lire, car des

livres et des revues spécialisées sont à leur disposition

Il faut se rendre à cette boutique originale, il faut causer avec ces gens, ces ouvriers intelligents et ambitieux, pour constater avec quel entrain maintenant ils envisagent la vie. Il a suffi qu'un petit groupe d'hommes plus instruits qu'eux, plus riches aussi et plus indépendants des nécessités de l'existence, daignent se pencher vers eux, s'occuper d'eux et travailler avec eux, pour comprendre qu'il est encore possible de vivre sans avoir toujours au cœur la haine du travail forcé et la rancune contre son prochain. Au club, ces gens travaillent dans la joie. C'est ce qui les sauvera. Aussi souhaitons-nous voir cette organisation prospérer, augmenter le nombre de ses membres, enrôler, si possible, tous les ouvriers trifliviens qui ont du cœur.

R. D.

(Le Bien Public, Trois-Rivières)

AUTRICHE

UNE NOUVELLE VICTOIRE SUR LA GRIPPE : LE SÉRUM DE POULE

La lutte contre la grippe se poursuit, plus acharnée que jamais. Les médecins australiens, le Dr F. M. Burnet en particulier, ont entrepris des recherches pour lesquelles ils se servent d'œufs de poules fraîchement pondus. Voici en quoi consiste ce curieux procédé. On place les œufs dans une couveuse artificielle et, peu avant leur éclosion, on pratique une minuscule ouverture dans la coquille, et on injecte dans la membrane collée à celle-ci, très riche en vaisseaux sanguins, un peu de culture de bacilles de la grippe. On ferme alors l'ouverture à l'aide d'un morceau de glace et on recolle les bords à la paraffine. Il ne reste plus qu'à replacer l'œuf dans la couveuse et à attendre son éclosion. Le poulet provenant d'un tel œuf présente tous les symptômes de la grippe.

Il est apparu, au cours de ces expériences, que le bacille ainsi transplanté perd de plus en plus de sa virulence, si bien qu'à la 76^e opération, il ne provoque plus aucun symptôme morbide. Par contre, il confère au sujet une immunité absolue contre la grippe.

Les savants australiens, forts de ces résultats, travaillent actuellement à la mise au point d'un vaccin dont une simple injection mettra l'homme à l'abri de ce mal insidieux et plus dangereux qu'on ne l'admet généralement, qu'est la grippe.

(Stunde, Vienne)

HONGRIE

LE LINGE DE VERRE

Suivant l'exemple de plusieurs usines continentales qui emploient déjà le verre comme matière première dans certaines industries textiles, une usine de Liversedge, dans le comté du Yorkshire, a réussi, après dix mois d'expériences, à produire un fil de verre si ténu qu'il peut servir au tissage d'une étoffe souple et brillante, analogue au satin. Lors de la Foire de Londres, qui aura lieu au cours de ce mois, cette usine présentera des échantillons du nouveau tissu en verre, notamment des draps de lit et des couvertures qui ont la propriété de conserver la chaleur en hiver et de rester très frais en été.

(Uj Magyarasag, Budapest)



L'équipe de secours d'urgence de la brasserie Dawes Black Horse (service de mise en bouteille), gagnante du tournoi de la National Breweries. De gauche à droite, rangée arrière : M. McGowan, J. Inglis, W. Moersfelder, J. Brown. Au centre, assis, le capitaine de l'équipe, T. Aucoin. A sa gauche, L. A. Ekers, vice-président au service de production ; à sa droite, S. Bardley, instructeur de la St. John's Ambulance Association.

(Suite de la page 19)

de projets qui leur étaient chers, je refuse une dot. Je ne vous apporterai donc que ma tendresse, ma réelle bonne volonté de vous aider, de vous soutenir moralement.

Il la contempla, effondré, anéanti et murmura :

— Oh! voyons... Mais pourquoi? Je ne comprend pas...

Et la jeune fille lui parut soudain lointaine, inaccessible.

Suzanne soupira et, résolument, reprit le chemin du chalet. Il la suivit des yeux, sincèrement désespéré, comprenant qu'elle ne se donnerait pas et qu'il lui fallait la gagner, la mériter.

Sur la plage, un groupe d'enfants construisait un château que la marée montante détruirait. Leurs petites mains malhabiles dressaient des murs, creusaient des portes.

Comme eux, il avait bâti sur le sable et son cher roman croulait au premier heurt de la vague.

VIII

ORSQUE VOUS lirez cette lettre, Suzanne, je serai parti.

« Ne doutez pas de la sincérité de mon amour, pourtant. Je vous ai aimée, je vous aime profondément mais, pour la première fois de ma triste vie, j'ai cessé hier soir de penser uniquement à moi et j'ai pensé à vous.

« Ah! ma pauvre chérie, quelle existence lamentable je vous imposerais! Je vous aurais tout demandé, j'aurais tout exigé de votre tendresse et que vous aurais-je donné en échange? Rien!

« Je ne suis pas un lâche, cependant. Le danger ne me ferait pas reculer d'un pas et pourtant je fuis. Capable d'affronter la mort, de lutter contre elle, je suis incapable de lutter contre la vie. Je me suis examiné scrupuleusement et jugé... Un mari, moi? Un chef de famille? Allons donc... J'ai une âme d'aventurier. La minute qui passe absorbe toute ma pensée, mon peu d'énergie, je ne sais ni prévoir, ni accepter les mille petits ennuis de la vie quotidienne.

« Capable peut-être de mourir en héros, je ne saurais pas vivre simplement comme un brave homme. se vouant à sa famille, à son travail.

« Et je renonce à vous, ce qui, je vous le jure, est de l'héroïsme, bien que vous en puissiez douter.

« Un aventurier, Henri Lemonnier, rien que cela, Suzanne! La preuve, c'est qu'ayant rencontré un jour le bonheur, j'ai tout fait pour le capturer, je l'ai volé sans souci de celui que je dépouillais et qui, seul et triste, à Rouen, se hâte de liquider une situation dont il ne se soucie plus puisqu'elle ne lui a pas donné celle qu'il adore.

« Car il vous aime, ardemment, pour toujours! Sous ses allures d'homme raisonnable, pondéré, c'est un sensitif, ce frère que j'ai méconnu. Je le comprends enfin. Il tient de mon père un cœur droit et généreux, capable de se sacrifier. Vous étiez son unique pensée depuis des mois et il n'est pas de ceux qui oublient.

« Retournez à lui, soyez sa femme. Il vous fera heureuse, lui! Et vous l'aimerez, vous, si pitoyable et si bonne, car si je suis un pauvre petit, comme il dit lorsqu'il veut excuser mes fautes, il est, lui, un pauvre grand qui, jusqu'ici, n'a connu que le devoir, le travail, l'effort quotidien, obstiné. J'ai voulu lui voler sa récompense, mais de cette faute-là, du moins, je ne continuerai pas à me rendre coupable. Je m'en vais, je m'efface... je vous fais libre!

« Ne pensez pas que je fuis une fiancée sans dot! Hier, j'ai sérieusement cherché le moyen de nous faire vivre ensemble. J'ai désiré, ardemment désiré vouloir le faire, mais je suis incapable de vouloir.

« Travailler, moi? A quoi? Je suis un incapable. Alors, commis, bureaucrate? Je ne saurais même pas faire cela, qui demande, du moins, à défaut d'autres connaissances, l'opiniâtreté, un constant oubli de soi.

« Ne vous inquiétez pas de mon sort. Je vous ai dit, en un moment de folie lâche, pour vaincre votre cœur rebelle que je me tuerais. Allons donc! Je vivrai, Suzanne, mais je vivrai la seule existence qui me convienne... Dès que mon temps sera fini, je m'engage à la Légion Etrangère. On rencontre là des criminels, certes, mais aussi, surtout des hommes que tente cette vie rude, ouverte à l'aventure. La discipline, très sévère, me servira de soutien, de guide. Vous n'auriez été pour moi qu'une femme aimante. Pour me maintenir dans le droit chemin. Il me faut davantage, hélas! il me faut un chef!

« Soyez heureuse, comme vous le méritez... « sœurlette » et priez mon frère de me pardonner le mal que j'ai failli causer. »

— Maman, maman... Il est parti! Tiens, lis...

Mme Reiter parcourut rapidement cette confession et se sentit comme libérée d'un trop lourd fardeau. Elle

Allons, ma chérie, sèche tes larmes. Ton beau-frère reviendra en permission, avec des galons de sous-officier que ça ne m'étonnerait pas. Parbleu, il lui faut le bled africain, la vie aventureuse des légionnaires. Julia! Julia! Eh bien, où est-elle passée? Ah! vous voilà... préparez-moi ma valise avec ce qu'il faut pour la nuit. Je pars, Léontine, un petit voyage de rien du tout... Oui, une affaire à terminer à Rouen. J'ai un train avant midi, je déjeunerai au buffet de la gare d'arrivée.

— Mais, mon ami...

— Non, non, ne proteste pas. Cette affaire ne souffre aucun retard. Pendant mon absence, allez au casino toute les deux. Tâchez de vous distraire un peu afin de pouvoir présenter demain des têtes acceptables à l'invité que je ramènerai. Chut, ma petite Suzanne, pas de questions ni d'objections! Si leur père ne s'en mêlait pas, les filles même les plus intelligentes goûteraient leur bonheur comme à plaisir. Laisse-toi vivre, va... Je te l'ai répété cent fois... et embrasse bien fort ce père infortuné qui va s'enfermer dans un wagon, en plein mois d'août, pour aller chercher son futur gendre.

L'orage menaçait depuis l'aube. Le ciel était uniformément gris. Au seuil des maisons, dans la rue principale

LA SEMAINE PROCHAINE

Arc-en-Ciel

par S. Moureu

s'en voulut immédiatement de cette joie en pensant au chagrin de Suzanne et, tendre, lui murmura :

— Il a raison, chérie, mais toi, toi, ne vas-tu pas souffrir de ce départ? Ah! qu'il est difficile de rendre ses enfants heureux! Moi qui ferais l'impossible pour t'éviter la moindre peine...

La jeune fille pleurait, sans bruit, dans les bras de l'excellente femme, lorsque M. Reiter pénétra dans la salle commune.

— Julia me dit qu'on a apporté le courrier... une lettre, paraît-il... Mais qu'a donc Suzanne? Il est arrivé un malheur?

Il s'angoissait à son tour. Suzanne leva vers lui son visage en larmes.

— Je ne peux pas dire que c'est un malheur. Henri m'a écrit pour me faire ses adieux... et... et je ne me comprends pas, car je ne pleure pas de ce départ, mais de mon aveuglement, de mon erreur! Ah! papa, c'est en l'épousant que j'aurais fait un mariage de raison, puisque, je le comprends enfin, ma tendresse était surtout faite de pitié. Je voulais le sauver, je croyais le pouvoir et voilà qu'il va seul vers son salut. Et j'en suis heureuse, oui, sincèrement, infiniment. Le serais-je tant si je l'avais aimé d'amour?

Lorsque M. Reiter eut pris connaissance de la missive d'Henri, il respira et claironna :

— Pas mauvais garçon, au fond, Henri! Et moins fou que je croyais.

de Cabourg, les chiens, affalés haletaient.

— On étouffe, bougonna Mme Reiter qui, dès dix heures, avait mis sa robe des grands jours. Julia, Julia... On a bien apporté de la glace, n'est-ce pas? Ton père sera content de boire frais, ma chérie. Dis, Suzanne, on met le service de Limoges? Et des fleurs sur la table, j'y tiens... Tu as une mine de papier mâché décidément... Mal dormi, probablement?

— Pas très bien, en effet, le service de Limoges alors? Si tu veux, mais des fleurs, est-ce nécessaire? Tu te leures, ma pauvre maman, et papa sera terriblement désillusionné... car crois-tu possible que Charles puisse oublier?

— Ta, ta, ta... Laisse-nous faire et laisse-toi vivre, on te dit. Nous avons toujours satisfait tes désirs et nous continuerons. Tu entends faire un mariage d'amour? Eh bien, je crois que cela en prend le chemin. On a failli bifurquer, on s'était engagé dans un sentier qui ne menait nulle part, on fait machine arrière, voilà tout. Ne dramatisons rien.

Malgré le tonnerre qui, maintenant, se faisait entendre et les éclairs qui zébraient l'amoncellement des nuages, Mme Reiter se sentait des plus joyeuses. Elle murmura, convaincue :

— C'est tout de même une belle journée, ma petite.

(Lire la suite page 28)

Ne vous EREINTEZ PAS à polir les planchers

PAS DE FROTTAGE
PAS DE POLISSAGE AVEC LA

CIRE
O-Cedar
SE POLISSANT D'ELLE-MEME

Cette nouvelle et merveilleuse Cire O-Cedar donne, en 20 minutes, un fini superbe à vos planchers. Appliquez-la simplement, laissez-la sécher — et c'est tout! Elle se polit d'elle-même! Elle n'est pas glissante et ne se rayera pas. Sa plus grande résistance à l'eau lui assure une plus longue durée. Exigez la véritable O-Cedar pour avoir entière satisfaction.



Agents demandés pour vendre des cravates. Vous pouvez faire 100% de profit. Demandez immédiatement des échantillons gratuits et un territoire exclusif. Ontario Neckwear Company, Dépt. 515, Toronto.



Aujourd'hui plus que jamais, il nous faut Force, Santé, Energie. L'Elixir Tonique du Dr Montier est le régénérateur qui répond le mieux à ce besoin du temps. Accélérateur de la nutrition, réparateur des forces, soutien de l'énergie, il donne des résultats inespérés dans tous les cas où l'organisme épuisé réclame un reconstituant énergétique.

Ne constipe pas
Elixir Tonique
DU
DR Montier

POINTS NOIRS

Les points noirs disparaissent rapidement par un procédé facile qui les dissout. Procurez-vous chez votre pharmacien deux onces de peroxyde en poudre, frottez-en doucement les points noirs avec un linge mouillé d'eau chaude — et vous serez surpris de les voir disparaître. Ayez un teint de Hollywood.

NOTRE
FEUILLETON
(N° 7)



ELLE EUT UN GRAND SURSAUT DE JOIE ET DIT : « C'EST DONC VRAI : VOUS M'AMEZ, VOUS M'AMEZ ! »

L'Amour Vainqueur

par Jacques Brienne

Illustration de SAINT-LOUP

Le père, qui n'avait pas entendu frapper, qui n'avait pas entendu ouvrir la porte, n'apercevait pas la présence de son fils.

Xavier remarqua que sa mère, qui était étendue, et, son père, qui était debout, portaient sur le visage la même pâleur cadavérique.

Epouvanté, il cria d'une voix forte :

— Qu'est-il arrivé à ma mère ? Et pourquoi la laissez-vous ainsi sans secours ?

A ce cri le comte leva les yeux et alors seulement il vit son fils.

Mais avait-il entendu, ou du moins avait-il compris le sens des paroles que le jeune homme venait de prononcer ?

Non, sans doute.

Il avait l'air de quelqu'un qui est surpris ou de quelqu'un qu'on arrache en sursaut à un rêve étrange.

Publié en vertu d'un traité avec
La Société des Gens de Lettres.

Commencé le 20 mars 1937

Il regarda Xavier.

Il regarda sa femme étendue.

Il regarda ses mains et la feuille de papier qu'elles serraient toujours.

Et c'est ce troisième regard qui parut le réveiller tout à fait.

Il eut un frisson.

Il éprouva un tremblement de la tête aux pieds.

Une faible rougeur colora ses joues pâles.

Et, d'un geste comme honteux, il glissa dans sa poche le chiffon de papier que ses doigts continuaient de serrer rageusement.

Xavier, revenu de sa première stupeur et de son premier accablement, voulut se précipiter vers sa mère.

Le comte l'arrêta d'un mouvement irréfléchi, presque brutal.

Et il prononça :

— C'est inutile... Elle est morte !

— Morte?... Morte?... répéta le jeune homme.

Il n'est pas bien certain qu'à ce moment-là le mot eût un sens, dans l'esprit et sur les lèvres du fils affolé, qui ne savait plus ni ce qu'il disait ni ce qu'il faisait.

— Oui, morte, répéta le père, d'un ton sépulcral.

Il y avait de la froideur, comme de la haine, on ne sait quel sentiment dans la voix et aussi le regard qu'il jetait à sa femme.

Enfin Xavier comprit.

— Morte ! s'écria-t-il.

Et il se jeta sur le cadavre tiède encore. Il prit dans ses bras le buste et la tête chérie de celle dont il n'entendrait plus la voix. Il approcha son visage, ruisselant de larmes, des cheveux bouclés de sa mère et, le corps

secoué de sanglots, un genou appuyé sur le divan, il pleura longtemps, balbutiant des paroles incompréhensibles.

Puis tout à coup il se redressa.

Il laissa reposer sur un des oreillers du divan cette tête si chère et, regardant le sang dont le tapis était inondé, ce sang qui expliquait trop clairement que la comtesse était victime d'un crime, il demanda d'une voix brisée :

— Mais que s'est-il passé ? Qui donc a commis ce crime abominable ?

— Je ne le sais pas plus que toi, répondit le père.

Etrange !... L'accent du comte de Maximieux semblait sonner l'indifférence.

Xavier saisit son père à l'épaule, le secoua violemment :

— Père, dit-il, père, revenez à vous. On a tué ma mère !

"On a brisé notre vie !... Quel est le lâche, quel est le misérable qui a commis ce crime ?

"Je l'ignore encore. Mais quel qu'il soit, nous nous vengerons, n'est-ce pas ?

Le comte ferma à demi les yeux et il répéta comme un écho :

— Oui, nous nous vengerons.

Puis, plus bas, comme se parlant à lui-même, il murmura :

— Mais comment nous venger ?

Il regarda le visage de la morte et un éclair brilla dans ses prunelles.

Car, pendant qu'il regardait, il avait, d'instinct, glissé la main dans sa poche et il avait saisi le papier, qu'il avait précipitamment enfermé, lorsqu'il s'était aperçu de la présence de son fils. Il crut toucher un fer rouge, tant la sensation qu'il éprouva, au contact de ce papier, fut douloureuse, et il éclata en sanglots.

Il se détourna de son fils. Il fit deux pas pour s'éloigner et, ayant cherché comme un refuge dans l'embrasement d'une fenêtre, il se laissa choir, le corps plié en deux, sur une chaise qui s'y trouvait et il laissa enfin librement couler ses larmes.

Le visage caché dans ses mains, le corps secoué de sanglots, il resta là longtemps, immobile.

Et de ses lèvres s'exhalèrent des plaintes, des mots sans suite, qui semblaient ne pas avoir de sens.

C'étaient des mots italiens qu'il traduisait lui-même et, qu'il répétait aussitôt en français.

Xavier n'écoutait pas.

D'ailleurs, eût-il écouté qu'il n'aurait pas compris.

Il aurait cru que son père devenait fou, s'il l'avait entendu balbutier d'une voix hésitante, comme un enfant qui répète une leçon apprise par cœur :

— ... "En ce saint jour, consacré "aux glorieux apôtres Pierre et Paul, "nous, Dom Bernardo, prieur du cou- "vent, avons reçu leur serment..."

"En foi de quoi, nous les avons "déclarés unis par les liens sacrés "du mariage".

En voyant la détresse et l'accablement de son père, Xavier de Maximieux eut pitié de lui.

Il le prit par le bras et l'entraîna loin du kiosque maudit.

— Venez, dit-il. Prenez un peu de repos, si vous le pouvez. Moi, je me charge de tout.

J'aurai le temps de pleurer toute ma vie !

Il appela les domestiques, fit prévenir immédiatement la justice.

Puis, comprenant bien l'importance qu'il y avait à examiner les lieux immédiatement tandis qu'il y avait peut-être encore des traces, il revint vers le kiosque.

— J'aura's cru mon père plus courageux, se disait-il. Eh bien ! puis- qu'il est plus faible que je n'aurais pensé, j'aurai du courage et de l'énergie pour deux.

Il examina le kiosque.

Un petit bureau qui s'y trouvait avait été forcé, le contenu des tiroirs était dispersé ça et là ; les papiers gisaient sur le sol dans un désordre inexplicable.

Pourquoi, à cette constatation, Xavier songea-t-il au chiffon de papier que son père tenait dans ses mains crispées... que son père s'était hâté de faire disparaître dès qu'il avait pris conscience de sa présence ?

Il n'eût pu le dire.

Puis il n'y pensa plus.

Quand il eut inspecté en détail, toute la pièce, tout l'intérieur du si joli pavillon, il commença à examiner l'extérieur et un instinct le fit courir à la petite porte qui depuis des années restait fermée, comme condamnée.

Elle était grande ouverte.

Il dit à demi-voix :

— Voilà par où l'assassin a pénétré, ou bien, par où il a voulu que l'on croie qu'il avait pénétré.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots qu'il se récria :

— Je deviens fou, ma parole d'honneur ! Que vais-je penser là ? C'est absurde, c'est insensé, c'est odieux ! Oh ! ma mère, ma pauvre mère !

Et de nouveau des larmes cruelles vinrent mouiller les yeux du pauvre garçon !

Le soir même, les représentants de la justice firent leur apparition à l'hôtel de Maximieux.

Mais il était tard et leur première enquête fut nécessairement sommaire.

Le lendemain matin, dès la première heure, le procureur de la République et le juge d'instruction, que deux inspecteurs de la sûreté accompagnaient, furent sur les lieux.

Ils ne purent que refaire les constatations de Xavier.

La comtesse était morte frappée d'un coup de poignard en plein cœur.

Tout l'intérieur du kiosque avait été bouleversé, les tiroirs des meubles avaient été ouverts et vidés.

Enfin la porte qui faisait communiquer le parc et la ruelle était restée ouverte, ce qui semblait prouver que l'assassin était entré et sorti par là.

vous nous aider à vérifier s'il en manque quelques-uns ?

— Ma mère avait toujours sur elle la clé de ce bureau... Nous supposons qu'il contenait les dossiers de ses pupilles, les factures de son asile.

— C'est, en effet, tout ce que nous remarquons dans ces tiroirs.

"Mais peut-être y avait-il autre chose encore ?..."

Le vicomte rougit en songeant au papier que son père avait fait disparaître.

— Car, ajouta le procureur, si le désordre que nous voyons n'est pas un moyen de dépister la justice, ce qui n'est pas impossible, c'est pour voler des papiers qu'on a tué madame de Maximieux.

Le comte, qu'on était allé chercher, arriva à ce moment même.

Aux questions du magistrat, il répondit sans une hésitation, comme quelqu'un qui a préparé sa réponse.

— J'ignore ce que contenaient ces tiroirs, mais je ne serais pas surpris si des papiers de quelque valeur y avaient été enfermés.

"La comtesse appartenant, vous ne l'ignorez pas, monsieur le procureur, à une grande famille napolitaine qui a été mêlée à la politique et qui a pris une part active aux révolutions qui ont bouleversé la péninsule pendant le dix-neuvième siècle, et qui ont préparé l'unité italienne.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Lors d'un désastreux tremblement de terre à Reggio, le palais Labia s'écroule sous la poussée de fous échappés d'un asile. On craint pour la vie de la comtesse de Maximieux, qui git sous les débris et venue en Italie pour retrouver son fils Xavier. Sous les débris du palais, parmi les cadavres des fous, Joseph Papin, un Français, et César Biliotti, un fou à qui le choc terrible a fait recouvrer la raison, essaient de sortir de la prison où ils sont enterrés vivants.

Papin et Biliotti réussissent à quitter Reggio. On les retrouve à Paris où Papin tente de revoir sa femme. Xavier de Maximieux cherche à obtenir des renseignements au sujet de la "Reine du Faubourg", charmante jeune fille qu'il a vue en compagnie de son père et qu'il soupçonne à tort d'être une intrigante.

Le fils de la mère la Frite, femme de Papin, aime Alésia, la "Reine du Faubourg" mais celle-ci est courtisée par un jeune relieur d'art, un nommé Christian Deville.

Xavier de Maximieux, afin de mieux surveiller son père, décide de se déguiser en ouvrier, et pour ce faire, le vicomte demande des conseils à un camarade excentrique qui connaît tout des quartiers populaires.

Mais pourquoi avait-il tué ?

Pour voler ?

Peut-être.

Mais il était difficile de l'affirmer encore.

Les magistrats interrogèrent tout d'abord le fils de la victime.

— Avez-vous des soupçons ? lui demanda le procureur de la République.

— Aucun.

— Vous ne pouvez nous donner aucun indice au sujet du mobile qui aurait fait agir le meurtrier ?

— Depuis hier je ne vis plus, et il me semble que j'ai perdu la faculté de raisonner. J'ai beau chercher, je ne vois rien, je ne trouve rien.

— Votre mère avait-elle des ennemis ?

— Je ne lui en connais pas. Ma mère était, malgré son humeur mélancolique, la bonté et la charité personnifiées.

"Elle a passé sa vie à faire le bien. Tout le monde vous le dira.

— Y avait-il de l'argent dans ce kiosque ?

— Je ne crois pas.

— A-t-on volé le porte-monnaie ou les bijoux de votre mère ?

— On n'a rien pris de ce qu'elle avait sur elle.

— Connaissez-vous les papiers que contenaient ces tiroirs et pourriez-

"Les parents de la comtesse ont servi avec un dévouement sans bornes les régimes déchus.

"Ils ont excité bien des colères ; ils ont soulevé bien des haines, et, d'autre part, peut-être avaient-ils en leur possession quelques papiers intéressants ou compromettants même pour certaines personnes.

"C'est une hypothèse. Je vous la livre.

"A vous d'en vérifier la valeur.

Chose singulière !

Xavier eut l'impression que son père essayait de tromper la justice.

Oui, il eut cette impression très nette que le comte cherchait à égarer la justice sur une fausse piste, et la suite de sa déposition ne fit que fortifier ce sentiment...

Giovanna avait suivi le comte.

Comment dépendre la douleur de la vieille femme lorsque, le soir, en revenant de l'asile, où elle remplaçait sa maîtresse, elle avait trouvé sa chère Elena morte, frappée d'un coup de poignard ?

Certes, si quelqu'un dans la maison avait pu comprendre le patois calabrais, l'enquête de la justice eut vite pris la bonne direction.

Car dans sa douleur bruyante, tout en versant des larmes plus amères que le fiel, et en dévidant à pleines mains les échevaux brillants de ses

cheveux de neige, la vieille nourrice laissa échapper plusieurs fois les douloureux secrets dont elle était la confidente.

Dans ses malédictions, le nom de César revenait à chaque instant.

Mais malheureusement nul, sauf Joseph Papin, ne pouvait comprendre ses paroles, et le lendemain, elle avait eu le temps de réfléchir et de comprendre qu'elle ne devait pas mettre la justice sur la bonne voie.

Avertir les magistrats, ce serait provoquer un scandale dont le nom des Labia et des Maximieux serait élaboussé.

Ce serait déshonorer la morte et faire horriblement souffrir le comte et Xavier.

Elle avait passé la nuit à veiller sa chère maîtresse, et elle avait juré, sur son cadavre, qu'elle mentirait encore, qu'elle mentirait toujours. Quoi qu'il arrivât, pour Xavier, elle ne dirait jamais rien.

Et quand elle entendit le comte expliquer aux magistrats cette histoire de papiers secrets, elle eut tout de suite l'idée d'apporter son témoignage de cette hypothèse.

Elle dit simplement :

— Je crois, moi aussi que l'assassin est italien.

Mais à peine avait-elle prononcé ces mots, qu'elle eut l'air de quelqu'un qui croit avoir trop parlé.

Elle fit un pas pour se retirer.

Mais le procureur de la République l'arrêta et il l'interrogea :

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

— Mais ce que vient de dire monsieur le comte, répondit-elle.

Il sembla à Xavier qu'il y avait un grand accent de sincérité dans les premières paroles de la vieille Calabraise et que les dernières sonnaient faux ; c'était une simple défaite, un procédé pour ne pas répondre.

De plus en plus le jeune homme regardait son père avec une avidité douloureuse.

La persistance de ce regard finit par gêner M. de Maximieux qui, inconsciemment, détourna les yeux, pour fuir les yeux de son fils.

— Mon père me cache quelque chose, c'est bien évident, se dit à part lui Xavier.

"Quelle chose de douloureux et de terrible... quelque chose que Giovanna sait ou soupçonne... mais qu'ils ne me diront pas !..."

Tout un vol d'idées effroyables tournoyait dans l'esprit du jeune homme.

Il les chassait.

Il les empêchait de se poser, de prendre une forme définie.

Mais elles le faisaient souffrir horriblement.

C'était comme les cris d'une horde de fous. On essaie de les faire taire... C'est en vain. On se bouche les oreilles pour ne plus les entendre... Leur acuité vous pénètre toujours comme un glaive...

Les magistrats interrogèrent ensuite tous les domestiques de l'hôtel, sans obtenir d'eux le moindre renseignement utile.

Joseph Papin dut comparaître avec ses camarades.

Certes, il avait prévu la chose et il avait eu le temps de s'y préparer.

Aussi ne fit-il pas trop mauvaise contenance en présence des magistrats.

Aux questions du procureur de la République, il répondit en haussant les épaules :

— Je suis depuis si peu de temps dans la maison !... J'en sais encore moins que mes camarades, je puis encore moins qu'eux vous donner des indications utiles. (Suite page 28)

Rions, c'est l'heure

— Elève Tarpempoin, nommez-moi cinq choses qui contiennent du lait.

— Du beurre, du fromage, de la crème glacée... et deux vaches.

— Je n'aime pas beaucoup les jours de fêtes.

— Pourquoi ?

— Personne ne travaille; ça nous enlève de la distinction !

Une petite dame, assez naïve, descend d'avion après une première envolée. Le pilote lui demande :

— J'espère que le bruit du moteur ne vous a pas trop incommodée ?

— Mais non, je suis habituée : mon mari ronfle !

L'instituteur explique au tableau un problème d'arithmétique très difficile.

— Je ne comprends pas, dit un élève. Vous vous placez devant les chiffres.

— J'essaie d'être aussi clair que possible, dit le maître, mais je ne peux pas être transparent.

Un brave Canayen visite les profondes vallées (canyons) du Colorado.

Le guide donne les explications. — Monsieur, il a fallu des milliers d'années pour creuser ces vallées.

Le Canayen, sarcastique : — Ce sont des travaux de chômage ?

Il paraît que cette histoire se passe en Ecosse, dont les citoyens ont la réputation d'être archi-économistes.

Un entrepreneur de funérailles revenait au pays après s'être enrichi aux Etats-Unis. On lui offrit un magnifique banquet où il prononça ce discours :

"Mes chers concitoyens, je veux faire quelque chose pour mon ancien village. Il n'y a qu'une chose que je connais à merveille : les funérailles. Je promets donc d'enterrer gratuitement la première personne du village qui mourra". Puis il s'assit.

Le soir même, trente-six Ecosseis se suicidaient...



La maman. — Il y a longtemps que je te dis que tu mets trop de rouge à lèvres.

Mimi. — Comment as-tu vu ça ?

La maman. — Sur la figure de ton cavalier, quand il est parti...



Odette se demandait anxieusement si elle n'avait rien oublié en se rendant à la mer.

De retour de leur voyage de nocces, les nouveaux mariés passent leur première soirée dans leur logis flambant neuf :

— Ainsi, tu es contente ? Ta nouvelle existence te plaît, ma chérie ?

— Mais oui, comment ne me plairait-elle pas ?

— J'ai toujours peur que tu ne regrettes ta vie de jeune fille.

— Eh ! non, chéri ! je le regrette si peu que si j'étais veuve, demain, je me remarierais tout de suite !

Le patron avait demandé au garçon de bureau de toujours demander la fonction d'un visiteur avant de le faire entrer ou non dans son bureau. Quelqu'un arrive.

Le garçon s'informe : "Etes-vous vendeur, un créancier ou un ami du patron ?"

— Les trois à la fois, répond l'autre.

— Alors, le patron est occupé. Il n'est pas au bureau. Entrez tout de suite, il va vous recevoir !

Jacob se promène en Floride. Un ami le rencontre et lui dit :

— Tiens, qu'est-ce que tu viens faire par ici ?

— Je suis en voyage de nocces.

— Mais où est ta femme ?

— Elle est restée à Montréal.

— Comment ? Elle est restée à Montréal ?

— Mais oui. Il faut bien que quelqu'un garde la boutique...

Dans un club de grands brasseurs d'affaires, on parle du krack de la Bourse en 1929.

A ce moment, arrive un homme réputé pour ses spéculations hardies.

— Et vous, lui demande quelqu'un, avez-vous perdu de fortes sommes en 1929 ?

— Je vous crois. Plus d'un million !

Puis, il ajouta, après un instant de silence :

— Le plus ennuyeux, c'est que, de cette somme, il y avait plus de dix mille dollars qui m'appartenait



— Pourquoi portes-tu des verres ?
— Parce que j'ai les yeux faibles.
— Alors pourquoi n'en portes-tu pas sur la tête ?

La nouvelle bonne répond au téléphone.

— Allo. Ma femme est-elle à la maison ?

— Non, monsieur. Qui parle, s'il vous plaît ?

L'homme maigre. — Les tramways sont toujours remplis; impossible de se trouver une place.

Le gros homme. — Je suis plus à plaindre que toi: il me faut deux places...

Un Ecosseis était en train d'arracher le papier-tenture de sa maison; un ami survient.

— Qu'est-ce que tu fais, Mac, tu vas poser un papier neuf ?

— Non, je déménage.

Un homme, avec de fausses larmes, demande au médecin des nouvelles, de sa belle-mère malade. Le médecin, qui n'est pas dupe, répond :

— Mon pauvre ami, je crains bien de la sauver !

— Pourrais-tu me remettre le parapluie que je t'ai prêté ?

— Pas tout de suite. Je l'ai passé à un ami. En as-tu besoin ?

— Non. Mais celui qui me l'a prêté me dit que le possesseur veut le ravoiron...

Un homme d'affaires, plus ou moins honnête, est père d'un petit garçon de huit ans, qui semble avoir hérité des qualités (?) de son papa.

Un soir, après une journée bien employée à rouler ses clients, notre homme entre à la maison et entend des hurlements. Il va voir ce qui se passe, et trouve sa femme en train de flanquer une magistrale râclée au futur héritier.

— Eh bien ! quoi ?... qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Tu ne sais pas ce qu'il a fait, ce petit voyou. Cet après-midi, je suis sorti avec lui et il a volé un gâteau dans un magasin, pendant que j'avais le dos tourné.

Le papa est indigné. Saisissant son fiston par l'oreille, il lui dit sévèrement :

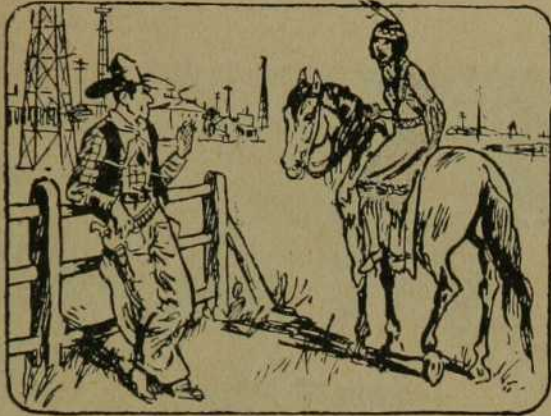
— C'est très mal de voler... à ton âge !



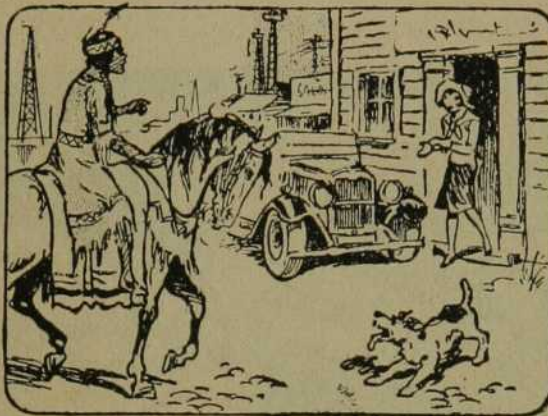
— Vous ne me direz plus que le feu de bois ça chauffe moins bien que l'huile !



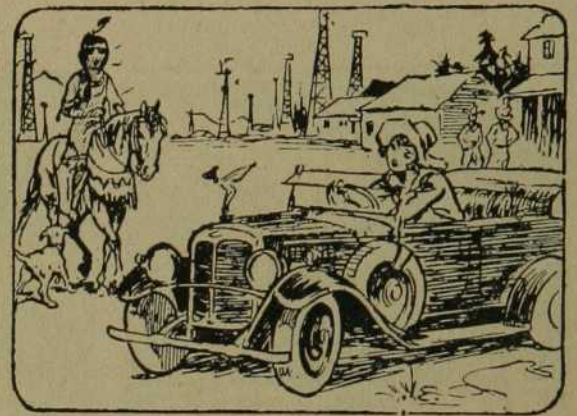
EPISODE NUMERO 43



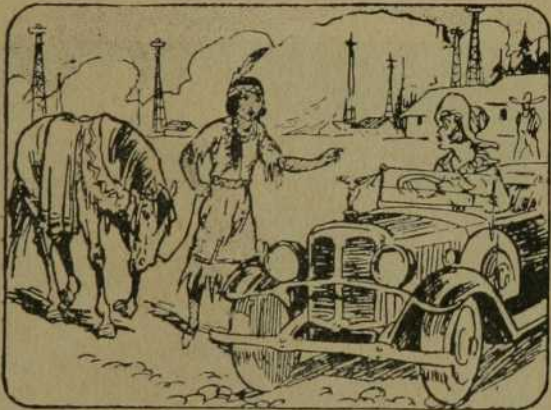
1 — A la demande de Jean gardé prisonnier chez les Peaux-Rouges, la jeune Indienne s'était rendue au village.



2 — Mais les hautes tours des puits d'huile avaient surgi partout et le ranch de la Vallée était méconnaissable.



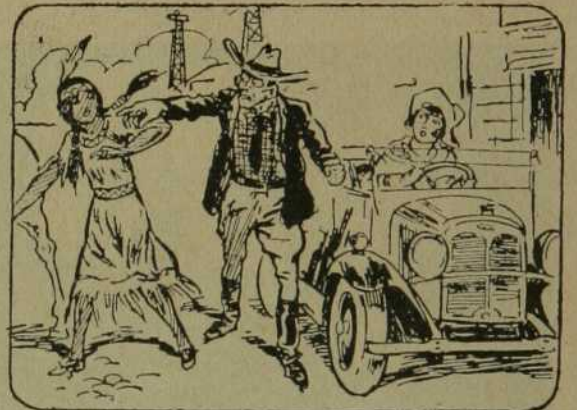
3 — Elle ne put obtenir aucun renseignement sur le père de Jean, qui habitait maintenant plus loin.



4 — Toute peinée, elle allait retourner à la réserve indienne quand elle vit passer une jeune fille au volant d'une auto.



5 — Elle était loin de se douter que c'était la propre soeur de Jean. Elle s'approcha pour la questionner.



6 — Mais un homme s'approcha et lui ordonna de s'éloigner en disant qu'il était défendu aux Indiens de quêter !



7 — Puis l'homme monta dans l'auto qui partit aussitôt, laissant la jeune Indienne toute découragée.



8 — Elle résolut alors de se rendre aux bureaux de la compagnie qui exploitait les puits d'huile de la Vallée.

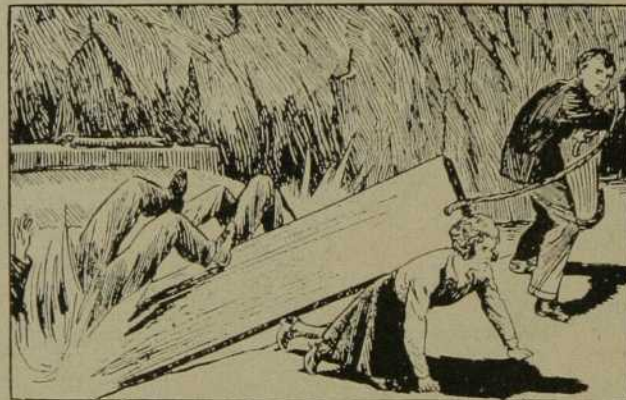


9 — A ce moment, le chef de la police survint: "Les Indiens n'ont pas le droit de venir chez les Blancs", dit-il.

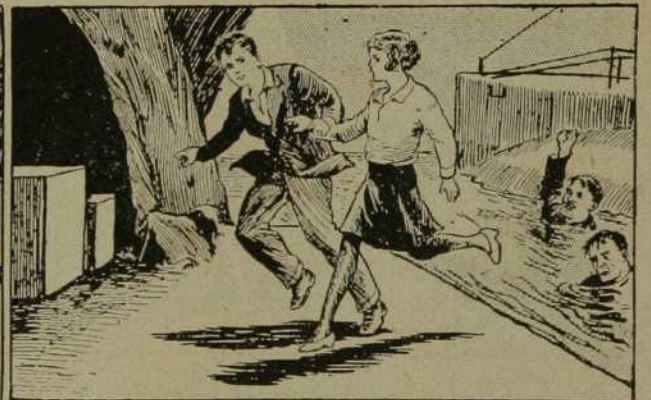
(A suivre dans le prochain numéro)



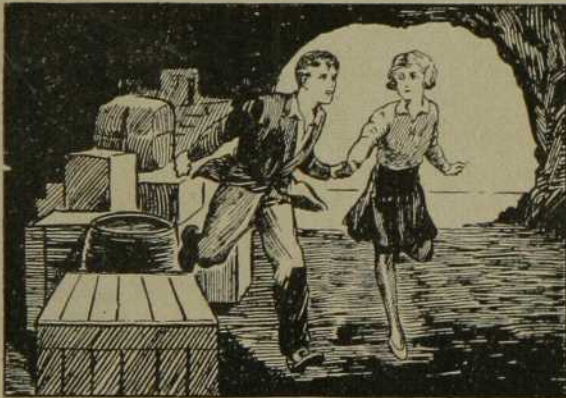
EPISODE NUMERO 30



1 — Grâce à la présence d'esprit du jeune homme, Germaine avait pu échapper aux mains des bandits qui voulaient l'amener dans le sous-marin.



2 — Pendant que les contrebandiers barbotaient dans l'eau, les jeunes gens s'enfuirent au hasard vers le souterrain où se trouvaient de grandes boîtes.



3 — Ils coururent quelques instants mais tout à coup ils s'arrêtèrent: quelqu'un marchait dans le souterrain et se dirigeait vers eux.



4 — Les deux fugitifs seraient-ils pris encore une fois? Il ne leur restait qu'à se dissimuler derrière les boîtes et attendre les événements.



5 — Mais ils virent bientôt venir du fond du souterrain le matelot au crochet de fer qui les avait sauvés en plusieurs occasions.



6 — Presque aussitôt, les bandits sortirent de l'eau et en voyant leur complice ils demandèrent son aide.



7 — Le matelot leur indiqua un autre souterrain où il prétendait avoir vu les jeunes gens s'enfuir.



8 — "Nous l'avons échappé belle", dit Yves. "Maintenant il faut que nous sortions du souterrain".



9 — Leurs yeux s'habituaient peu à peu à l'obscurité. Ils virent alors une lourde porte fixée dans le rocher.

(A suivre dans le prochain numéro)



EPISODE NUMERO 5



1 — Charles, Ninette et le vieux Robinson venaient de construire un radeau pour se rendre jusqu'au vaisseau échoué.



2 — Mais tout à coup ils virent avec horreur une troupe de nègres qui sortaient de la forêt et couraient vers eux en criant.



3 — Les malheureux naufragés n'eurent que le temps de pousser le radeau et d'y grimper pour échapper aux flèches.



4 — A l'aide de longs bambous, ils réussirent à s'éloigner suffisamment pour être hors d'atteinte. Mais les nègres reviendraient-ils ?



5 — Nos trois amis savaient que les barbares ne lâcheraient pas leur proie et qu'ils essaieraient d'attaquer de nouveau.



6 — Les naufragés accostèrent le radeau près du navire échoué. Ils y grimpèrent à l'aide des poulies des bateaux de sauvetage.



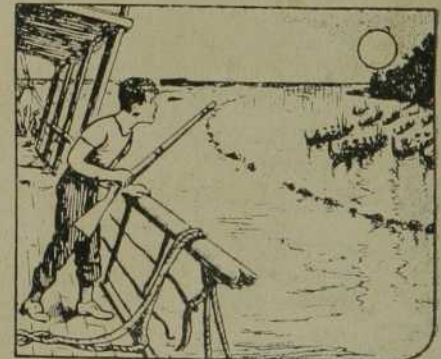
7 — Ils seraient en sécurité sur le navire tant que la mer ne serait pas agitée. "Les nègres reviennent !", cria Charles.



8 — Seul le vieillard possédait un fusil mais il avait peu de munitions et les assaillants étaient très nombreux.



9 — Les nègres n'approchèrent pas tout de suite. Ils attendaient sans doute la nuit pour profiter du sommeil des naufragés.



10 — Mais Charles montait la garde et il les vit mettre leurs pirogues à la mer. Il faudrait se défendre jusqu'à la mort !

(A suivre dans le prochain numéro)

NOS ARTISTES DE LA RADIO

Jeanne Servêtre

PIANISTE



DÈS ses débuts en 1930 à l'Heure provinciale, Mlle Jeanne Servêtre s'est signalée à l'attention des radiophiles. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un Jésuite, le P. Fontaine, directeur de la Chorale de l'Immaculée-Conception, se soit intéressé au talent de la jeune virtuose et l'ait aidée dans ses efforts à le mûrir. Artiste invitée aux concerts si brillamment organisés par le R. P. Fontaine, Mlle Servêtre a remporté de nombreux succès tout en gagnant la sympathie d'un public choisi.

Aux prochains concerts symphoniques de M. Edmond Trudel, on aura l'occasion d'entendre Mlle Servêtre, élève de M. Emile Tanguay et qui s'y connaît quant aux maîtres de la musique française.

C'est à Québec, où elle est née, que cette musicienne, si merveilleusement douée, a reçu son éducation, chez les Ursulines. Diplômée du Dominion College of Music, elle a obtenu la médaille d'or du Conservatoire National de Musique. Outre cette haute distinction, elle a eu un brevet d'enseignement de l'Académie de Musique dont elle est lauréate.

Elle a continué ses études à Montréal avec d'abord M. Benoît Poirier, organiste à Notre-Dame, et ensuite MM. Arthur Letondal (piano) et Emile Tanguay (orgue, solfège et harmonie).

Aux concerts radiophoniques, ainsi qu'à ceux donnés par plusieurs sociétés distinguées, notamment les Ladies Morning Club, Delphic Club, Soirées littéraires, et autres, Mlle Jeanne Servêtre s'est fait applaudir. Devant un tel succès, grandement mérité d'ailleurs, nous ne pouvons faire mieux que de souhaiter à notre jeune virtuose un avenir éclatant et qui réponde en tous points aux aspirations d'une artiste talentueuse.

MARIAGE DE RAISON (Suite de la page 21)

La grille du jardinet grinça. Des pas foulèrent le gravier de Mallée. La main du maître du logis poussa la porte de la petite villa... Suzanne, réfugiée au fond de la salle commune, crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

— Quelle chaleur ! lança M. Reiter, qui entra en s'épongeant le front. Ma bonne amie, embrasse ton gendre... et donne-nous quelque chose de frais à boire. Alors, chérie, on ne vient pas embrasser son père ? Ah ! mes enfants, qu'il fait bon ici, qu'on est bien... J'ai rencontré des tas de gens de connaissance, hier, moi... On s'est informé de la santé de cette demoiselle et de la date du mariage. Mais, comme je l'ai déclaré, on ne se marie pas au mois d'août. Ce sera pour octobre... Qu'en dites-vous les enfants ?

Charles, plus froid que jamais, (mais qui pouvait s'y tromper désormais ?) avait tendu la main à la jeune fille devenue toute rose en l'apercevant. Il répondit d'une voix calme, égale :

— Je dis... que vous avez raison, naturellement. Et à moins que Suzanne ait une objection à formuler...

— Mais... mais voyons, ce n'est pas possible que vous... que nous... j'ai tant à me faire pardonner !

— Eh bien, riposta son père, tu as plus d'un mois pour ça. Léontine, ma bonne amie, viens avec moi. Dans dix minutes, il va tomber des halberdes et tu vas m'aider à rentrer les chaises en rotin.

Les jeunes gens sont seuls. Suzanne regarde Charles comme on contemple un ami retrouvé et qu'on avait cru perdu. Elle fait mieux que l'estimer, maintenant, elle l'admire. Elle comprend qu'il eût été infiniment doux de s'appuyer, pour toute la vie, sur ce cœur loyal et si aimant... Mais est-ce possible ?

— Charles, pourriez-vous vraiment oublier mon erreur, ma folie, ma cruauté aussi ? Pourtant, rien ne reste en moi de cette folie, que le regret de vous avoir torturé et le désir de tout effacer. Je rêvais d'un fiancé créé selon mon idéal et quand il est venu, je n'ai pas su le reconnaître... Ai-je le droit de penser qu'il serait possible de...

Il l'interrompit d'un geste de la main et, maîtrisant un émoi malgré tout visible :

— Je vous trouve encore un peu pâle, mais vous avez un long mois pour reprendre vos belles couleurs. On pourrait fixer la date du mariage au quinze octobre ? Tout n'est-il pas prêt, le logis, la toilette blanche de la mariée ? Il ne reste qu'à en-

voyer les billets de faire-part et, puisque je prends quinze jours de congé, je m'en charge... De grâce, ne dites rien... Tout est bien ainsi. A quoi bon évoquer des fantômes ? Suzanne, je vous aime plus encore depuis que j'ai mesuré mon amour à la profondeur de ma peine. Alors, voilà... voilà ce qu'il faut se dire, et aussi penser : « Vous avez été souffrante, inquiète, tourmentée et il vous fallait ces quelques semaines de repos. » C'est la formule officielle et je veux que ce soit la nôtre. Ne regardons que l'avenir.

— Comme vous êtes bon !

— Bon ? Je sais surtout que je vous aime, l'amour véritable donne toutes les vertus.

Ce fut elle, cette fois, qui lui tendit la main et la lui laissa. Il passa à son doigt la bague qu'elle lui avait renvoyée et, en silence, ils allèrent tous deux regarder à travers la fenêtre close le jardin sur lequel tombait maintenant l'averse.

Mme Reiber, portant un plateau encombré de verres, entra dans la pièce, vit les jeunes gens, appela son mari et lui désignant les fiancés :

— Ouf ! fit-elle. Je le disais bien, Léon, notre fille fait un mariage d'amour, ce qui n'empêche du reste pas que ce soit également un mariage de raison.

F I N

L'AMOUR VAINQUEUR (Suite de la page 23)

On n'insista pas.

Il n'avait d'ailleurs un air comique et ahuri si bien joué que le procureur ne put s'empêcher de sourire.

Il murmura à l'oreille du juge d'instruction qui l'accompagnait :

— Celui-là est un personnage de vaudeville...

"Il a l'air tout effaré qu'un drame ait pu se produire près de lui.

Le faubourien était effaré, en effet, vous pouvez le croire !

Il avait passé une nuit affreuse.

Eh quoi ? Il n'avait pris tant de peine, il n'avait manœuvré avec une telle habileté, que pour préparer un crime ?

Il n'en revenait pas.

Était-ce bien possible ?

Quelqu'fois, il doutait que ce fût César qui eût frappé.

Comment les choses s'étaient-elles donc passées ?

Comment l'ancien fou en était-il arrivé là ?

Papin aurait voulu le voir, l'interroger, mais il n'y avait pas moyen. Le cuisinier ne pouvait s'échapper maintenant de l'hôtel sans éveiller les soupçons.

Il passa la nuit à se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve et à se dire :

— Que peut bien faire mon maître à cette heure ?

"Où est-il ? Que va-t-il arriver ?

— Tout de même, ajoutait-il, ces Italiens sont incompréhensibles !

"Tuer quelqu'un qui ne vous attaque pas, et qui est sans défense, je vous demande un peu ce que ça signifie !

"Ah ! ce n'est pas nous, au faubourg, qui ferions de ces coups-là...

"Et je me demande si César n'était pas à sa place à Sainte-Marguerite.

Par instants, il se demandait s'il ne dirait pas la vérité.

Mais il chassait bien vite cette pensée.

D'abord, qui sait dans quelle mesure on le rendrait responsable, si on ne le mettrait pas en prison, pour complicité de meurtre ?

Ensuite, même si le procureur, d'abord, le président des assises après lui, se contentaient de le blâmer sévèrement, ce blâme suffirait pour que Ferdinand et Pauline refusent désormais de le revoir.

Et, que diable, il n'avait pas retrouvé son fils pour consentir bêtement à le perdre de nouveau.

Et puis, tout ce qui ressemble à une dénonciation et à une trahison répugne profondément à l'âme populaire, si noble et si foncièrement droite jusque dans ses erreurs.

Enfin, il plaignait profondément César depuis qu'il le connaissait et il trouvait que les Labia n'avaient pas tenu le beau rôle en toute cette histoire.

En somme, Papin arriva à raisonner à peu près en ces termes :

— Mon maître n'était pas fou quand on l'a enfermé à Sainte-Marguerite.

"S'il a perdu la raison, c'est la faute de ceux qui l'ont fait interner frauduleusement. C'est la faute de ses parents. Par conséquent, ceux-ci sont responsables de tout ce qu'il fait d'anormal.

Et, quand il entendait, de loin, Giovanna, pleurer et crier :

— César... César, sois maudit !

Il se disait :

— Celle-là aussi connaît le véritable mobile du crime. Et cependant elle n'ose pas se plaindre, ni le divulguer ; elle n'ose pas dénoncer le meurtrier, parce qu'elle sait très bien qu'Elena est morte victime des rancunes et des haines de sa propre famille.

"Au fond, ce sont les Labia eux-mêmes qui ont tué la comtesse de Maximieux.

Il y avait une part de vérité dans ce raisonnement de Papin.

Les dépositions des voisins n'apportèrent pas de grandes clartés non plus à l'enquête judiciaire.

Cependant, on avait vu un homme maigre, sec et nerveux, l'air un peu fou, qui s'éloignait à grandes enjambées, juste vers cinq heures.

— Tout à fait l'air de quelqu'un qui a fait un mauvais coup, dit une petite fille du quartier.

— Était-ce un apache ? demanda le juge d'instruction.

Xavier remarqua que son père avait haussé les épaules, avant même que le témoin eût répondu.

— Je sais pas, reprit l'enfant. On aurait dit plutôt un monsieur fou.

Un autre témoin confirma la déposition de la fillette. Il avait vu à la même heure un homme, un monsieur qui marquait bien, mais qui avait l'air affolé, sortir de la ruelle vers cinq heures.

En somme, le témoignage des voisins semblait confirmer l'hypothèse formulée par le comte.

De plus en plus, la justice craignait de se trouver en face d'un crime politique. Aussi les magistrats chargés d'instruire l'affaire ne s'avancèrent-ils désormais qu'avec la plus extrême circonspection.

Le zèle risquait... qui sait ? de créer des difficultés diplomatiques avec un pays voisin et ami.

Une extrême prudence s'imposait. Mieux valait ne rien dire que de gaffer.

Et bientôt, Xavier s'aperçut que la justice mettait peu d'empressement à rechercher le coupable.

Et, chose plus étrange encore, bien qu'il s'irritât souvent de cette indifférence, qui lui semblait criminelle, il n'osait pas exciter l'ardeur trop faible du juge d'instruction.

Il lui arrivait d'avoir peur, lui aussi, de ce qu'on risquerait de découvrir.

Maintenant, il évitait son père, le plus qu'il pouvait, à tel point que le personnel lui-même le remarquait.

Dans les rapprochements inévitables, tantôt il s'appliquait à ne pas le regarder, ou bien il l'examinait, malgré lui, sournoisement et en dessous.

Dans les longues journées vides, dans ses longues nuits d'insomnie, dès qu'il cessait de surveiller sa pensée, de la détourner par force de la pente fatale, il revoyait la première attitude de son père devant le cadavre de sa mère.

Et il se demandait comment le comte, si bon et si sensible d'ordinaire, avait pu rester sans larmes devant la morte qu'il avait chérie et adorée pendant vingt ans!

Pourquoi semblait-il reculer devant elle?

Pourquoi tout en lui avait-il manqué si prodigieusement de naturel?

Pourquoi montrait-il non seulement une gêne étrange, mais comme une sorte de répulsion haineuse?

Et qu'était-ce que ce papier sur lequel se crispaient ses mains, qui paraissait le faire tant souffrir, et qu'il avait caché si vite aux yeux de Xavier?

Enfin, que signifiait cette histoire de papiers politiques, qu'on aurait eu intérêt à dérober, à détruire?

Xavier prévoyait un mystère, un secret de honte, un drame encore plus angoissant, plus ténébreux.

Et il se torturait l'esprit pour essayer de comprendre, pour essayer de pénétrer la vérité, qu'on lui cachait.

Mais il ne possédait aucun indice susceptible de le mettre sur la bonne voie.

Des souvenirs l'assaillaient qui troublaient son jugement.

Jamais il ne pensait à l'attitude embarrassée du comte, à l'instant tragique où il avait franchi le seuil du kiosque fatal, sans se souvenir en même temps de l'amabilité et de l'empressement que son père montrait lorsqu'il se trouvait auprès de la reine du Faubourg.

Toujours il revoyait son père avec Alésia.

Et une colère grondait en lui qui troublait sa raison.

Et voilà qu'un jour, en une heure de délire et de folie, une voix mauvaise murmura en lui:

— C'est ton père qui a tué ta mère pour pouvoir épouser la Reine du faubourg!

Ah! comme il chassa vite ce soupçon!

Comme il eut honte d'avoir osé le formuler.

Soupçonner son père?

Mais c'était fou, absurde, odieux! Cent fois il se le répéta.

Et cependant il eut beau faire, le soupçon, le maudit soupçon revint l'assaillir et il ne put le chasser.

Ce fut une vie de damné qui commença pour le malheureux garçon.

Ah! l'homme qui avait été enfermé chez les fous pendant vingt ans, et qui ne s'était évadé de l'asile que par suite de circonstances qui tenaient du prodige, était bien vengé!

Il avait suffi qu'il parût et le malheur s'était abattu sur la maison de ses ennemis.

Eléna était morte, le comte de Maximieux et son fils Xavier étaient en proie au désespoir.

Les innocents, il est vrai, payaient pour les coupables. Mais qu'importe?

Une loi implacable n'a-t-elle pas proclamé:

— Les fils paieront pour leurs pères et pour leurs aïeux!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

LA REINE DU FAUBOURG

I

La "Bonne-Espérance", capitaine Marco, avait quitté, à la tombée de la nuit, le port de Bari, sur l'Adriatique, avec un chargement d'huile d'olives pour Marseille.

La "Bonne-Espérance" était un joli bateau de commerce à la carène élancée, ayant plutôt, de prime abord, l'allure d'un bateau de plaisance que celle d'un caboteur faisant le transit des marchandises entre les ports de la Méditerranée et de l'Adriatique jusqu'à ceux de l'Océan.

On avait pu, en effet, admirer ce fin marcheur dans tous les centres maritimes échelonnés sur le littoral de France et d'Italie, de Venise à Ancône, d'Ancône à Bari, de Bari à Tarente, et tout le long des sinuosités de l'île incomparable de la Sicile, où il allait fréquemment se charger de vins renommés, de fruits, de souffre, de bois précieux, de tout ce qui fait la richesse de cette terre féérique.

Aujourd'hui, la "Bonne-Espérance" se dirigeait vers le détroit de Messine, pour faire voile directement sur Marseille.

De là, où irait-elle?

Peut-être côtoyant cette fois la côte française, tournerait-elle du côté opposé sa proue élégante pour aller à Cette ou à Port-Vendres voire même dans un port espagnol, à Barcelone ou à Valence, et ensuite dans un port de l'Océan Atlantique.

La "Bonne-Espérance" était grée avec la voilure française, c'est-à-dire qu'elle portait ses deux grandes voiles en ciseaux, ce que les marins anglais appellent aile à aile, parce que cette disposition ressemble aux ailes d'un grand oiseau de mer rasant la surface des flots.

Cette voilure permet de profiter du moindre souffle d'air, de la brise la plus douce et la moins appréciable.

Aussi, par ce temps de grand calme, la "Bonne-Espérance" filait encore ses cinq à six noeuds à l'heure.

Elle filait grand large, sans fatigue pour le bâtiment, sur l'eau profonde et bleue, tellement unie qu'on entendait le clapotement produit par le remous du navire ainsi que les sauts des jeunes phoques qui se jouaient dans son sillage.

A peine s'il y eut un peu de roulis en passant Otrante et en contournant le cap de Santa-Maria-de-Leuca.

Ensuite le calme plat revint en descendant l'embouchure du golfe de Tarente.

Accablés par la chaleur du milieu du jour, ceux des matelots qui n'étaient pas de quart s'étaient couchés sur le pont à l'ombre du grand mât et devisaient entre eux, tandis que leurs camarades de vigie somnolaient, doucement balancés sur les haubans.

Corentin, le Breton, comme on l'appelait à bord, ancien marin de l'Etat, vrai loup de mer dans toute la force du terme, tenait la barre, tandis que le capitaine Marco se promenait de long en large sur le pont du navire.

Le capitaine paraissait insensible à la chaleur.

Tantôt ses yeux clairs se fixaient sur l'azur ardent, tantôt ils exploiraient, à l'aide d'une jumelle marine, l'horizon sans bornes du côté de la grande mer, et tantôt les côtes de la presqu'île de la Calabre, que l'on distinguait déjà.

Parmi les marins au repos, on remarquait le second du bord, Marius Millias, natif de Tarascon, Provençal de vieille roche, ancien quartier-maître retraité de la marine de l'Etat.

C'était un homme robuste encore malgré qu'il eût dépassé la cinquantaine, agile et nerveux, bien pris dans sa petite taille et d'un courage à toute épreuve.

On l'avait connu le boute-en-train du bord, toujours prêt à rire et à s'amuser dès que le travail permettait un répit.

Sa figure tannée, éclairée d'un bon sourire, prédisposait à la confiance et à la joie.

Mais, hélas, depuis plus d'un an, ce qu'il avait changé, Marius Millias!

Il est vrai qu'il avait perdu en un mois sa femme et sa fille unique, une enfant de douze ans, que la mère élevait dans une petite campagne, un "maret", comme on dit en Provence, dont le marin était propriétaire et qui était situé tout près de Tarascon, son pays natal.

Frappé coup sur coup dans ses affections les plus chères, n'ayant désormais aucun but dans la vie, que serait-il devenu sans son navire qu'il aimait beaucoup, et sans son cher capitaine, qu'il chérissait plus encore?

Peut-être, quoique bon chrétien au fond, n'eût-il pas trouvé la force de supporter tant de malheurs immérités.

— Ça n'est pas juste, disait-il souvent, non ça n'est pas juste, ce qui m'est arrivé!

Quand il proférait cette plainte devant le capitaine Marco, celui-ci avait coutume de s'étonner et de hausser les épaules.

— Je me demande un peu, disait-il, pourquoi les hommes, tous tant qu'ils sont, ont si grand besoin d'une chose qui n'existe pas sur la terre, je veux dire la justice!

— Le bon Dieu du moins devrait être juste, si les hommes ne le sont pas, protestait Millias.

— Le bon Dieu! murmurait Marco, avec un triste accent de doute, le bon Dieu!...

Mais il n'achevait pas.

Et son regard clair et mélancolique se tournait vers le plafond azuré et insensible du ciel sans nuage, dans une interrogation muette.

— Prends-en ton parti, mon pauvre Millias, s'il y a une raison aux souffrances de ce monde, nous ne la connaissons jamais!

A côté de Millias, on voyait un jeune marsouin, originaire de Marseille, joli garçon, ma foi, bien cambré, d'une taille svelte, les traits fins, le visage gracieux et souriant.

Il s'appelait Clovis Roussière et il était le neveu du père Anténor, qui tenait, à Marseille, sur le vieux port, un restaurant bien connu de tous les marins et qui porte l'enseigne pompeuse: Au Doge de Venise.

Clovis essayait de distraire le second par ses saillies et ses bonnes histoires.

C'était un brave garçon, d'une inextinguible gaieté, obligeant pour tous et le cœur sur la main. De plus, il avait fait, chez son oncle, l'apprentissage de cuisinier et il connaissait les fameuses recettes de la vraie cuisine provençale.

La bouillabaisse et l'aioli n'avaient pas de secrets pour lui, et quand il en faisait le Breton lui-même avouait que "c'était bon".

Clovis Roussière faisait fonction de maître-coq sur la "Bonne-Espérance" ce qui ne l'empêchait en aucune façon d'astiquer et de donner le coup de main aux manoeuvres, quand il le fallait, car ce n'était pas un "feignant".

Il se réjouissait de revoir Marseille, où il n'était pas allé depuis

Un Mal de Tête qui l'aveuglait presque

FORCÉE DE SE COUCHER PENDANT DES HEURES

Tous ceux qui souffrent de maux de tête voudront lire cette lettre: —

"Jusqu'à l'été dernier, je souffrais souvent de violents maux de tête. Il me semblait alors que ma vue faiblissait et que je n'avais plus de forces; je devais rester couchée pendant des heures. Ma tante (qui a pris des Sels Kruschen pendant 12 années et s'en est bien trouvée) me suggéra de les essayer. Je suivis son conseil et depuis des mois ces maux de tête ne sont plus revenus; en réalité, je me sens beaucoup mieux. A l'avenir, je prendrai toujours régulièrement du Kruschen". — (Mme.) M. W.

Les maux de tête sont souvent dus au dérangement d'estomac et à l'inactivité intestinale: les matières en stagnation empoisonnent alors le sang. Les nombreux sels contenus dans le Kruschen aident à éliminer complètement; le sang se purifie et les maux de tête disparaissent.

UN NEZ PARFAIT



EST CHOSE FACILE A OBTENIR. LE MODELE TRADOS No 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgracieux. Plus de 100,000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

Demandez la brochure gratuite et des attestations.

M. TRILETY, SPECIALISTE,
Dépt. F-52, 45 Hatton Garden,
LONDRES E. C. 1. ENG.

12 verges d'épals Crêpe de Sole: \$3.49

Crêpe de sole français importé, nouveaux patrons du printemps. Longueur de 4 verges; toutes couleurs. Au lieu de \$1.00 la verge, 12 verges pour \$3.49 C.O.D., quelques cents de frais de port. Remboursement au besoin. Textile Mills, Dépt. 531, Montréal.

OFFRE SPECIALE

La Revue Populaire

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion,
Montréal, Canada

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ANS à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement.)

Nom

Adresse

Ville

Province



MERES SAINES — ENFANTS VIGOUREUX

Jeunes femmes qui serez bientôt mères, veillez à votre santé afin que cette importante fonction de votre vie s'accomplisse aussi normalement que possible.

Beaucoup de jeunes femmes, faute d'avoir pris des précautions nécessaires et de s'être soignées convenablement, au début, ont compromis non seulement leur propre santé mais aussi celle de leur enfant.

Jeunes femmes qui éprouvez quelques symptômes de maladies féminines (beau-mal) n'hésitez pas à demander aux PILULES FEMOL la santé et la vitalité indispensables à cette époque. En les prenant régulièrement avant et après l'événement elles vous éviteront bien des maux et accidents. C'est un remède efficace sur lequel les femmes peuvent toujours compter.

LES PILULES FEMOL se vendent partout. Toutes les femmes qui souffrent de maladies particulières à leur sexe devraient les essayer.

Notre brochure médicale vous sera expédiée gratuitement sur demande.

INSTITUT CAZO — Dépt. S.
Place Royale, Montréal.

Lisez

LE FILM Tous les mois

Vous serez au courant de toutes les nouvelles du cinéma français reçues directement de Paris. Et de toutes les plus récentes nouvelles du cinéma américain reçues directement de Hollywood.

LE FILM

est la plus grande revue de cinéma publiée en langue française en Amérique...

Cinquante-deux (52) pages de texte et de photos... Un roman d'amour COMPLET, belles photos des vedettes françaises ou américaines.

Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & OIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

quelques mois, et il célébrait avec enthousiasme les beautés et les charmes de cette perle de la Méditerranée, fortement soutenu par l'approbation de Marius Millias.

Souvent même il avait des prises de bec avec Victor, dit le Parigiot, au sujet des mérites respectifs de leurs deux cités.

Il est vrai que Clovis ne connaissait pas Paris.

Mais une ville où il n'y avait pas la mer, qu'est-ce que ça pouvait bien être?

En ce moment, le Parigiot était à la manoeuvre. Aussi le Marseillais, qui n'avait pas envie de dormir, devait-il s'escrier pour faire sortir de leur torpeur José Fernandez, l'Espagnol, peu causeur par nature, et qui ne répondait aux provocations de Clovis que par des monosyllabes entre deux bouffées de cigarettes, et Beppo, le Napolitain, absorbé voluptueusement dans la farniente de la sieste et qui semblait peu disposé à lutter pour la gloire de Naples la Belle.

— Dire qu'on sera dans quelque temps à Marseille! Crois-tu, mon vieux, qu'on va s'en payer du bon temps? s'exclamait Clovis en tapant familièrement sur l'épaule du second, car il n'observait jamais la hiérarchie avec son pays de Provence.

— Tê! Parle pour toi, mon fils! répondit Millias en haussant les épaules.

— Allons, allons, maître Marius, faut pas être comme ça!

— Quelle joie veux-tu, pécaire, qu'il y ait encore pour moi sur la terre?

— Je sais bien. Pourtant...

Mais maître Marius interrompit le bavard et il reprit d'une voix lugubre:

— Si je vais à Tarascon, ce sera donc pour voir le "mazet" vide et pour aller mettre des fleurs sur deux tombes!

Et le pauvre Millias poussa un long soupir.

— C'est dur, j'en conviens, répondit Clovis tout contrit.

— Ah! oui, mon fils, c'est dur! Mais que veux-tu, à ça, il n'y a pas de remède.

Le Marseillais, peiné de la triste figure que faisait le père Millias, essaya de le remonter, de lui faire entendre raison.

Et, avec l'accent savoureux de la Cannebière, il le gourmanda:

— Voyons, Marius, il ne faut pas te laisser aller au découragement comme ça! Que diable, tu es un homme! Toutes tes plaintes ne serviront à rien. Elles ne te rendront pas celles qui sont parties...

— Hélas!

— Alors, il faut être un homme et essayer de se distraire.

— Je sens bien que c'est impossible.

— Ta bonne femme et ta fille si gentille te le diraient de même si elles pouvaient.

— Ah! les pauvres!

— Tu viendras avec tous les autres chez le père Anténor; on essaiera de te faire oublier ton chagrin quelques moments.

Et, se tournant vers les autres marsouins, Clovis ajouta:

— Je vous invite tous. Je veux vous faire déguster une de ces bouillabaisse dont on se rappelle, tu entends, manguer de raviolis et de coquillages.

— Et toi, l'Espagnol, qui n'as jamais appris à rire, tu verras comme on se la coule douce au "Doge de Venise".

— Je veux bien te croire, dit l'Espagnol, qui ne faisait partie de l'équipage que depuis trois mois, mais, caramba, tu ne diras pas que Barcelone ne vaut pas Marseille!

— Barcelone, s'écria Clovis avec dédain, en envoyant de côté un long jet de salive brune, mais ce n'est rien de rien! Y as-tu vu notre Cannebière, qui s'ouvre là toute grande sur la mer avec, dans le fond, sa forêt de mâts?...

— Tu oublies que nous avons la Rambla, fit orgueilleusement l'Espagnol. Si cette avenue ne te semble pas belle, alors qu'est-ce qu'il te faut?

— Ah! oui, la Rambla, condescendit le Marseillais, ce n'est pas mal, mon petit; mais rien au monde n'est aussi beau que le port de Marseille, vu de la Cannebière, n'est-ce pas, mon capitaine?

— Tu as raison, Clovis, répondit en souriant le capitaine Marco; c'est un spectacle admirable et qui émeut toujours un marin, quand il lui apparaît dans les rayons pourprés du soleil couchant.

— Ah! vois-tu, l'Astèque, triompha Clovis.

Espagnol sourit, et, tirant une lente bouffée de sa cigarette, il répliqua, s'adressant au Marseillais:

— Vous trouvez ça plus beau parce que vous êtes Français.

— J'avoue que si j'étais Espagnol, reprit le capitaine, je préférerais sans doute la Rambla, avec son monument de Christophe Colomb, dressé devant les flots. Les deux villes et les deux spectacles sont également beaux, et eussent été dignes l'un de l'autre d'inspirer un grand peintre comme Claude Le Lorrain.

Les marins se lancèrent des regards interrogatifs.

— Qu'est-ce que c'était que ce particulier-là, mon capitaine? demanda Clovis.

Marco sourit:

— Ce fut un grand artiste, qui glorifia la mer et la noble profession que nous exerçons.

— Il est décédé alors, constata Clovis.

— C'est bien dommage, fit le Parigiot, avec une pointe de malice dans l'accent.

— On l'aurait mené chez Anténor, et je vous assure...

Mais le Marseillais n'acheva point. Car, à ce moment, la vigie signalait quelque chose d'anormal.

— Qu'y a-t-il? s'écria le capitaine.

— C'est une barque qui semble aller à la dérive à la hauteur d'Alésio.

Le capitaine braqua de suite sa jumelle vers le point indiqué, et il aperçut, lui aussi, une barque sans direction, qui penchait fortement à droite, et que le courant entraînait sur des récifs bien connus de tous les marins, et dont les têtes s'éri-gaient hors de la mer.

Funestes à tant de navigateurs par les temps de brume, ces écueils pouvaient se voir très facilement par un temps calme comme celui qui régnait en ce moment.

— Je ne vois personne à bord, fit le capitaine surpris.

— Le patron est peut-être au fond, frappé de congestion, dit Corentin.

Marco donna l'ordre au timonier de mettre la barre sur le cap d'Alésio et, s'adressant à Marius Millias, il commanda:

— Fais préparer une embarcation.

— Oui, capitaine.

— Il faut voir ce qu'il y a dans cette barque et l'empêcher, si c'est possible, d'aller se briser sur les écueils.

Les matelots s'empressèrent d'exécuter l'ordre de leur capitaine. Pendant qu'ils mettaient un canot à la mer, Marco regardait du côté de la barque en détresse.

Au fur et à mesure qu'on approchait d'elle, il devenait de plus en plus évident qu'il n'y avait à bord aucun équipage.

Il devenait évident aussi qu'avant qu'on ait pu la rejoindre, la malheureuse embarcation se serait engagée dans la passe dangereuse entre les récifs.

Elle inclinait tellement sur la droite que la voile tout entière semblait traîner dans l'eau.

Appuyé au grand mât, le capitaine tenait toujours sa lunette braquée sur l'esquif.

Tout à coup il parut s'émouvoir. Qu'avait-il donc découvert?

— Hâtez-vous, cria-t-il aux marins qui s'apprétaient à descendre dans le canot, car je distingue quelque chose au fond de la barque.

Les hommes écoutaient, attentifs.

— Cela s'agit, reprit le capitaine, il y a un être vivant dans le bateau, un être tout petit...

— Je parie que c'est un pauvre cabot, affirma le Parisien.

Le visage du capitaine exprimait une attention et un intérêt des plus grands.

— Ce doit être un enfant, murmura-t-il.

— Un enfant! se dirent entre eux les hommes incroyables... C'est impossible.

— Qui donc exposerait un enfant ainsi seul dans une barque?

Pourtant ils se turent par respect.

Quand le capitaine Marco avait émis un avis, personne n'allait à l'encontre. Il avait l'entière confiance de son équipage.

Marius Millias, Beppo et Clovis étaient déjà dans le canot quand l'embarcation inconnue s'échoua sur les dents aiguës d'une roche, où elle demeura pour ainsi dire suspendue.

Millias avait pris la direction des secours.

Les deux hommes armaient et lui songeait à ce qu'il allait faire.

Il fallait agir vite.

Il le comprenait.

Le second-maitre de la "Bonne-Espérance" avait déjà à son actif une vingtaine de sauvetages.

La mer traîtresse et si souvent funeste à l'homme n'avait point de secrets pour lui.

Tout à coup il fit stopper la barque.

Il avait pris une résolution suprême.

Rapidement, il se débarrassa de sa vareuse et de son pantalon de toile.

L'équipage comprit qu'il se préparait à nager vers le bateau naufragé.

Clovis et Beppo se disputèrent à l'envi pour prendre sa place, car c'étaient des braves.

— C'est moi qui irai, crièrent-ils tous deux en même temps!

Mais Millias refusa énergiquement.

— C'est moi qui commande ici, garçons; vous, vous n'avez qu'à obéir. Clovis, tu n'avanceras que si j'appelle.

— Nous naçons aussi bien que vous, maître Marius, proclamèrent les marsouins.

Le Provençal ne protesta pas:

— Je le sais, mais j'ai de la prudence, moi, l'âge m'a instruit.

— Pourtant...

Et comme ils faisaient un geste pour le retenir...

— Allons, laissez-moi, mille diables! hurla Marius en essayant de rendre ses bons gros yeux furibonds, ou gare à vous, je cogne! Soyez jaloux tant que vous voudrez; à moi l'honneur de sauver cet enfant!

Et ayant achevé de se déshabiller, Millias se jeta dans les flots.

On le suivait avec anxiété du bateau et du canot où Clovis et Beppo restaient figés par l'attente, les yeux

rivés sur cet homme qui sans forfanterie, tout simplement, accomplissait un acte héroïque.

Il nageait posément, ménageant ses forces, et en tirant de longues coupes qui très sensiblement, minute par minute, le rapprochaient de l'écueil, qui avait été fatal à tant de marins.

Tout à coup, les deux marins percurent des cris venant de la barque et dont l'écho affaibli leur était apporté par la brise tiède, lambeau plaintif d'une voix frêle.

Clovis empoigna l'épaule de son compagnon:

— Entends-tu? dit-il.

— J'entends, répondit laconiquement le Napolitain.

— Ah! pécaïre, reprit Clovis, le capitaine avait raison, c'est un gosse qu'il y avait dans la barque.

— Ça se peut bien!

— J'en ai un tremblement dans la moelle des os!

Millias nageait toujours, évitant avec soin les pointes meurtrières.

Il fut bientôt près de l'embarcation, qui faisait eau par une large ouverture.

Ce fut avec un soulagement infini qu'on le vit enfin saisir le bord.

L'enfant, avec cet instinct de conservation que possède tout être animé, avait rampé vers l'avant, fuyant devant l'eau qui montait toujours.

C'était une petite fille brune qui devait commencer à marcher seule.

En apercevant la figure tannée de Marius, l'enfant se tut et tendit les bras.

En un instant, Millias eut saisi la pauvre petite créature.

Un coup d'oeil jeté dans l'intérieur lui apprit qu'il n'y avait rien de plus à sauver.

Tenant serrée d'un bras sur son coeur sa précieuse trouvaille, le second de la "Bonne-Espérance" reprit le périlleux chemin qu'il venait de parcourir.

Il nageait avec précaution et il se sentait le coeur gonflé de quelque chose de très doux qui était peut-être de la joie, la joie d'avoir sauvé un enfant!

Quant à la barque, elle disparut bientôt dans les eaux du golfe de Tarente.

Enfin Marius put se hisser à bord du canot avec son précieux fardeau.

Il tendait à Beppo sa trouvaille, pendant qu'il se rhabillait.

Puis, il reprit vite l'enfant.

Les deux compagnons s'exclamaient:

— Ah! la pitchoune!

— Par la madone, qu'elle est mignonne!

Clovis Roussière avait suivi toute l'opération avec une ardente curiosité.

Il ne cessait de s'ébahir et, par des interjections répétées, d'exprimer toutes les suppositions que lui suggérait l'événement, toute la joie qu'il éprouvait à revoir sain et sauf le second de la "Bonne-Espérance", après sa périlleuse aventure.

— Hé, mon bon Marius, tu en as fait encore un de sauvetage! Quelle jolie brebis du bon Dieu tu nous apportes là!

"Tiens, elle te fait risette!... On dirait qu'elle te connaît déjà!

Effectivement, la mignonne, accrochée au second-maître, paraissait renaitre à la vie et à la joie, comme un être qui se retrouve près d'un ami éprouvé, après un grand péril.

Elle semblait toute transie de peur et de froid, et Millias la réchauffait en la serrant dans ses bras.

Quelque rapport existait sans doute entre cette figure basanée de marin, franche et cordiale, et les visages que la fillette avait précédem-

ment connus, car elle souriait au marin.

Tout en tenant la barre pour accoster rapidement la "Bonne-Espérance", Millias dorlotait contre lui la fillette qui, de ses doigts minuscules, tirait les brins de sa barbe rude.

Quelquefois, un gros sanglot soulevait encore la poitrine de la pauvre; alors, elle se pelotonnait comme un chat qui va faire ronron sur la poitrine de l'excellent homme. Pen- sez donc! Elle avait dû avoir si peur, seule sur la mer!

— Par saint Janvier, s'écriait Beppo, voilà une aventure merveilleuse! Vous ne savez pas, maître Marius, ce que nous disons nous autres, à Naples quand on trouve un enfant?

— Comment veux-tu que je le sache, mon bon? C'est comme si je te demandais ce que l'on dit à Tarascon!

Il eut un bon rire qui sonna drôlement aux oreilles de ses camarades, parce que depuis longtemps on n'avait plus entendu rire Marius Millias.

— Eh ben! nous croyons reprit Beppo, que c'est un grand bonheur pour celui qui le trouve.

— C'est vrai que ça me fait rudement plaisir, je t'assure! Vrai, ça m'a donné un coup là...

Et le brave homme montrait son coeur.

— D'abord ces petits enfants sont les "fils de la Madone", fit gravement le Napolitain.

— Eh! bien?

— Celui qui les trouve doit les adopter.

— Si c'est comme ça dans ton pays, dans le nôtre, on les met aux Enfants-Trouvés... fit Marius, en branlant la tête tristement.

— Quand on fait cela, la Madone se venge.

— Pourtant, quand on en a déjà pour son compte, remarqua Clovis. Au prix qu'on vend les pommes de terre, aujourd'hui, celui qui a déjà des enfants ne peut pas se charger des enfants d'autrui.

"Tu en parles à ton aise, Beppo, parce que tu n'as pas de gosses. Mais chez nous, à la maison, nous étions huit petits Roussières, à manger du pain et des moÿles. Et à chaque repas il en fallait, des miches, sur la table!... Si on en avait amené un autre, qu'est-ce qu'on aurait fait?"

"Quand la faim, tient la cheville d'une porte, elle ne s'ouvre pas facilement!"

Sentencieusement, le Napolitain répondit:

— Toute chose a deux faces: une bonne et une mauvaise.

Clovis ne put s'empêcher de rire et il dit:

— Comme tu es superstitieux, pour le temps où tu vis, mon pauvre Beppo! Par le diable, maître Marius, lui, la gardera peut-être la bambinette. Car il n'a plus d'enfant, depuis que sa fille est morte.

— Ma foi, je ne demanderais pas mieux, à présent, puisque je suis seul au monde. Mais comment faire? Il faudrait donc quitter le bateau.

Une émotion faite de perplexité et d'espérance avait passé sur les traits du pauvre homme.

— Et puis, dit-il, on la réclamera peut-être?

— Que non! clama Clovis. Ceux qui l'ont exposée là, seule sur cette barque, sont des bandits, des pirates. Ils croient leur victime noyée, il n'en sera plus question...

L'embarcation accostait la "Bonne-Espérance".

Sur le pont, l'équipage, anxieux, était rassemblé.

Chacun avait suivi avec angoisse les opérations du sauvetage de l'enfant.

Le capitaine Marco, lui, avec sa jumelle, n'en avait perdu aucun détail.

Il s'avança à la coupée et fut le premier à complimenter Millias du courage et de l'adresse qu'il avait déployés pour ramener la petite créature saine et sauve.

Il procéda à un interrogatoire sommaire de son second, car un capitaine doit rendre compte, en arrivant au port, des événements imprévus qui peuvent survenir en cours de route.

— Outre l'enfant, qu'as-tu remarqué dans la barque?

— Mon capitaine, il y avait un vieux panier à moitié vide et qui avait contenu des provisions de bouche.

— Est-ce tout?

— Il y avait aussi un oreiller de varech qui flottait sur l'eau dans le fond.

— Etrange!

— Il y avait encore des filets comme ceux qu'on emploie pour pêcher l'anchois et la sardine.

— Rien autre, tu en es sûr?

— Rien autre.

— Pas de vêtements?

— Non, aucune trace.

Le capitaine reprit avec vivacité:

— As-tu pu lire le nom de l'embarcation?

— Impossible, mon capitaine. Et je vais vous dire pourquoi.

— Inutile, remarqua Marco, tu ne pouvais pas la lire, car tout l'arrière avait sombré. Je ne le voyais que trop d'ici.

— C'est une deveine; on ne saura jamais rien, dit Clovis.

— Le principal, répondit le capitaine, est d'avoir sauvé l'enfant; nous en ferons la déclaration en arrivant à Marseille.

Le brave Millias pâlit et il éprouva un serrement de coeur.

Il n'avait pas encore lâché la petite, serrée sur sa rude poitrine.

Sa voix trembla.

— Alors, capitaine, faudra abandonner cette pauvre gosse?

Un émoi profond rapprocha tous les marins.

Ils firent cercle autour du capitaine Marco.

Et, d'un air inquiet, ils demandèrent:

— Alors, qu'est-ce qu'on en fera, à Marseille, si personne ne la réclame?

— Si personne ne la réclame, l'Assistance publique s'en chargera, bien entendu. En attendant, veille sur elle, mon bon Marius, je vois que tu as des dispositifs pour faire une excellente nounou.

"Et je sus sûr que cette enfant ne manquera de rien, ici.

Marius Millias fit une grimace d'attendrissement.

— Elle est bien jolie, la pauvre mignonne!

Le capitaine Marco était un homme de quarante-cinq ans environ, grand et maigre, mais fortement charpenté. Il imposait le respect, malgré sa simplicité d'allures.

Ses traits étaient réguliers et nobles, sa physionomie, habituellement sévère, avait quelque chose d'ascétique, surtout lorsqu'il s'absorbait dans de profondes méditations, ce qui lui arrivait fréquemment.

Mais lorsqu'un sourire venait éclairer son visage, on y voyait tant de bonté, tant de franchise et de candeur même, qu'on oubliait vite la première impression de froideur que causait son abord.

Ses yeux, clairs foyers de lumière, annonçaient une haute intelligence;

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE



Toutes les femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Traitement

Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Traitement Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

c'est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Cl-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

Mes Recettes de Cuisine

par Mme Rose Lacroix

Directrice des Ecoles Ménagères Provinciales et Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

CRÈME D'ÉPINARDS

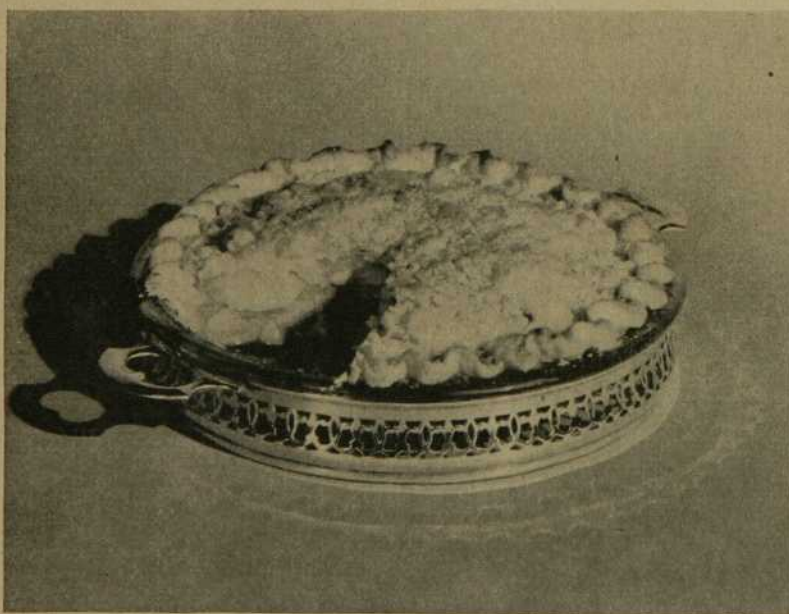
1 livre d'épinards	2 tranches d'oignon
3 c. à table de beurre	2 tasses d'eau bouillante
3 c. à table de farine	3 tasses de lait

Cuire les épinards à l'eau bouillante salée, ainsi que l'oignon émincé. Passer en purée. D'autre part, faire fondre le beurre, ajouter la farine puis le lait. Laisser cuire environ 5 minutes. Y joindre la purée d'épinards. Faire jeter un bouillon, assaisonner de sel et poivre, et servir bien chaud. — Si l'on veut enrichir ce potage, on peut ajouter 1 jaune d'œuf battu et $\frac{1}{2}$ tasse de crème.

PETITS GÂTEAUX SILHOUETTES

2 tasses de farine bien tamisée	$\frac{1}{2}$ tasse de beurre
1 c. à thé de bicarbonate de soude (soda à pâte)	$1\frac{1}{4}$ tasse de cassonade
$\frac{1}{4}$ c. à thé de sel	2 œufs
$\frac{1}{2}$ c. à thé de cannelle moulue	3 carrés de chocolat non sucré
	1 tasse de lait sur

Tamiser ensemble tous les ingrédients secs. Crémier le beurre avec la cassonade, et battre jusqu'à ce que bien léger. Ajouter les œufs non battus, un à la fois, battant bien entre chaque addition. — Ajouter le chocolat préalablement dissous au-dessus de l'eau bouillante, puis la farine, alternant avec le lait, et continuant de battre entre chaque addition. Faire cuire dans une lèchefrite bien beurrée, ou dans des petits moules individuels, dans un four de 375°. Découper au goût après refroidissement, si l'on utilise une grande lèchefrite pour la cuisson, garnir d'une glace à l'orange, et jeter, ici et là, des gouttelettes de chocolat fondu.



(Cette gravure ne se rapporte à aucune des recettes de Mme Rose Lacroix.) Photo Swift

GLACE À L'ORANGE

Jus et écorce râpée de 1 orange	$\frac{1}{2}$ tasse de sucre
1 c. à table de jus de citron	2 jaunes d'œufs

Faire macérer le zeste d'orange dans le jus. Couler soigneusement, ajouter le sucre et les jaunes d'œufs bien battus. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Refroidir complètement, et ajouter $\frac{1}{2}$ livre de beurre doux défait en crème. A l'aide d'une spatule, en garnir les petits gâteaux.

PÊCHES « COLOMBINE »

$\frac{1}{2}$ tasse de riz	$\frac{1}{2}$ tasse de sucre
1 tasse d'eau bouillante	$\frac{1}{2}$ c. à thé de vanille
1 tasse de lait	3 œufs

Bien laver le riz, et le cuire dans l'eau bouillante salée, $\frac{1}{4}$ d'heure. Ajouter le lait chaud, et cuire encore $\frac{1}{4}$ d'heure, ou jusqu'à ce que le riz soit bien tendre. Ajouter 3 jaunes d'œufs battus légèrement avec le sucre. Cuire à feu doux sans laisser bouillir, préférablement au bain-marie. Déposer sur assiette allant au four, par rondelles épaisses d'un pouce environ, et creusées au milieu. Placer sur chacune $\frac{1}{2}$ pêche, la partie bombée sur le dessus, et garnir de meringue. Remettre au four pour dorer, à 300°.

MERINGUE

3 blancs d'œufs	$\frac{3}{4}$ tasse de sucre en poudre
-----------------	--

Battre les blancs d'œufs avec un mousoir jusqu'à ce que fermes. Ajouter graduellement, en battant toujours, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre, et incorporer le reste du sucre avec une cuillère, en repliant le mélange.

Sa voix, puissante sonore dans le commandement, avait une douceur étrange, teintée de mélancolie, lorsqu'il causait amicalement.

Nul ne connaissait son passé. Il n'en parlait jamais.

Où était-il né ?

On l'ignorait. Il parlait toutes les langues de la Méditerranée, et l'italien et le français avec une égale pureté.

Nature d'une essence supérieure, il exerçait sans le vouloir un ascendant extraordinaire sur les hommes de son équipage.

Bien qu'il fût jeune encore, tous le regardaient comme un père et se seraient fait écharper pour lui.

Il les traitait avec une bonté qui n'excluait pas la fermeté, et leur donnait autant de bien-être matériel qu'il en prenait lui-même sur la "Bonne-Espérance".

Le maître-coq avait ordre de préparer pour tous la même nourriture.

— Qu'allez-vous donner à cette petite pour la reconforter ? demanda Clovis. Elle doit être épuisée par le besoin de nourriture et par les larmes qu'elle a dû verser.

— On pourrait lui faire une tasse de café, proposa le Napolitain.

— Si qu'on lui donnerait un petit verre de rhum, pour la remettre, insinua Victor, le Parigot.

— Du vin chaud aux épices, lui ferait sans doute plus de bien, affirma Corentin.

— Vous n'êtes pas loufoques, tous tant que vous êtes ?

— En voilà des dispositions pour être père de famille ?

Et, en disant ces mots, Millias haussait les épaules. Il grommela encore :

— Du café ou du rhum à une enfant ! Pourquoi pas de l'absinthe ? Est-ce Dieu possible de dire de pareilles absurdités.

— Il y a encore du lait stérilisé à bord. C'est moi qui vais m'en charger, si le capitaine le permet.

— Car sans y mettre de mauvaises intentions, vous la feriez claquer avant d'arriver à Marseille.

Il avait posé la petite à terre.

Sans doute, elle marchait déjà depuis quelques semaines, car elle courut du bout de ses petits pieds sur le pont de ce bateau où le sort l'avait jetée, avec ses petits cris de joie triomphante, pareils à ceux de l'hirondelle, que poussent les tout petits enfants.

— Qu'elle est gentille ! Quels traits fins et bien dessinés, remarqua l'Espagnol qui n'avait rien dit encore.

— C'est une vraie petite reine.

— Regardez sa robe, fine comme un voile de madone, fit observer le Napolitain ; ce n'est point la fille d'une pauvre, c'est moi qui vous le dis.

— Et voyez cette belle médaille en argent : "la Vierge" qu'elle porte au cou.

— Rien ne me tirera de l'idée, répliqua le Parigot, que cette même-là est de la haute et qu'on a voulu s'en débarrasser.

— Les filets de pêche, les provisions, tout ça c'est du chiqué.

— Mais, bagasse, riposta Clovis, qu'est-ce qui te prouve, sacré Parisien que tu es, qu'il n'y a pas eu accident ?

— Mince d'accident, avec un temps pareil, répondit le Parisien dans un haussement d'épaules. Et la même, alors, pourquoi faire qu'elle serait là ?

— Je ne sais pas, moi.

— Eh bien, moi, je le sais et je vais te le dire. J'ai vu jouer, il y a deux ans, une pièce épatante au théâtre Montparnasse où que la gosse était perdue, une supposition, comme

celle-ci, par rapport à un héritage. C'est bien la preuve que ça arrive ces choses-là, et c'était si attendrissant que tout le monde en reniflait dans son mouchoir.

— C'est des histoires de voleur ! Sitôt qu'une gosse est jolie, faut qu'elle soit un enfant de riche, gouailla Roussière. C'est peut-être simplement la fille d'un pauvre pêcheur.

Mais on ne démontait pas aisément Victor le Parigot, et surtout, on ne le faisait pas facilement changer d'avis.

— J'en tiens pour ce que j'ai dit. D'ailleurs, dans la haute, les choses se passent souvent ainsi.

Pendant que le Parisien et le Marseillais, qui étaient toujours d'un avis différent, continuaient à discuter, Millias soignait l'enfant avec une sollicitude de mère.

— Maître Marius a le cœur tout chaviré, confia Corentin à son voisin ; il soigne la fillette pire qu'une mère.

— Il réussit la panade aux œufs et la fécule mieux qu'une nourrice brevetée.

— Et le capitaine, n'as-tu pas vu qu'il en est, lui aussi, tout chose ?

— C'est pourtant vrai. Y a rien d'enjoleur comme ces mômes-là, et d'autant plus que ça le fait pas exprès.

Tout à coup, l'un des marins demanda :

— Comment qu'elle s'appelle ?

— C'est vrai, on n'y avait pas encore pensé. Mais elle doit bien avoir un nom.

— Pour sûr.

— Mais comment le savoir ?

— Voilà bien la difficulté.

— Ses parents auraient dû prendre la précaution de l'écrire sur un bout de papier, plaisanta Clovis, avant de l'abandonner sur la barque.

— C'est pas tout ça, fit Corentin, puisqu'elle n'a pas de nom, faut lui en donner un.

— Oui, comment l'appellera-t-on, la mioche ? interrogea le Parisien, s'adressant à Millias.

Mais Marius, désignant le capitaine, répondit très simplement :

— Voilà celui auquel il faut demander ça. Il va, pour sûr, lui trouver un beau nom, et le parrainage lui revient de droit.

Le capitaine Marco se recueillit quelques instants avec un sourire.

Puis il fit le geste de celui qui a trouvé et il dit :

— Nous pourrions lui donner un nom mythologique qui lui siérait à merveille, mais le nom ne rappellerait rien, n'évoquerait en vous aucun souvenir. Je veux lui donner un nom très simple...

— C'est ça, pas de charabia, fit à voix basse le Parigot.

— Un nom très doux, très poétique, qui vous rappellera à la fois le courage et le dévouement dont a fait preuve notre camarade Millias...

— Bravo ! applaudirent les marins.

— ... et qui vous rappellera aussi les circonstances et le lieu où nous avons trouvé l'enfant.

Il s'arrêta une seconde.

Puis, montrant le village calabrais et les récifs où la fillette avait failli rencontrer la mort, il reprit :

— Puisque nous l'avons trouvée dans la baie et près des rochers d'Alésio, pourquoi ne l'appellerions-nous pas Alésia ?

Les matelots battirent des mains.

Leurs exclamations se croisèrent :

— Alésia !... Alésia !...

— Comme ça sonne bien !

— Comme c'est joli !

— Oh ! ce capitaine, il en a de ces idées !

— Foi de marin, je n'aurais pas trouvé ça !

Après une pause, le capitaine Marco reprit joyeusement:

— Je vous annonce qu'il y aura, demain, double ration et double paye en l'honneur d'Alésia, ma filleule, et pour fêter sa venue parmi nous.

"Puisse-t-elle, la pauvre petite créature, ne jamais regretter le sort cruel qui l'a confiée à nos soins.

"Nous lèverons demain nos verres à sa santé. Je veux être son parrain, à l'entrée de la vie nouvelle qui s'ouvre devant cette enfant.

"La Méditerranée, la mer bleue, qui lui fut clémente et dont les flots ont bercé son sommeil, sera ma com-mère.

"Je vous le dis marins, jamais enfant de roi, vous pouvez m'en croire, n'a eu à son berceau une plus belle marraine!

Un attristissement s'était emparé de tout l'équipage; non seulement de Marius Millias, qui n'avait pu retenir ses larmes, mais encore des autres: le Peppo, de Corentin, de Clovis, dont l'âme simple avait été émue par les paroles vibrantes du capitaine.

Aucun d'eux ne répondit. Tous regardaient en silence la mignonne fillette, au visage délicat, qui souriait comme un ange aux rudes et bons visages qui l'entouraient...

L'heure du repos arriva enfin. La nuit s'abattit sur les voiles croisées comme des ailes.

Millias avait dressé, près de son lit, une moelleuse couchette dans sa cabine étroite.

Délicatement, avec des soins déjà paternels, il v déposa le pauvre petit être que l'équipage de la "Bonne-Espérance" avait adopté, l'enfant inconnue, livrée aux flots par quel hasard ou par quel crime? et qu'il avait miraculeusement sauvée.

Brisée par tant d'émotions, la pauvre mignonne, que le capitaine Marco avait baptisée du nom d'Alésia, s'endormit comme un chérubin.

Il en fut bientôt de même des matelots, sauf de l'homme chargé du quart.

Roulés dans leurs hamacs et songeant encore à la bambinette, les marins glissèrent bientôt au bon sommeil tandis que la "Bonne-Espérance" se balançait comme une mouette au bout des flots.

Le lendemain, les événements de la veille leur eurent paru un rêve si Marius Millias n'était apparu, sur le pont, l'enfant dans ses bras.

Pendant que la fillette dormait, Marius avait séché, puis repassé, sa robe et son lin. Il l'avait ensuite habillée et coquettement peignée, car ses jolies boucles brunes étaient déjà un peu longues et l'eau de la mer les avaient coagulées.

La douce fillette avait bien pleuré au réveil, elle avait tendu les bras vers on ne sait quelle ombre disparue, mais le bon Marius l'avait vite consolée et plus tard elle avait ri aux éclats devant les facéties et les tours impayables de Clovis et de Victor, qui s'évertuaient à l'amuser.

Une grande joie semblait être entrée sur le bateau avec la mignonne Alésia.

Devant ce nouveau nom, l'enfant levait des yeux rêveurs.

Sur les eaux bleues, un calme admirable régnait.

La Méditerranée avait pris ses airs de grand lac tranquille.

La "Bonne-Espérance" semblait suspendue entre ciel et terre comme par l'effet d'un mirage.

Elle glissait insensiblement sur la surface unie et comme huileuse de la plus belle des nappes liquides qui existe au monde.

On avait doublé pendant la nuit le cap de Spartivento, pour s'engager

dans le détroit de Messine.

La manœuvre était presque nulle. L'équipage en profita pour faire plus ample connaissance avec la petite rescapée.

L'un dit:

— Elle n'a pas de souliers, la pauvre.

— Pécaïré!

— Moi, je vais lui faire des espadrilles, déclara Clovis.

Tout le monde connaît l'adresse des marins; obligés la plupart du temps de se suffire à eux-mêmes, ils savent tout faire.

Et vite le joyeux compagnon de tresser de la corde et de tailler dans la toile d'une ancienne voile deux minuscules chaussures, sans négliger d'embellir son travail d'une belle ganse rouge.

Beppo réfléchit:

— Le soleil est chaud, garçons, si je lui faisais un chapeau?

— Tu saurais donc?

— J'en ai tressé plus d'un, autrefois.

Et, grâce à un ancien panama de pacotille, il lui fabriqua en moins d'une heure une sorte de capeline qui lui allait à ravir.

Assis en cercle autour de l'enfant qui se roulait sur une voile, les rudes gars s'attendrissaient, retrouvaient pour elle toute la délicatesse de leurs coeurs tendres et aimants.

L'instinct de la famille se dérouillait en eux, grâce à l'adorable fillette.

Cette fraîche et brune tête leur causait un ravissement ingénu et déjà ils s'insurgeaient contre l'idée de s'en séparer à Marseille.

Et puis, que lui manquait-il à leur petite reine, puisque tous étaient ses serviteurs, puisque tous aimaient le petit ange qu'une mystérieuse destinée leur avait envoyé?

Comme le lecteur le devine, quand le bateau toucha Marseille, l'équipage était bien décidé à ne pas rendre Alésia, et surtout à ne pas l'abandonner à l'Assistance publique.

Pourtant le capitaine Marco restait impénétrable, et plus on approchait de terre, plus Millias devenait nerveux.

Qu'allait décider le capitaine?

Mettre la mignonne aux Enfants trouvés?

Tous ces braves coeurs de marins étaient, à cette pensée, soulevés d'une révolte qu'ils ne s'étaient pas encore avouée.

Quand on fut en vue de la terre, une même crainte les groupa.

Clovis traduisit la pensée de tous en s'adressant à Millias:

— Eh bien, Marius, qu'a-t-on décidé au sujet de la mignonne?

Il n'en dit pas plus, mais cela suffit et toutes les oreilles se dressèrent. Millias était très ému.

Sa voix tremblait pour répondre, tandis que ses yeux roulaient de l'un à l'autre de ses compagnons des regards qui remerciaient.

— Le capitaine n'a rien dit, balbutia-t-il, et je ne peux pas le forcer à garder la petite à bord...

L'équipage fut content de ce pré-ambule.

— Mais moi, j'ai mon idée, ajouta le vieux marin.

Puis il s'arrêta.

— Parle, Marius, supplia Beppo, tu nous fais languir, tire-nous de peine...

Marius ne semblait pas les voir. Il regardait au loin.

— J'ai pris, dit-il, une grande résolution...

Le cercle se rétrécit autour de lui.

L'équipage de la "Bonne-Espérance" était tout entier et comme

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS (Problème No 278)

(Solution du problème No 279)

Dix jeux de Bingo

Mlle Madeleine LeHouillier, 117, rue Ramsay, Sorel, P. Q.; Mlle Ginette Berthiaume, 1610, rue Panet, Montréal, P. Q.; M. L.-U. Renaud, 529, rue St-Jean, Québec, P. Q.; M. Eugène Letarte, 210, rue St-Germain, Québec, P. Q.; Mlle Marguerite Roy, C. P. 104, Beebe, P. Q.; M. Irénée Vézina, 73, ave Royale, St-Louis-Courville, P. Q.; Mme Cléophas Beaudoin, Armagh, comté de Bellechasse, P. Q.; M. Roger Meunier, 6756, rue Delanaudière, Montréal, P. Q.; Mlle Agnès Picher, Pont-Rouge, comté de Portneuf, P. Q.; M. Joseph Arrial, 1208, rue St-Denis, Montréal, P. Q.

H	E	C	U	B	E	H	E	U	R	E	S
H	E	U	R	T	S	U	E	T	A	T	O
E	U	I	A	G	O	R	I	E	Z	U	S
C	R	U	H	A	N	G	A	R	S	I	C
T	E	N	U	Z	A	E	C	R	I	N	
O	A	B	C	A	L	I	A	R	A	C	
R	O	V	E	M	I	L	O	N	A	N	S
B	R	A	I	S	N	O	R	T	A		
M	I	T	E	A	N	T	I	N	E	R	S
A	A	U	X	E	R	E	U	R	E	P	
J	E	U	X	S	E	T	E	V	O	E	
E	U	X	M	A	E	S	T	R	O	A	I
U	R	S	I	A	M	K	I	M	E	L	E
R	O	M	A	N	O	B	A	A	C	I	E
S	A	M	E	D	I	C	E	R	U	S	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 280

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	
1		S	A	R	R	U	S	S	O	P	H	O	N	E		
2			S	A	I	N	E		U	R	O	B	O			
3	E	S		Z	O	E		B		E	L	A				
4	Q	A	L		M		P	O	E		L					
5		L				T	E	N	T	E						
6	D	I	E				U	Z	E				I	R	E	
7	O	N		C	O	R		E						E	R	
8			R													
9	I	L		I	L	E							A	B		
10	T	A	N		E	R	R	O	N	E	E			R		
11	A	L		P		I		U						C		
12			D	A	M		S		S							
13			D	A	G	U	E							A		
14	C	O	R	N	E		O		L		L	I	V	N	E	
15	A	L	D	E		P	R	E	A	U		L	I	E	M	

(Les réponses seront reçues jusqu'au 30 avril inclusivement.)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Adressez: LES MOTS CROISES Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Instrument de musique à vent, à anche double.
- Salubre. — Espèce de vautour.
- Du verbe être. — Forme larvaire de certains crustacés. — Roi qui périt assassiné par Zamri. — Note.
- Passage étroit et difficile. — Ecrivain américain (1809-1849). — Bruit rythmé.
- Petit-fils de Dardanus. — Bande qui pend autour d'un ciel de lit. — Fragment.
- Ch.-l. sur la Drôme. — Genre d'insectes lépidoptères. — Colère.
- Pronom ind. — Instrument à vent. — Ch.-l. du dép. des Hautes-Alpes. — Terminaison.
- Passereau dentirostre. — Nœud de ruban de cheveux.
- Pronom pers. — Montréal en est une. — Ville d'Espagne. — Préfixe qui marque privation.
- Ecorce du châtaignier. — Proposition qui contient des erreurs. — Juridiction.
- Interjection. — Quelquefois terme de dénigrement. — En cas que.
- Peine des damnés. — Ville d'Autriche. — Gros nez.
- Épée à lame large et courte. — Genre de vers plats.
- Pli d'un feuillet. — Vilain (vx). — Unité de poids.
- Prénom du chef de la famille des Manucé. — Cour d'une prison. — Poss.

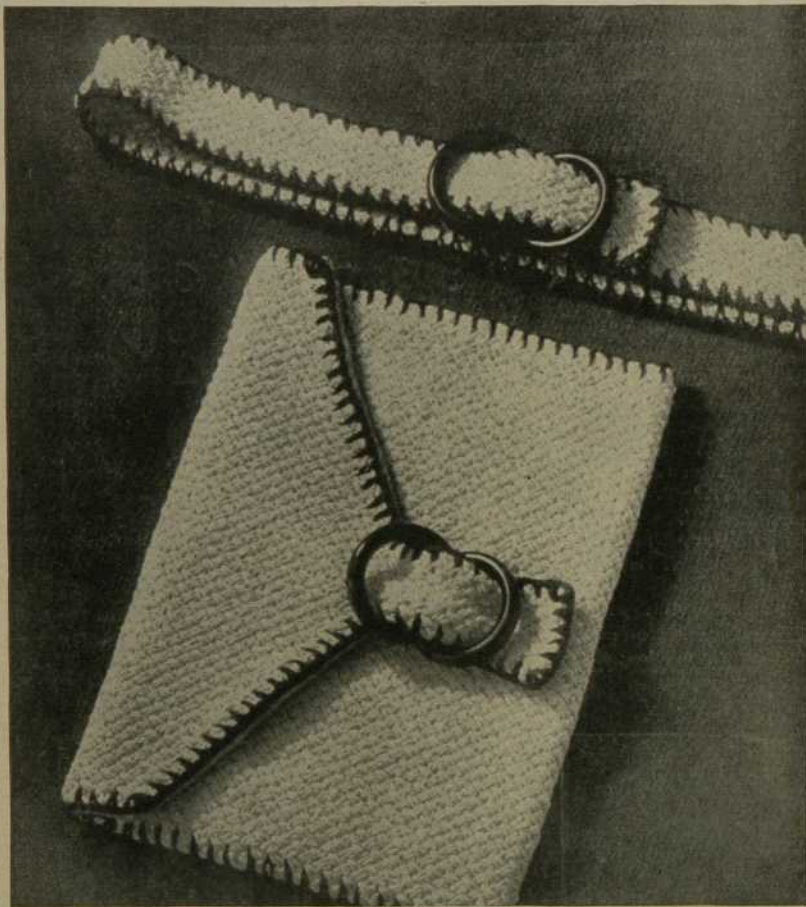
VERTICALEMENT

- Mica lithinifère. — Adv. de lieu.
- Marais salant. — Frère servant. — Tromperie.
- Le premier dans son genre. — Romancier français (1804-1857). — Aiguillon de l'abeille.
- Cap du Finistère. — Voix propre à chaque animal. — Unique vêtement de certaines peuplades d'Afrique.
- Patrie d'Anne Dubourg. — Critique envieux. — Grande cage à claire-voie.
- Seule. — Dépravé.
- Pronom personnel. — Petite quantité. — Temps du verbe rire. — Conjonction.
- Prêtre bouddhiste. — Larve d'une espèce de ténia.
- Autrement. — Saison. — Sans ornements. — Particule.
- Préfixe de priorité. — Contester mal à propos.
- Ville maritime d'Angleterre. — L'un des trois juges des Enfers. — Beignet soufflé.
- Espèce de manguiier. — Montagne, en Auvergne. — Roi de Crète.
- De l'alphabet grec. — Pronom pers. — Parfait en son genre.
- Musette. — Partie convexe d'un objet. — Mammifère solipède domestique.
- Discours frivole. — Préposition qui indique l'état, la forme.

Nos Ouvrages Féminins

Sac et Ceinture Assortis

Exécutés en Tricot



FOURNITURES

Pour le sac, Fil à pointer D-M-C No 20, 3 pelotes de 50 grammes en Ecrû ; Coton perlé D-M-C No 3, 3 échevettes en Brun-Caroubier 354. Pour la ceinture, Fil à pointer D-M-C No 20, 1 pelote de 50 grammes en Ecrû ; Coton perlé D-M-C No 3, 2 échevettes en Brun-Caroubier 354.

VARIANTES

Ecrû ou Blanc et Rouge-Coquelicot 666 ; Ecrû ou Blanc et Vert-Emeraude 912 ; Ecrû ou Blanc et Rouge-Feu 900 ; Blanc et Bleu de Sèvres 798 ou Bleu-Myosotis 826 ; Blanc et Noir grand-teint 310.

EXÉCUTION

Cet ensemble doit être assorti avec la tonalité de la toilette qu'il accompagne ou avec un détail de cette toilette. Il faut pour les fermetures 4 anneaux identiques en galalithe de même couleur que le Coton perlé, à défaut en bois ou en acier chromé.

Le point employé est un point croisé qui donne un curieux effet de tissage. Il faudra travailler sans serrer les m. si l'on veut se rapprocher des tissus grenus si recherchés par la mode actuelle.

Pour le sac : Monter 79 m. de Fil à pointer sur une aiguille de 3½ millimètres de diamètre. (Prendre les aiguilles les plus pointues que l'on puisse trouver, cela facilite le travail.)

1ère aiguille : Glisser 1 m., * tricoter à l'endroit, en la prenant par derrière, la deuxième m. de l'aiguille de gauche, puis tricoter à l'endroit la première m. que l'on avait tout d'abord laissée et les faire tomber

ensemble de l'aiguille de gauche ; reprendre de *.

2me aiguille : Glisser 1 m., * tricoter à l'envers la deuxième m. de l'aiguille de gauche, puis la première et les faire tomber ensemble de l'aiguille de gauche ; reprendre de *.

Reprendre depuis la première aiguille.

Continuer sans diminution sur une longueur de 36 centimètres. Faire ensuite une diminution avec 3 m. au commencement et à la fin de chaque aiguille. (A l'endroit : glisser 1 m., 1 diminution à l'endroit et rabattre la m. glissée par-dessus la diminution ; à l'envers : tricoter 3 m. ensemble à l'envers.) Au début de l'aiguille, cette diminution remplace la m. glissée, à la fin de l'aiguille elle remplace la dernière m. Ne plus diminuer lorsqu'on n'a plus que 13 m. sur l'aiguille. Continuer sous forme de patte droite, longue de 8 centimètres et rabattre les 13 m. en chaîne. Entourer le morceau de tricot avec un tour de m. serrées au crochet en Coton perlé brun, piquées à environ ½ centimètre du bord et séparées par 1 m. en l'air. Doubler d'un tissu bis, blanc ou assorti au Coton perlé et replier en forme de sac à rabat.

Pour la ceinture : Monter 13 m. et faire une bande de tricot assez longue pour servir de ceinture. L'entourer, comme le sac, d'un tour de m. serrées au crochet également séparées par 1 m. en l'air, exécutées avec le même Coton perlé. Ne pas doubler.

Fermetures : Poser deux anneaux l'un sur l'autre et les fixer de telle sorte que la patte du sac ou l'extrémité de la ceinture y puissent passer aisément.

s'il eût fait qu'un être unique suspendu à ses lèvres.

— J'aime la mer, vous le savez, dit le second, d'une voix sourde, j'aime la "Bonne-Espérance", je vous chéris tous ; quant au capitaine Marco, ce que j'éprouve pour lui...

Il fit une pause pendant laquelle Corentin, sans le vouloir, dit ce mot sublime :

— C'est de la piété.

— Tu l'as dit, mon garçon. C'est du respect mêlé avec de l'amour, poursuivit Marius Millias ; eh bien !...

— Eh bien ?

Quelques larmes brillèrent dans les yeux de Millias et roulèrent sur sa face basanée.

— Eh bien, je quitterai la mer et le bateau ; je vous quitterai, ainsi que le capitaine Marco...

Comme d'une seule voix, l'équipage poussa des exclamations indignées.

— Mais c'est impossible.

— Il ne faudrait plus que cela !

— Et pourquoi, bon Dieu ?

— Pour la petite, fit le bon Millias.

Je me retirerai au mazet que je possède près de Tarascon. Je redeviendrai un paysan ; je labourerai ma terre, je presserai l'huile de mes olives et j'élèverai Alésia.

— Et tu ne verras plus la mer.

— Pécaïré !

— Tu n'y penses pas !

— On se fait à tout, fit Marius résigné mais consterné.

Depuis un moment, le capitaine Marco s'était arrêté non loin des causeurs ; il avait tout entendu.

Il vint poser très affectueusement sa main sur l'épaule du vieux maître.

— Alors, c'est bien vrai, le second de la "Bonne-Espérance" abandonne son navire et ses amis ! Il oublie son capitaine ?

Marius Millias baissa la tête.

D'un revers de main, il essuya ses paupières humides.

Le capitaine Marco reprit d'une voix pénétrante :

— Tu es un ingrat, maître Marius...

— Moi, ingrat ! Comment pouvez-vous dire ça, capitaine protesta avec émotion le second de la "Bonne-Espérance".

— Oui, répéta avec un sourire le capitaine Marco, tu es un ingrat, mon admirable sauveteur, puisque tu doutes du cœur de celui qui te parle ! Tu n'as plus ni foi ni patience, et ma prudence réfléchie te semble de l'insensibilité.

— Oh ! capitaine !

— Tu te dis que j'aurais dû deviner ta requête, votre désir à tous, et y souscrire le premier ? Et, parce que je ne l'ai pas fait, tu veux m'en punir en désertant.

— Oh ! capitaine !

— Sache donc, Millias, que j'ai longuement médité la part de responsabilité qui m'incombait dans l'adoption de la petite rescapée, tombée si miraculeusement entre nos bras, sur la "Bonne-Espérance".

"J'ai pesé toutes les chances et toutes les craintes qu'un tel avenir garde pour la pauvre orpheline.

Un silence profond régnait à bord pendant que Marco prononçait gravement ces paroles.

Le capitaine se tut un instant et personne ne le pressa de poursuivre ; les regards seuls l'interrogeaient.

— Et maintenant je puis vous dire que mes scrupules, bien naturels, devant un événement aussi bizarre, sont levés.

— Ah ! s'exclamèrent les marins !

— Tous ici, vous aimez l'enfant. Où retrouverait-elle un semblable lot de tendresse, des défenseurs aussi sincères et aussi braves ?

"L'Assistance publique me fait peur autant qu'à vous. Et certes, ce

n'est qu'à la dernière extrémité que je lui confierai l'enfant.

Marius, dont le visage s'était graduellement éclairé, joignit les mains et demanda :

— Alors, capitaine, vous voudriez bien...

— Voici ce que j'ai décidé, interrompit le capitaine Marco.

"Si les parents de l'enfant ne la réclament pas, si le consul d'Italie, à qui je ferai ma déclaration en arrivant à Marseille, ne retrouve pas ceux qui l'ont volontairement, ou accidentellement perdue, eh bien, Marius, Alésia remplacera tes affections perdues. Je consens, mes garçons, à ce qu'elle devienne l'enfant du bord !

Tous crièrent :

— Ah ! vous êtes bon, capitaine, et c'est nous qui sommes contents !

Le sort de la fillette venait de se décider en cet instant.

Personne ne la réclama.

Les détails du sauvetage transmis par le consul d'Italie aux autorités locales ne provoquèrent aucune demande à son sujet.

Alésia devint définitivement l'enfant du bord.

Le capitaine Marco avait ajouté :

— Je vous aiderai à l'élever.

L'enfant reçut de lui une instruction bien supérieure à la moyenne.

Mais pour le présent, et pour les soins maternels, il s'en remit à la tendresse vigilante de Marius.

L'enfant grandit.

Et quand elle trotta sur le pont ou quand elle dormait, couchée dans un hamac que la brise balançait, elle paraissait aux marins plus jolie et plus douce à voir que la colombe qui, dans l'arche sainte, apporta le rameau d'olivier.

Les marins, ces solitaires isolés par profession de vie, obligés de se nourrir incessamment de leur propre substance, portent souvent leur tendresse sans but sur quelque pauvre animal, sur un oiseau des bois patiemment apprivoisé.

Une grande joie leur vint d'élever et de garder en leur maison flottante la délicieuse créature.

Une fierté naïve leur vint aussi de protéger ce petit être.

Si pauvres qu'ils fussent, ils ne regardaient pas, quand on atterrissait en quelque port, à dépenser plusieurs belles pièces blanches pour lui acheter des joujoux et des robes.

Le temps passait.

Maintenant, elle causait, elle commençait même à apprendre à lire.

Dès qu'elle s'éveillait dans sa petite chambrette, elle voyait la mer, les mouettes, comme d'autres regardent la terre et les arbres.

L'air marin dorait sa joue de pêche rose.

La vague la balançait et elle riait au soleil.

Elle était vaillante comme une vraie fille de marins.

Ayant vu des tempêtes de toutes sortes, elle n'avait jamais peur.

Elle ne craignait rien ; ni le vent, ni le froid, ni l'humidité.

Elle ignorait la terre et ne marchait bien que sur les planches mouvantes.

A l'âge où d'autres petits enfants n'ont pas une fois contemplé la nuit, car on les couche et on leur clôt les yeux dès que le jour baisse, la petite sirène, comme on l'appelait à bord, connaissait déjà le nom des étoiles.

Ce qui se passait dans les villes bruyantes, dans les chaumières au long des rivages, elle l'ignorait ; mais ce qui se passait sur les vergues, entre le ciel et l'eau, elle le savait.

La terre était pour elle un monde inconnu qu'elle considérait d'un air pensif, comme un libre oiseau s'éba-

hit à regarder son compagnon prisonnier, mis en cage par les hommes.

La mer était son domaine, mais la terre, qu'elle ignorait, lui faisait peur.

Alésia n'avait point la pâleur malade des enfants étioles des grandes villes.

Ses traits, d'une pureté admirable, se détachaient sur les riches contours d'un visage tout fleuri de santé.

Elle avait un front grave, une belle voix, des yeux profonds et superbes.

Sa parure était étrange comme sa beauté.

Couverte d'étoffes bariolées et éclatantes que l'on trouve dans les ports, avec sur les cheveux une chéchia rouge ou un voile à fils d'argent, à douze ans, elle excitait partout l'admiration.

Marius Millias, qui n'était plus jeune, et Marco, le capitaine, commençaient à sentir le danger de garder sur un bateau, au milieu d'hommes, cette enfant déjà jeune fille et trop enchantée.

Mais ni l'un et l'autre n'osaient se dire leurs craintes.

Ils savaient que leurs premières paroles assombriraient la douce vie qu'ils menaient tous deux sur le bateau si morné sans la présence de la jeune fille entre eux.

Depuis plus de dix ans qu'ils avaient recueilli la mignonne naufragée, l'équipage s'était renouvelé plusieurs fois.

Clovis Roussière avait remplacé le père Antenor au "Doge de Venise". Il était marié et il avait maintenant deux petits gosses.

Corentin était retourné en sa brumeuse Bretagne au moment de la mort de son père et n'était pas revenu.

On avait eu de ses nouvelles par des pays embarqués à Marseille, car lui, le pauvre, ne savait pas écrire.

Les circonstances de la vie avaient éloigné l'Espagnol et le Napolitain.

Mais ceux qui les avaient remplacés n'avaient pas témoigné moins d'affection à Alésia.

L'enfant était toujours le rayon de gaieté du bord.

Elle ravissait et rajeunissait tout ce qui était alentour.

Le capitaine Marco, prématurément vieilli par une douleur secrète, avait senti son coeur aride refléurir pour la petite inconnue.

Il était devenue son maître, et quel maître! La jeune fille avait reçu du mélancolique marin le trésor inappréciable des connaissances diverses qu'il avait lentement acquises au cours de sa jeunesse et de sa maturité solitaires.

A treize ans, Alésia avait le sens moral étrangement développé, et une distinction qui en imposait. Elle dessinait agréablement, avait appris l'histoire par larges récits anecdotiques, c'est-à-dire qu'elle l'avait retenue.

Elle avait fait preuve d'une facilité étonnante pour apprendre les langues des pays que baigne la Méditerranée.

Dans ses longues conversations avec le capitaine Marco, elle avait enfin appris à réfléchir et à exprimer ses pensées.

Le capitaine était le cerveau d'Alésia; mais Marius Millias était son coeur.

Malgré tout son attachement pour elle, la jeune fille, avec son tact inné, sentait bien que Marco était un passager dans sa vie.

Maintes fois, le marin avait dit devant elle:

— Je ne m'appartiens pas.

Et comme on ne lui connaissait aucun lien avec le monde vivant,

comme il n'avait ni famille, ni femme, ni maîtresse, on ne savait ce qu'il voulait lire.

Mais comme d'autre part aucune parole légère n'était jamais sortie de ses lèvres, on ne doutait point de la gravité de cette affirmation.

D'aucuns prétendaient que de loin en loin, dans certains ports de l'Adriatique, il trouvait une lettre dont la venue agitait son impassibilité.

Jamais il n'avait parlé de ce mystérieux correspondant.

Du reste, il appartenait à cette catégorie d'êtres énigmatiques que personne n'interroge.

Quant à Marius Millias, au contraire, il était corps et âme à l'enfant trouvée.

En elle résidaient toutes ses espérances, tous ses projets d'avenir.

Plusieurs fois déjà il avait voulu la mener au Mazet, près de Tarascon, où il rêvait de se fixer avec elle.

Il se faisait vraiment vieux pour naviguer encore et il avait deux fois droit à la retraite.

Mais une répugnance incompréhensible l'éloignait des rivages.

Et puis sur ce bateau n'avait-il pas mené la vie la plus heureuse qu'un homme puisse rêver depuis qu'il avait sauvé Alésia?

N'était-il pas devenu père pour la seconde fois?

Et quelle enfant le hasard lui avait donnée?

De plus belle, de plus douce, de plus caressante, de plus sensible, il n'en fut jamais.

Et elle se plaisait tant sur la mer, que c'était une raison de plus pour Millias de ne pas la quitter.

Elle était la divinité du bateau et ne l'avait encore jamais abandonné.

Une circonstance voulut, pourtant, qu'Alésia descendit à terre et connût la vie de la plupart des humains.

Elle fit, à un printemps, une maladie.

Une maladie qui nécessita quelques soins qu'on ne pouvait lui donner sur le bateau, et surtout qui ouvrit les yeux au capitaine et l'obligea à prendre une décision dont il prévoyait depuis longtemps déjà la nécessité.

On cinglait sur Marseille.

Le capitaine, qui se rendit le premier compte de l'état de son élève, dit à Marius:

— Mon vieux, il faut débarquer ta fille.

Le vieillard blêmit:

— Vous la trouvez bien malade, capitaine?

— Non, rassure-toi, mon brave, rien de grave.

Un soupir de satisfaction gonfla le coeur du matelot.

Les paroles du capitaine troublèrent le père Marius au point qu'il faillit en avaler sa chique.

— C'est vrai, ça, capitaine. Hélas! le temps passe; il passe et on ne s'en aperçoit pas...

— Oui, mon ami. Et les enfants grandissent... Si étrange que puisse sembler une éducation comme celle qu'a reçue Alésia, il n'en est pas moins vrai que nous en avons fait une chaste jeune fille, qui est d'une du bonheur, qui bientôt sera digne de l'amour!

"Heureux celui qu'elle aimera!

— Ca c'est vrai, capitaine.

— Dans quelque temps, Marius, nous nous séparerons tous...

— Est-ce possible? s'exclama le vieux quartier-maître!

Millias regarda le capitaine, tant il était surpris des paroles qu'il prononçait et surtout de la voix vibrante avec laquelle elles étaient dites.

Prest-O-Lite
DE NOUVEAU EN TÊTE!



AVEC LA PLUS PUISSANTE BATTERIE JAMAIS FABRIQUÉE

POUR AUTOS PETITES ET MOYENNES

Ce sont les plus puissantes batteries jamais fabriquées parce qu'elles sont seules à renfermer le Prest-O-Lite Oxide. La surface des plaques est plus grande — de même que la force active de la batterie — et les séparateurs "Rubberib" entre les plaques, exclusifs à Prest-O-Lite, permettent à la batterie tout entière de fonctionner aussitôt.

Vous avez toute son énergie — instantanément. Pour démarrage rapide — longue durée — modicité du coût d'entretien — exigez les Batteries Prest-O-Lite. Et comme les batteries ont besoin d'eau, tout comme vous, n'oubliez pas de visiter régulièrement votre marchand Prest-O-Lite qui y mettra de l'eau distillée. Vous y gagnerez.

PREST-O-LITE STORAGE BATTERY COMPANY LIMITED
MONTREAL TORONTO WINNIPEG VANCOUVER

Les **SEMENCES EWING**



Pour tous jardins, grands et petits, le retour du printemps marque le retour aux semences Ewing. Et c'est ainsi que, depuis plusieurs générations, nos beaux jardins chantent les louanges de la maison Ewing... dont les semences sont célèbres depuis 1869.

Téléphonez pour obtenir le catalogue 1937 et commandez vos semences de bonne heure : Plateau 2922

The William Ewing Co.
LIMITED
412-414 MCGILL STREET, MONTREAL—TEL. PLATEAU 2922

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion.
Montréal, P. Q.

La Revue Populaire

Ci-joint veuillez trouver \$2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville Province

Un changement étrange s'était opéré depuis quelque temps dans le capitaine.

Marco, cet homme jeune, vieilli avant l'âge par des douleurs secrètes, soucieux mais résigné, ayant atteint une sorte de sérénité stoïque à force d'empire sur lui-même, semblait depuis peu s'ouvrir à une espérance aussi secrète que ses chagrins.

On ne pouvait suivre les traces sur son visage ramifié. Les rides de son front s'effaçaient une à une. Une impatience indicible le prenait quand on approchait de terre.

— Que lui était-il arrivé ?

— Personne ne le savait.

Les lettres qu'il recevait devenaient plus fréquentes.

Ils les lisaient et les relisaient sur le pont dans l'air embaumé du soir.

Et au lieu, comme il faisait jadis, de les déchirer en menus morceaux qu'il éparpillait sur les vagues, il les serrait dans un coffret en bois des îles fermé d'une clef d'or.

Et chacun de se demander :

— Le capitaine serait-il amoureux ?

— Amoureux, mais de qui ?

On n'avait jamais vu Marco avec une femme.

Le mystère n'avait, on le voit, aucune chance d'être éclairci.

Le capitaine donc, avait dit à Millias :

— Bientôt, nous nous séparerons tous.

Et Marius n'avait pas demandé pourquoi.

Il sentait venir des événements inconnus.

Questionner Marco lui eut paru du reste impossible.

Le capitaine parlait quand il voulait, ça c'était entendu.

S'il avait quelque chose à dire, on le verrait bien.

Chaque chose à son heure.

Après s'être recueilli une minute, le capitaine continua :

— Ta fille, Millias, a une légère fièvre muqueuse; conduis-la au mazet aussitôt que nous atterrirons. Là elle sera bien soignée. Tâche ensuite de lui faire aimer la terre.

Habitue la petite sirène à se plaire dans les maisons stables. Fais-lui comprendre la beauté de la nature terrestre. Au lieu de lui donner des coquilles pour ses jeux, tu lui donneras des fleurs; au lieu de marins pour compagnons, tu lui choisiras des jeunes filles de son âge.

— Elle ne sera déplacée au milieu d'aucune. Elle te prépare de grandes joies, vieux loup de mer, tu seras fier d'elle.

Le visage du matelot rayonnait.

— Il dit avec reconnaissance et avec orgueil :

— Grâce à mon capitaine, elle est plus savante qu'une fille riche, élevée dans les pensionnats, chez les soeurs !

— Ce qu'elle a de plus précieux, dit Marco, c'est la soif d'apprendre, et c'est aussi son bon cœur.

— Et moi, capitaine, que ferai-je ? dit le vieux qui avait roulé les mers et qui s'était toujours abandonné avec une confiance touchante à la direction morale du capitaine Marco.

— Pour le moment, tu resteras près d'elle.

Millias sourit :

— Oui. Je la soignerai.

— Avec ta vieille parente dont tu m'as parlé, une cousine, je crois ?

— Oui, mon capitaine.

— De ton âge ?

— Vieille comme moi, oui, mon capitaine.

— Pourvu qu'elle soit aussi bonne que toi ?

— Elle est bien meilleure que moi, capitaine.

— Alors l'enfant sera en bonnes mains et elle grandira en force, en beauté et en sagesse.

— Qu'il en soit ainsi, Millias, c'est le plus ardent de mes vœux !

A ce souhait Marius ne répondit rien.

Au fond, il était content de la décision prise par le capitaine.

D'où vient cependant qu'il restait devant lui immobile et triste, muet comme un homme qui attend encore une explication ou un ordre ?

Marco s'aperçut de son attitude. Il comprit ce qu'elle signifiait et avec un air encourageant, il reprit :

— Tu as quelque chose à me demander, Marius ?

Le vieux matelot rougit comme un écolier pris en faute.

— Moi ?

— Oui, toi.

Marius protesta :

— Je n'ai jamais interrogé mon capitaine.

— Je connais ta discrétion, mais je connais aussi ton amitié. Je sais que tu t'inquiètes de moi.

— Ça, c'est vrai.

— Eh bien, sois rassuré, je désarmerai à Marseille la "Bonne-Espérance" et j'irai te voir au mazet.

— Là, tu sauras ce que je vais faire.

— Là, tu connaîtras ma vie et son secret. Tu es mon seul ami en ce monde. Tu m'as soutenu par ton dévouement obscur, discret mais efficace dans les heures difficiles.

— La joie tardive et inattendue qui m'advient, je veux que tu la partages.

— Je l'avais déjà devinée, capitaine.

— Comme tu avais deviné mes souffrances. Ta sympathie délicate m'a aidé à traverser des heures cruelles; jamais je ne l'oublierai !

— Mon capitaine depuis quelques jours a l'air heureux.

— On se réhabitue de souffrir.

— Mon capitaine n'a pas l'air d'avoir plus de trente ans !

— J'en ai plus de quarante. Mais qu'importe, l'automne donne aussi des fleurs et des fruits !

Marco leva vers le ciel un front radieux.

Et, montrant sur la mer, une comme un lac, les premiers contours de la grande cité maritime de Marseille, la ville incomparable qui leur apparaissait dans l'éblouissement d'un beau jour, il prononça ces mots qui pour lui contenaient un sous-entendu joyeux :

— Marius, enfin, voici le port !

Le mazet que possédait Marius Millias se trouvait sur la route de Tarascon à Barbentane, sur la pente de la colline où abondent la férigoule et la lavande.

C'était une petite maison dorée par le soleil au dehors, blanche comme lait en dedans, avec une treille pour auvent.

Des champs roux où se mêlaient amandiers et oliviers s'étendaient alentour et plus loin c'étaient sur la plaine qui allait jusqu'au Rhône et sur la colline qu'embaument le romarin et la lavande, d'autres mazets appartenant aux gais compatriotes de l'inoubliable Tartarin.

Et quel beau coup d'oeil on avait sur la terrasse qui s'étalait devant la jolie maison !

A droite, le Rhône conduisait ses eaux tumultueuses à la mer entre deux rives couvertes de prairies, de vignes, de vergers; en face, les clochers de Tarascon et le château du roi René; à gauche, les Alpes, parure de la Provence avec leur manteau bleu ou violet suivant l'heure de la journée, fermaient l'horizon.

La vieille Margottine, la cousine de Marius, habitait seule le mazet, gardienne de la propriété de son parent, depuis la mort de sa femme et de sa fille.

Elle surveillait les récoltes, faisait les comptes de ce que rendaient les olives et les amandes et vivait du jardin, où sous des figuiers poussaient des piments, des artichauts et des tomates.

Quelques poules la faisaient riche d'oeufs.

Native d'Arles, Margottine en portait le costume.

Elle avait des yeux noirs brillants, un grand nez plein de finesse.

Sèche, nerveuse, le visage bistré au mistral, ses cheveux plus noirs encore que blancs accompagnaient son visage comme deux ailes de corbeau sur lesquelles il serait tombé un peu de neige.

Millias ne lui avait pas écrit son arrivée avec la petite malade.

A quoi bon prendre cette peine puisque le mazet était bien amarré à la terre et que la Margottine, elle, tenait si fort au mazet que c'était un deuil pour elle de le quitter pour le marché, même le jour de la fête de la Tarasque ?

Ce fut une belle surprise pour la vieille Provençale de voir un matin,

tandis qu'elle binait ses artichauts, avec un foulard rouge sur la tête, une belle voiture s'arrêter au seuil de la porte et la tête de Millias se montrer à la portière.

Tout de suite elle comprit.

Bien des fois dans ses lettres Marius lui avait parlé de la petite Alésia.

Il lui avait conté son histoire merveilleuse.

Il l'avait entretenue de sa beauté et de son caractère; mais la curiosité de la bonne femme à l'endroit de l'enfant n'avait jamais été contentée.

La petite sirène n'était jamais venue au mazet faire connaissance avec elle.

Et voici maintenant que son cousin l'amenait dans cette belle voiture ! Dieu ! qu'elle avait hâte de la voir !

Et ce Marius qui n'en finissait pas de descendre et qui empêchait son regard impatient de voir la mignonnerie !

— Tu vas la voir, dit-il après une embrassade préliminaire.

— Eh ! oui, faisait Margottine, tire-toi de là, pour lors.

Mais lui répondait :

— Elle a la fièvre, la pauvrette.

— Raison de plus, lambin, fit la femme exaspérée. Il y a un lit tout prêt, je la porterai.

— Voilà, voilà, mais, tu sais, elle dort.

Et, précautionneusement, le second de la "Bonne-Espérance" ouvrit la porte du grand landau fourbu dans lequel il avait amené sa chère malade.

Margottine s'y engouffra.

Et au lieu de parler, de s'expliquer comme il y avait lieu de s'y attendre, voilà qu'elle demeura muette.

L'enfant dormait sur un petit matelas mis en travers des banquettes.

Ses longues tresses noires pendaient au long de son visage pâli.

Sa tête était couverte d'un voile de couleur pourprée, comme le ciel quand le soleil se couche.

Une large tunique faite d'une étoffe exotique brodée de fleurs éclatantes la couvrait jusqu'à ses petits pieds.

La bonne femme recula, effarée.

Et les mains jointes, fixant des yeux dilatés sur son cousin, elle s'exclama :

— Mais c'est une Arabe !

Ce qui, dans son langage et avec son ignorance, voulait dire :

— C'est une étrangère.

Et il y avait une grande déception dans son exclamation.

— Comment, pensait-elle, me ferai-je comprendre de cette enfant qui porte un voile comme la Vierge et une robe comme aucune autre fille ?

Le bon Millias se mit à rire :

— Cette Margottine ! J'aurais dû pour toi, pas vrai, l'habiller en Arlésienne ?

— Ça, fit avec orgueil la Provençale, tu aurais bien fait, cousin; l'habit d'Arles est un habit de femme, tandis...

— Achève.

— ... Tandis que celui-ci... est un habit de Turque...

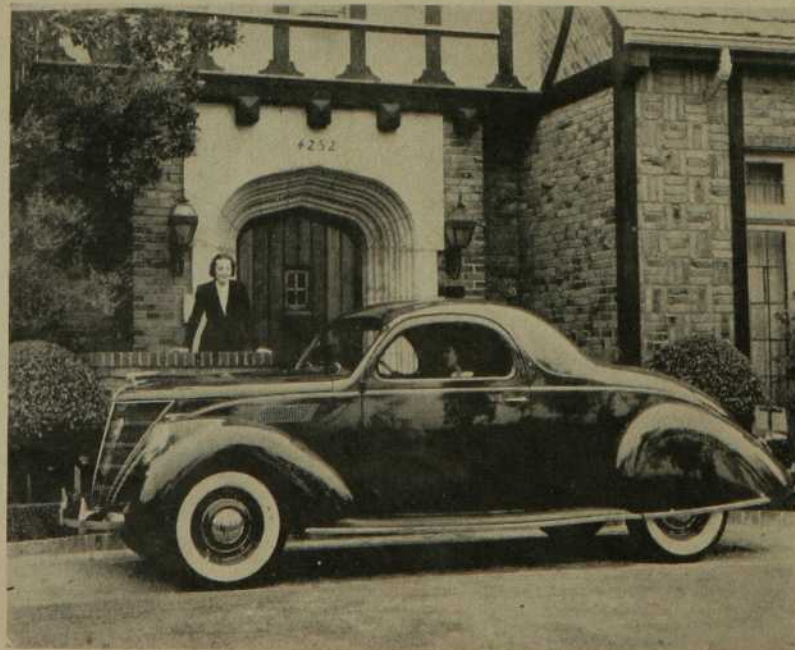
— De Turque, d'infidèle, de réprouvée, oui, je sais, ma chère Margottine. Eh bien, si je t'amène Alésia...

— Quel nom, Jésus !

— ... C'est pour que tu en fasses une vraie femme, comme tu dis, une femme comme était la mienne, comme tu es et comme eût été ma petite Renée...

Le marin était profondément ému.

Une larme roula sur la face couleur de safran de la cousine.



Un des plus jolis modèles Ford de 1937.

— Dans ce cas, commença-t-elle... elle...

— Je veux qu'elle devienne près de toi une fine ménagère, sachant faire la soupe à l'ail, les escargots, les reprises, les dentelles et tout le tremblement.

— Elle est trop mignarde pour cela, répondit Margottine.

Et, triomphant du premier mouvement de répugnance que la toilette originale de la petite sirène lui avait causé, elle la prit entre ses bras nerveux et l'emporta dans la maison.

Millias la suivait d'un air attendri en hochant la tête, plongé dans ses souvenirs.

Et au moment où la brave femme venait de poser la petite sur une jolie couchette, le vieux marin voulut lui faire plaisir.

— Si elle te dit, cousine, de l'habiller comme les filles d'Arles... murmura-t-il avec une rude tendresse, je ne m'y opposerai pas.

Margottine s'était retournée. Un éclair de fierté et d'orgueil illuminait ses yeux noirs.

— Ah! fit-elle, avec un accent profond, c'est bien cela, parent.

— Alors, je commencerai de croire que c'est un bon ange qui est rentré au mazet. Alors je commencerai de croire que c'est ta fille même que le bon Dieu nous a rendue!

La maladie d'Alésia n'était pas grave, mais elle fut longue.

Une étrange langueur était tombée sur elle.

Elle semblait dormir dans une chrysalide, mais on sentait que le papillon ne tarderait pas à sortir.

Margottine s'était vite prise de passion pour Alésia.

La douceur et la beauté de l'enfant avaient promptement rouvert ce vieux cœur qui se croyait scellé à jamais depuis la mort des siens.

Pour plaire à la fille des mers et lui faire oublier sa vie de misère, sa prison mouvante, elle l'entourait de tous les prestiges des jardins et des bois.

Des oiseaux roucoulaient à son chevet dans une cage dorée.

Des fleurs, les plus belles que l'on pût trouver aux environs, emplissaient, toujours fraîches, les grands vases de la cheminée.

Un chien jeune et joyeux léchait sa main blanche.

La jeune fille remerciait et souriait.

Et son sourire était le plus beau des remerciements pour Margottine.

La bonne femme devint vite l'esclave de ces lèvres qui ne demandaient rien.

Un jour, au bout d'un mois de soins constants, Alésia put se lever.

Ce fut un jour de fête pour Margottine.

Les yeux de l'enfant étaient redevenus vifs; son sang jeune et chaud mais sans fièvre; sa voix claire comme celle de l'alouette matinale.

Par la fenêtre, elle apercevait à perte de vue des terres montueuses et un peu du Rhône qui brillait entre les arbres.

Sur le pied du lit était un bel habit de jeune Arlésienne.

Mais Alésia ne pouvait se décider à le revêtir.

Et quand Margottine parut avec une prière dans les yeux, l'enfant lui répondit par une autre prière tristement souriante:

— Pas encore!

Elle reprit sa brillante tunique, ses babouches orientales, ses colliers de corail, ses vêtements richement colorés.

Puis elle se regarda au miroir, considéra Margottine, les portraits appendus sur les murs de la chambre, Millias lui-même et les gens qui,

sur la route, circulaient au dehors.

Et comme elle voyait les fleurs au jardin, elle s'élança pour les prendre.

Elle était belle comme Mignon, pareille aux héroïnes merveilleuses des poètes.

Mais ceux qui passaient se retournaient sur elle, en une mouerie blessante:

— Eh! la Turque, la baladine! Cache-toi donc, sorcière!

La pauvre petite se fût évanouie de terreur et de honte, si elle n'était tombée, éperdue, dans les bras de Millias.

— Oh! père, père!

Il la serrait tendrement sur son cœur comme pour la défendre contre le monde entier.

Il la fit rentrer au mazet, et, parmi les plus tendres caresses, il essaya de lui apprendre la vie.

Alésia, rouge d'indignation, répétait avec désespoir:

— O père, père, qu'ils sont méchants les hommes de la terre!

— Mais non, petite, mais que veux-tu, ils n'ont pas roulé leur bosse comme nous à travers le monde. Ils croient que toutes les femmes doivent porter le costume de Mireille. Tê, c'est que c'est un beau costume aussi, ça je ne dis pas et ils n'en connaissent pas d'autres.

— Et si je portais leur robe et leur fichu, vous croyez qu'ils ne me di-raient plus l'injures?

— Assurément, ma chérie, car tu ferais une si belle Provençale qu'ils croiraient voir leur Mireille en chair et en os.

Alésia poussa un soupir.

— Je le mettrai donc, dit-elle, puisque, pour pouvoir vivre sur la terre, il faut être pareille aux autres.

— Ça c'est vrai tout de même, répondit Millias, ici on n'est pas aussi libre que...

— Sur la "Bonne-Espérance" acheva la gracieuse enfant.

Elle s'habilla donc en jeune Arlésienne.

Quand Margottine la vit, elle faillit en choir de joie et d'admiration.

— Que tu es belle, Alésia! Ce costume te grandit et te donne la manière d'une noble jeune fille, comme il en était à la cour du roi René dont tu vois le château d'ici.

— Pour sûr, tu es une fille de prince, ma gentille!

La jeune fille, que commençait à apprécier le vêtement qu'elle avait dédaigné tout à l'heure, sourit de bonne grâce.

— Je suis, dit-elle, la fille chérie de maître Marius Millias et la princesse du mazet en fleurs!

De ce jour Alésia fut vraiment une habitante de la terre.

Mais elle avait gardé, indélébile, sur elle le cachet de sa vie passée, de son enfance sauvage et douce.

Ceux qui la voyaient ne savaient pas d'où venait son charme étrange, mas ils le subissaient malgré eux.

Bientôt elle s'accoutuma au mazet, à cette tendresse de femme qu'elle n'avait jamais connue et que lui témoignait la Margottine. Ses soins empressés mettaient autour d'elle une douce tiédeur de nid.

Elle n'avait plus la mer, mais elle jouissait de la vie de ce beau fleuve, le Rhône qui mène ses eaux rapides à la Méditerranée.

Dès le matin elle courait à travers la rosée et les fleurs, s'ébahissant à toutes les plantes comme une aveugle que l'on aurait miraculeusement rendue à la lumière.

Les semences que la main savante du capitaine Marco avait jetées dans son esprit se développaient au fur et à mesure qu'elle prenait conscience de la création tout entière.

Un mois s'était écoulé et le capitaine n'avait pas encore tenu la promesse qu'il avait faite de venir au mazet.

On l'attendait de jour en jour avec une vive impatience.

Un matin, Millias, qui avait rencontré le facteur sur la route, rentra en brandissant une lettre au bout de son bras.

— Devine, fillette, de qui la lettre?

— Du capitaine, répondit joyeusement la jeune fille.

Marius réfléchit:

— Je t'ai donné fausse joie, mignonne, ça n'est pas de lui. Devine encore.

— Oh! que m'importe, répondit Alésia, après Margottine et toi, je n'aime que lui.

— Eh bien, tu as tort de dédaigner ces nouvelles, elles viennent de Paris et sont de Victor le Parisot.

L'intérêt reparut sur le joli visage d'Alésia.

— En effet, je serais une ingrate, si je ne me souvenais de lui. Que te dit-il donc, ce brave Victor?

— Tu sais qu'il n'a jamais cessé de m'écrire. Il me dit qu'il travaille dans le faubourg Saint-Antoine. Il a appris le métier d'ébéniste.

— C'est pour se marier, n'est-ce pas, qu'il a quitté la "Bonne-Espérance"?

— Eh oui, petite, toujours la même histoire. On s'est juré de rester marin; mais on est jeune, une femme vient à passer sur votre route et adieu la vocation.

— Ah! ils font bien, les jeunes, de profiter. C'est si bon d'aimer!

La fillette se taisait, respectant le rêve du vieil homme.

— Pour lors, continua-t-il, il me semble qu'il est heureux. Il me rappelle les bons jours passés sur le bateau avec toi quand tu étais petite.

— Et puis, il dit encore autre chose.

— Quelle chose?

— Il dit aussi que ta place serait à Paris.

— Quelle drôle d'idée!

— Ça, reprit l'ancien marin en s'emplissant les narines d'une forte prise, plus tard, je ne dis pas.

— Comment, père, tu voudrais aller à Paris?

— Pourquoi pas, mon enfant? Ne faut-il point compléter ton instruction, t'apprendre un fin métier qui te permette de gagner au besoin ta vie?

— Le pourrais-tu ici? Es-tu faite pour vivre dans un mazet, pour cultiver les champs?

Alésia ne répondit pas, elle regarda autour d'elle.

Elle sentit qu'elle regretterait le mazet moins que le navire, mais que, pourtant, il lui était déjà cher.

— Margottine?

— Elle viendrait avec nous, la chère créature. Mais ces projets demandent réflexion. Nous en cause-rions avec le capitaine.

L'enfant, demeurée seule, jeta un coup d'œil sur les fleurs qu'elle venait de dessiner et sur celles qui lui avaient servi de modèle et qui, baignant dans un vase, embaumaient la petite pièce.

Comme elle eût voulu rendre leur grâce fraîche, la légèreté de leurs tiges, la morbidesse de leur chair délicate!

— Si j'habitais Paris, j'apprendrais à peindre, se dit-elle, et sa figure s'éclaira d'une joie subite.

Elle y pensa toute la journée, et quand elle fut couchée, à travers la nuit de printemps lumineuse et douce, Paris lui apparut avec ses édifices, ses clochers et ses tours, son large fleuve replié près de sa magnifique cathédrale comme un serpent qui dort, tel enfin que les plans et les

Veritable
Thé de Boeuf

BOVRIL



augmentera
votre
vigueur
et vitalité

**REFUSEZ
IMITATIONS**



NE SOUFFREZ PLUS

**Traitement Médical
F. GUY**

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTRÉAL, P.Q.

ANTALGINE

Soulage
MAUX de TÊTE
Douleurs périodiques



gravures lui avaient appris à le connaître.

Bientôt, on ne songea plus au mazet, à la suggestion du Parigot.

Et un mois s'écoula encore.

Que devenait le capitaine Marco?

La "Bonne-Espérance", désarmée, était toujours dans le port de Marseille.

On disait même qu'elle serait bientôt à vendre.

Ce navire était la seule fortune du capitaine.

S'il le vendait, c'est qu'il renonçait à naviguer lui aussi.

A tous ces bruits qui venaient du grand port, Millias hochait la tête, disant:

— Vous verrez, mes amis, qu'il y a encore de l'amour sous roche!

Ça, il en était sûr, quand on quitte la mer, c'est pour une femme.

Mais il était curieux de connaître tous les détails de ce mystérieux amour.

Qu'elle devrait être belle l'histoire du capitaine Marco!

— Un homme sans pareil, comme il avait coutume de dire.

Il s'en délectait à l'avance comme du plus émouvant des romans.

Un roman qui finissait bien au moins, celui-là.

Enfin, un jour, sans crier gare, une ombre se profila sur la porte au moment où l'on allait se mettre à table.

C'était le capitaine Marco.

L'enfant sauta au cou de son parrain, dans le transport de sa joie.

Elle se rendait compte de ce qu'avait été pour elle ce maître qui, sans effort, avait orné son esprit de connaissances variées.

Une reconnaissance infinie grandissait en elle. En le revoyant, elle sentit toute la tendresse qu'elle lui avait vouée.

— Ah! capitaine! faisait Millias en se prodiguant alentour de son hôte, voilà un grand honneur et un grand bonheur aussi que vous nous faites!

— Mes bons amis, répondait le capitaine joyeux et ému, je suis bien heureux moi aussi de vous revoir.

Marius, faisant un porte-voix de ses deux mains, héla Margottine.

— Hé, ma bonne, soigne la bouillabaisse, voilà notre roi à tous!

La bonne femme s'approcha et fit une bien jolie révérence.

— Je suis votre servante, monsieur le capitaine.

— La bouillabaisse, s'exclama en riant le marin, voilà qui nous rappellera le père Anténor, qui nous en servit de si bonnes tandis que sa femme remplissait nos verres du vin de la Malgue.

— Sans faire de tort à l'oncle de Clovis, fit d'un air bonasse le père adoptif d'Alésia, je crois, capitaine, que vous priserez le fricot de ma cousine.

— Je n'en doute pas, car il a, sur l'honneur, un fumet à réveiller un mort, fit avec une complaisance enjouée Marco, peu sensible d'ordinaire aux délices culinaires.

Pendant qu'Alésia s'empressait de mettre le couvert et dame Margottine de préparer des anchois et une salade de poivrons doux, les deux hommes sortirent.

Marco admira la maisonnette toute blanche entourée d'un verger en fleurs qui, l'été venu, serait chargé de fruits d'or.

Bien abrité au pied de la colline, hérissé de genêts, le mazet, embaumé par les romarins et les lavandes, était encore entouré de verdure par la pinède.

— Il fait bon ici, dit Marco. Quels ébats ta fille doit y prendre!

— Oui, capitaine, je la regarde jouer en fumant ma pipe, sous la treille, en écoutant le chant des cigales et le bourdonnement des ruches.

— Mais cela ne me fait pas oublier le capitaine Marco, cet homme de bien, et la "Bonne-Espérance", ce fier bateau où j'ai laissé tant de gais compagnons, tant de francs camarades.

Le second de la "Bonne-Espérance" se tut en proie à des souvenirs qui l'attendrissaient si fort qu'une petite larme roula sur sa figure, en tremblotant d'une ride à l'autre, jusqu'à ce qu'elle vint s'écraser sur le revers de sa main.

— Douce émotion, dit le capitaine et telle que la richesse n'en procure jamais!

— Ah! la richesse, je la hais!

— Mon capitaine a donc eu plus à se plaindre de l'argent que de la pauvreté?

— Oui, répondit avec un sourd accent le marin.

Les deux hommes s'étaient assis sous la treille.

Marco était pensif.

Millias respectait la méditation de son chef.

Il sentait venir la confiance promise et n'osait pas souffler mot, dans la peur de l'effaroucher.

Bien souvent, au cours des années passées sur le bateau, Marius avait dit à Clovis Roussière, qui était son confident habituel:

— Le capitaine! Il est bouclé comme un coffre-fort de la Banque de France!

— C'est ennuyeux, disait alors le bon garçon, de voir si bath patron embêté comme ça!

— Il a toujours l'air d'avoir reçu une tuile.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il a, toi, Marius, qui es plus ancien?

Millias tout hésitant risquait:

— C'est peut-être quand même une histoire de femme. Il a dû être beau garçon à vingt ans!

— Pour sûr et c'est encore un bien bel homme, affirmait l'enfant de Marseille, mais, vous savez, il n'a jamais dû être fort sur la rigolade.

— Le capitaine, c'est comme qui dirait un moine, un homme qui aurait fait des vœux, quoi.

Et à tous, en effet, il donnait une impression presque monastique.

— Maître Marius, commença Marco, comme s'il avait lu à livre ouvert dans la pensée de son second, n'est-ce pas que bien souvent tu as pensé, en me voyant si soucieux que j'avais un secret ou que j'étais un misanthrope?

— Pardon, excuse, dit Marius, je sais pas bien ce que c'est que vous avez dit en dernier.

— Un misanthrope?

— Oui.

— C'est un homme lassé de vivre avec ses semblables...

— Ça ne vous ressemble pas alors; vous étiez trop bon pour nous; aussi ça nous faisait gros cœur de voir que vous n'étiez pas heureux.

— Que veux-tu, j'ai dû me résigner, ce qui est déjà un bonheur; j'étais né avec un cœur simple et naïf. Je ne pouvais me faire à certaines choses...

— Et maintenant?

— Maintenant, je suis heureux. Le bonheur m'est arrivé au moment où j'allais mettre le pied dans la descente qui mène au cimetière.

— Et ce bonheur, je ne pouvais même le souhaiter, car pour que je puisse l'atteindre, il fallait qu'un homme meure.

Marius ouvrit la bouche pour dire:

— Je comprends, vous aimiez une femme mariée.

Mais une retenue délicate l'arrêta.

Le capitaine continua:

— Il fallait qu'un homme meure et cet homme est mort.

Millias se dit encore en dedans:

— Le mari de la particulière.

— Marius, reprit Marco, j'étais un jeune homme au front souriant quand je rencontrais deux soeurs qui ne se ressemblaient guère. Elles m'étaient quelque peu parentes et je passais tous mes loisirs dans leur maison.

— J'étais riche, mais je ne pensais jamais à cet avantage.

— J'aimai l'une des deux soeurs.

— Je l'aimai pour sa douceur, sa tendresse et sa charité.

— Je vois ça, dit Marius, d'un ton pénétré; elle était comme ma femme, et jamais plus douce créature n'avait mangé le pain du bon Dieu.

— Jeanne était mon élue.

— Souvent, je jouais avec sa soeur, la brune Clotilde, comme on joue avec un jeune garçon. Ardente, positive, taquine et perverse, nerveuse à l'excès, cette enfant régentait la maison.

— Comment s'imaginait-elle que je pouvais l'aimer?

— Et se l'imaginait-elle réellement? Je ne sais.

— Elle jalousait notre amour, et plus encore que notre amour, ma position de fortune.

— Ayant toujours opprimé Jeanne, elle se résolut à m'enlever à elle.

— Se faire aimer de moi, il n'y fallait pas songer; je n'avais d'yeux que pour Jeanne et, depuis que j'avais osé lui avouer ma passion et que j'avais reçu ses aveux, je ne m'occupais plus de Clotilde.

— Une rancune farouche grandissait en elle.

— Elle se jura que je n'épouserai pas Jeanne.

— Je comprends, mon capitaine; vous aviez trouvé une vraie femme, une chose qu'est plus rare qu'un merle blanc; alors il a fallu qu'on vous la refasse! Moi, c'est la mort qui me l'a prise. Y a bien de quoi être dégoûté de l'existence.

Marco avait-il entendu les réflexions du matelot? On n'eût pu le dire.

Ses yeux regardaient fixement la terre et voyaient sans doute dans le fond de son cœur.

— Je ne m'occupais plus le Clome sentais sans cesse observé à la tilde, mais elle s'occupait de moi. Je dérobée par ses yeux noirs.

— Elle tomba malade peu à peu. J'ai toujours eu dans l'esprit que toute cette langueur était jouée pour que nous nous rapprochions d'elle.

— Ma chère Jeanne devint très inquiète.

— Pensez, disait-elle, que nous avons déjà failli bien des fois la perdre. Tout en elle fait peur, elle est si étrange!

— Et le front plissé d'une fraternelle inquiétude la chère âme tenait entre ses doigts frais le poignet brûlant de la malade qui faisait semblant de dormir.

— Il me fallut m'absenter pour régler des affaires de famille, avant de revenir tout à fait.

— Fatale absence!

— Le soir qui précéda mon départ avant de nous quitter, je trouvai Jeanne très pâle, faisant effort pour répondre et pour sourire.

— Pressée de questions, elle finit par me dire, le doigt tendu vers la chambre de Clotilde.

— Je crois qu'elle vous aime!

— Je bondis du canapé où j'étais assis et j'étais effrayé comme quel-

qu'un qui va traverser un danger mortel.

— Elle m'aime, vous croyez, fis-je horrifié?

Un trouble extrême m'avait saisi.

Qu'allait-il advenir de notre amour en cette maison où tout pliait devant les caprices de cette névrosée de Clotilde?

Je savais que Jeanne disait vrai; je sentais que cette sombre enfant, jalouse de notre bonheur, voulait le briser.

— Je dis:

— Son caprice sera vite passé, si ce que vous craignez, ma Jeanne chérie, existe, puisque je vais partir!

— Hélas! soupira-t-elle.

— J'essayai de rire, bien que j'en eusse fort peu envie:

— Loin des yeux, loin du cœur!

— Ma chère fiancée ne pouvait dominer les sombres pressentiments qui l'assaillaient.

— Elle balbutia plutôt qu'elle ne prononça ces deux mots:

— J'ai peur.

— Vous n'avez pas dû partir le cœur trop content, mon capitaine, remarqua Marius, en hochant la tête.

— Sans doute, pourtant je n'attachais pas à ces paroles, à ces circonstances, l'importance qu'elles avaient réellement. Si j'avais su!

— Ça capitaine, c'est un mot que chacun rencontre sur sa route. L'homme le plus fou du monde n'est pas sans avoir acquis quelque sagesse chaque fois qu'il a dit: "Si j'avais su!"

— Oui, si j'avais su, je serais resté et de vive force j'aurais empêché Jeanne de se sacrifier!

Millias frappa dans ses mains et dit:

— Alors, elle?...

Et il resta la bouche ouverte dans le saisissement de ce qu'il devinait.

Le capitaine Marco répondit à cette phrase inachevée par un oui étouffé.

— Aussitôt que je fus parti, Clotilde accentua sa misérable comédie, elle se laissa arracher son secret, son soi-disant secret, par l'ange qu'était Jeanne.

— La pauvre enfant se promit de dompter son amour qui ferait le malheur de sa soeur, qui causerait peut-être sa mort, croyait-elle.

— Quand, après d'affreuses luttes, elle apprit à cette misérable fille son projet de rompre avec moi, de faire à jamais le sacrifice de son bonheur, la cruelle enfant se jeta dans ses bras, disant:

— Jeanne ma chère Jeanne, que tu es bonne! Sans cela je me serais tuée.

— La mauvaise pécore, mille tonnerres, ne craignait pas de mettre à mal deux braves amoureux comme vous, clama le second-maître en s'appliquant un formidable coup sur la cuisse.

— Ma pauvre Jeanne crut bien faire en épousant un homme qu'elle n'aimait pas et qu'elle avait refusé plusieurs fois et elle m'écrivit une lettre héroïque en me suppliant de m'unir à Clotilde...

— Je lui aurais plutôt tordu le cou, s'écria Marius.

— J'avais le cœur brisé; l'idée même de prendre pour femme celle qui avait changé mes espérances en désespoir déchainait sur ma bouche un rire de fou.

— Pauvre capitaine!

— Je savais combien dans la famille, on avait dû violenter la volonté de ma fiancée, pour lui faire prendre ce parti désespéré, et pourtant, je l'accusais de trahison, ma triste Jeanne, et, ne pouvant arra-

cher l'amour de mon cœur, je finis par la maudire...

— Vous aviez bien besoin de trouver cette vipère de Clotilde sur votre route, grogné Millias qui, tout yeux et tout oreilles, ne pouvait, cependant, s'empêcher d'interrompre de ci et de là le récit de Marco.

— J'aimerais de savoir ce que vous avez répondu à cette invite d'épouser la mauvaise jouvencelle?

— Je répondis par un refus brutal et ironique tout à la fois, et l'on n'entendit plus parler de moi.

— J'en aurais fait tout autant. A la bonne heure!

— Je fis plus. Pour m'étourdir, je mangeai une partie de ma fortune en plaisirs stupides qui, du reste, ne m'ôtèrent pas mon chagrin.

— Et bientôt il me restait juste de quoi acheter un petit navire. Ça, c'était mon rêve, de vivre sans foyer entre le ciel et l'eau. La "Bonne-Espérance" était à ce moment à vendre, je l'achetai.

A ce moment, Margottine parut sur le seuil. Le dîner était prêt.

Elle exigeait la présence des convives à table.

Malgré son désir d'en entendre plus long, Marius, qui ne voulait pas manger un déjeuner brûlé ni voir rabaisser les talents culinaires de sa cousine, entraîna le capitaine Marco à l'intérieur.

Les souvenirs du passé n'avaient pu assombrir ce dernier. Il jouissait délicieusement du présent et voyait l'avenir sans nuage.

Ce fut donc avec la plus franche gaieté qu'il s'assit entre sa filleule Alésia et la bonne et accorte Margottine.

Et bientôt, on n'entendit plus que le cliquetis des fourchettes.

Après les hors-d'œuvre, une copieuse bouillabaisse fit son apparition entre les mains triomphantes de l'excellente femme.

— Eh bien, qu'en dites-vous, mes enfants? interrogea le père Millias réjoui et fier de voir le mets national baignant dans une sauce mielleuse et dorée, dressé sur sa table devant le capitaine Marco, son hôte respecté.

— Je dis que c'est un mets divin, répondit le capitaine et que dame Margottine, au nom si joli, est la première cuisinière de la Provence!

— Moi, affirma le second-maître, chaque fois que je mange au mazet cette ratatouille de première classe, je suis content. Rien que de la sentir, le poil des yeux m'en tombe.

— D'abord, ça n'est pas pour me vanter, mais j'ai toujours fait bon visage devant une nappe blanche.

— Ça, c'est vrai, convint Margottine, riant de toutes ses dents.

Quant à Alésia, sa joie était discrète. Marco l'interrogeait sur ce qu'elle avait fait depuis qu'elle était au mazet.

La jeune fille dit qu'elle avait continué à travailler le dessin toute seule.

Mais au lieu de reproduire des figures ou de copier des modèles de sculpture, elle avait essayé de reproduire la flore qui l'émerveillait au delà de tout sur la terre.

— Mais c'est très bien cela, approuvait le capitaine; tu as, chère enfant, le sens inné du beau et je suis sûr que tes essais sont pleins de promesses.

— Oh! capitaine, c'est que je n'avais plus vos leçons!

— Tu avais celles de la nature. J'aurais qu'elles ne te suffiraient pas dans l'avenir, non plus que les miennes, du reste, et qu'il t'en faudra d'autres...

La fillette l'écoutait songeuse, absorbée dans une contemplation intérieure.

— Croyez-vous, parrain, dit-elle tout à coup, sortant de sa méditation, croyez-vous que, plus tard, en travaillant beaucoup, je pourrais arriver à peindre, moi aussi, à peindre des fleurs pour gagner ma vie?

— Tê! le joli métier, admira Margottine. C'en est là un beau jardin! Il ne fane pas, au moins, celui-là!

— Pourquoi pas, ma chère petite filleule? Je crois que tu as tout ce qu'il faut pour devenir une artiste. Tu dessines déjà très bien. Tu peux t'essayer à la peinture. Je t'achèterai une boîte de couleurs à Marseille.

Alésia sauta au coup du capitaine Marco, dans le transport de sa joie.

— Et je peindrai aussi les fleurs de la mer, continua-t-elle en battant des mains.

— Personne ne les connaît mieux que toi, petite sirène.

Ainsi fut décidée la vocation d'Alésia.

On en était à la salade faite à l'huile d'olive toute dorée.

On n'avait plus guère faim; on mangeait pour s'amuser.

On allait passer aux amandes et aux confitures.

Après un bon déjeuner, quoi de plus délicieux que d'entendre la fin d'un récit dont on a le héros souriant sous les yeux?

C'était là ce que pensait Marius.

Il patienta jusqu'aux cigares, que Marco sortit de sa poche.

Des havanes doux et forts à lui faire oublier momentanément sa bouffarde.

Puis les yeux mi-clos comme un chat qui digère voluptueusement au soleil, le second de la "Bonne-Espérance" risqua entre deux bouffées et la voix suppliante:

— Si c'était un effet de votre bonté, capitaine...

Les deux femmes ne savaient pas ce que cela voulait dire.

Mais Marco avait compris.

Il secoua la cendre fine de son londrès:

— Alors tu voudrais que je te dise comment se termine le roman que je te conta's tout à l'heure?

— Oui, capitaine, sans vous commander, répondit Millias dont le visage, grâce au vin capiteux de Frigolet et à la bouillabaisse, était devenu rouge comme une betterave.

A entendre ces mots, la curiosité de Margottine était vivement surexcitée.

Elle eut pourtant une moue qui voulait dire:

— Ça va être comme un livre en plusieurs tomes dont on n'a acheté que le dernier.

C'est qu'elle ne savait pas qu'il s'agissait du capitaine.

Aussitôt qu'elle l'eut compris une vive attention succéda sur ses traits expressifs à la sorte de dédain qu'elle avait montré tout d'abord.

Quant à la jeune fille, fixant ses beaux yeux de velours sur le visage de son parrain, elle buvait religieusement ses paroles.

— Où en étais-je donc? demanda le capitaine.

— Vous en étiez à dire, mon capitaine, qu'à force de faire la fête, pour oublier vos peines, vous aviez mangé presque tout votre saint-frusquin. Et que, pour sauver le restant, vous aviez acheté la "Bonne-Espérance".

Alésia regardait Marco avec un tel air d'incrédulité que le capitaine lui dit:

— Cela t'étonne, enfant, d'apprendre que j'ai été fou avant de devenir sage?

— Pécaïre, réfléchit Margottine, il n'avait encore que ses dents de lait alors et quand on mord trop dur, on les casse!

Marco sourit, puis il continua:

— Aussitôt que je me sentis le maître de ce fin bateau, avec un bon équipage sous mes ordres, je redevins un homme.

— Quand on a un métier, fit sentencieusement Marius, faut remettre son chagrin après l'ouvrage.

— Oui, et le travail vous console ainsi peu à peu.

— L'oubli, c'est comme la faim, observa Margottine. Sans lui, on ne pourrait vivre.

— L'oubli donc était venu, je le croyais du moins; jamais plus je n'avais entendu parler de Jeanne. Jamais je n'avais rien su de cette Clotilde, dont le plan infernal, mûri dans sa cervelle malade, m'avait séparé de mon premier amour.

"Six ans s'étaient écoulés.

"Pendant un séjour à Palerme, nécessité par une réparation à la quille du bateau, il me prit fantaisie de visiter la chapelle Palatine, cette chapelle que l'on dit la plus belle du monde et le chef-d'œuvre du moyen âge.

"J'en admirais les mosaïques, quand une femme passa près de moi.

"Je n'avais jamais pensé qu'à une seule femme. Je l'aurais reconnue, la nuit, à un mot prononcé; marquée, au geste de son front ou de sa main blanche; je n'eus pas une hésitation; le hasard me remplaçait brusquement en face de Jeanne.

"Je n'eus pas besoin de prononcer son nom, elle aussi m'avait reconnu.

"Une pâleur mortelle envahit ses traits à ma vue; je la vis chanceler, je m'élançai pour la soutenir.

"En un instant, rapide comme le feu qui dévore la paille, notre amour, notre malheureux amour s'était réveillé.

"Et bientôt, nous échangeions des paroles et des baisers passionnés comme au soir fatal qui nous avait séparés.

"Nous ne pensions plus au mari, à nos douleurs; le temps était aboli.

"Elle se reprit la première.

— La femme est toujours plus sage que nous, observa ce vieux philosophe de Millias.

— Tu parles d'or, dit le capitaine, mais ça n'est pas nous qui avons fait nos passions... Après les baisers, il nous vint des larmes et pourtant nous étions heureux de nous retrouver.

"Jeanne était toujours belle et plus touchante encore que jadis. On voyait dans ses yeux le reflet de la tristesse de son cœur.

"Nous sentimes tout de suite que nous nous aimions plus que jamais, mais elle était mariée. Son mari n'avait qu'un défaut, celui de n'être pas aimé.

"Il voyageait avec elle. Il était à Palerme; mais souffrant ce jour-là, il ne l'avait pas accompagnée à la chapelle.

Ils habitaient la Ciotat, mais ils voyageaient fréquemment.

"Tromper l'époux de Jeanne? La pensée ne nous en vint même pas.

"Je ne doutais plus d'elle, je comprenais déjà, avant même les explications qu'elle me donna plus tard de l'acte qui m'avait tant révolté. Je me repentai de ma dureté impitoyable d'ami. J'étais un peu réconcilié avec la vie.

— Vous en avez eu une chance d'entrer dans cette chapelle, s'exclama Margottine! Qu'on nie encore la Providence!

La Provençale était fort dévote et ne prononçait jamais le mot de hasard.

— Nous résolûmes de ne plus nous voir que dans des circonstances extraordinaires et de nous écrire quatre fois par an.

"Ces lettres, Marius, tu me les a vues lire et relire.

— Je m'en souviens d'autant mieux que chaque fois que mon capitaine les recevait, y avait du bon pour nous...

— J'étais si heureux!

"Cette vie a duré six ans encore, au bout desquels le mari de Jeanne est mort.

— Enfin, vous étiez libre, ça n'était pas trop tôt, s'exclama Margottine.

— Et je l'épouse dans quelques mois.

— Ça, c'est une bonne nouvelle. Voyez-vous, capitaine, la vie est comme l'année: c'est à l'automne qu'elle donne les meilleurs fruits.

— Dieu vous entende, mes braves amis.

Le père Millias tourmentait sa moustache grise.

Enfin il demanda:

— Et cette Clotilde, cause de tout le mal, qu'en est-il advenu, capitaine?

— Rien de bon. Quand elle sut que je ne voulais pas d'elle, après une violente colère, elle rit méchamment:

— Je regrette son argent, non lui, dit-elle. Qu'il aille donc se promener, le voilà bien assez puni puisqu'il n'aura pas cette mijaurée de Jeanne.

— Ah! la coquine, cria Millias.

— S'est-elle mariée? demanda encore Margottine.

— Oui, répondit le capitaine; elle s'est mariée avec un homme plus fortuné que moi; mais elle l'a ruiné en peu de temps et rendu si malheureux qu'il est devenu quasiment fou.

— C'est une vraie femme-vampire, affirma Margottine d'un ton convaincu.

Alésia dit à Marco gentiment:

— J'aurai donc aussi une marraine quand vous vous marierez?

— Tu as déjà une grande amie, mignonne, et qui te connaît depuis longtemps sans t'avoir vue. Quand nous serons mariés, nous viendrons te voir.

— Ici, au mazet? interrogea Margottine, ravie de la perspective de faire connaissance avec l'héroïne de cette belle histoire d'amour, dont elle ne savait que la fin, mais que sa riche imagination provençale reconstituait en y ajoutant.

— Au mazet, si vous y êtes encore, répondit gaiement le capitaine. A Paris, si vous vous y rendez bientôt, pour faire l'avenir d'Alésia.

— A la bonne heure, on se reverra donc, dit le second de la "Bonne-Espérance"; vous n'oubliez pas notre jolie pitchounette. Dans ce cas, ça nous fera moins deuil de vous quitter.

La journée s'avancait, les meilleurs moments sont les plus courts.

Le capitaine devait rejoindre Marseille, où il était descendu chez Clovis, le neveu du père Anténor, qui tenait un petit hôtel.

Le lendemain en effet, il faisait remise de la "Bonne-Espérance" à l'un des plus importants armateurs de Marseille.

— Encore une séparation, un morceau de notre vie à tous qui se déchire, soupira Millias.

"Adieu donc pour toujours au beau métier de marin!

— Je ne serai plus l'enfant du bord, adieu donc à la "Bonne-Espérance", dit Alésia tournée vers l'avenir.

— Puissent ceux qui la monteront être aussi heureux, aussi unis que

nous l'avons été tous ensemble ! Qu'ils se retrouvent comme nous en n'ayant rien à se reprocher et en s'aimant toujours !

— Ainsi soit-il, fit dévotement Margottine.

Et le capitaine Marco, après avoir embrassé Alésia, après avoir serré la main de la Provençale, s'en alla prendre le train, accompagné par Marius.

Après le départ du capitaine, la vie reprit, au mazet, comme par le passé.

Cependant on y respirait un air nouveau et cette espèce d'inquiétude que l'on a dans les lieux où l'on ne doit pas rester toujours.

Plus il y réfléchissait, plus le maître de la maison se persuadait que la place d'une jeune fille comme Alésia n'était pas dans une petite ville de province, et encore moins à la campagne.

Il était vieux, hélas, très vieux même. Il ne vivait pas toujours. Et Margottine n'était pas jeune non plus.

Que deviendrait la chère enfant privée de leur appui ?

Ils n'avaient malheureusement pas de rentes à lui laisser. Le mazet, c'était toute leur fortune, une fortune dérisoire pour notre époque.

Tant que Millias vivrait, Alésia pourrait, à la rigueur, vivre sans travailler, grâce aux deux retraites du vieux marin. Mais, dès qu'il ne serait plus là, elle serait obligée de gagner sa vie.

Sans doute, elle se marierait un jour. Jolie, intelligente comme elle l'était, elle ne manquerait pas d'amoureux, et Marius Millias envoie à l'avance l'heureux mortel qui aurait le bonheur de lui plaire et qui emporterait chez lui un tel trésor.

Mais le mariage est tout de même chose aléatoire et le marin, avec l'approbation du capitaine, préférerait ne pas s'en remettre à la destinée et lui apprendre un métier.

Mais quel métier ?

Pas un instant le bonhomme ne songea qu'elle pourrait devenir couturière, modiste ou lingère.

La chère et fine créature était bien au-dessus d'un tel état.

Il rêvait pour elle un autre avenir. Elle dessinait à ravir pour son âge. Et d'autre part, le capitaine affirmait qu'une jeune fille qui sait peindre peut très bien se tirer d'affaire dans la vie.

Il n'y avait donc, semblait-il, qu'à pousser l'enfant dans la voie où d'instinct elle s'engageait et qu'à développer le goût précoce qu'elle devait sans doute aux premières leçons du capitaine Marco.

Oui, mais pour développer les aptitudes de quelqu'un il faut le faire travailler. Pour travailler, il faut des maîtres qui vous instruisent. Or, où trouver des maîtres dans la campagne ensoleillée où Marius Millias avait rêvé de finir ses jours ?

Et puis dessiner, c'est bien. Mais pour tirer parti de son talent, il faut habiter une grande ville. Et même, il n'y a qu'une ville en France où les artistes aient chance de réussir.

Et toutes les réflexions que faisait le marin le conduisaient à la même conclusion :

— La place d'Alésia est à Paris. Souvent il en parlait avec Margottine.

La première fois la bonne femme avait poussé les hauts cris.

Pensez donc !

Quitter Tarascon, abandonner le mazet !

On était si bien à trois dans la petite maison !

Que pouvait-on désirer de plus ?

Le jardin fournissait en abondance des légumes et des fleurs.

Le verger était si bien planté et les fruits abondaient sur la table du marin.

Bien abrités des vents du Nord par la colline, les cerisiers donnaient leurs premières cerises dès le dix mai. Puis venaient les abricots dorés vers la Saint-Jean, les pêches succulentes, les prunes juteuses, enfin le raisin que Margottine savait conserver et dont on se régalaient ensuite jusqu'à la Noël.

Et il fallait abandonner tout cela ?

Oui, il le fallait. Margottine elle-même finit par le reconnaître.

Le lot des parents, naturels ou adoptifs, est de se sacrifier pour les enfants, et le sacrifice est d'ailleurs toujours doux que l'on fait pour eux.

Victor, le Parigot, avait écrit plusieurs fois.

A chaque lettre Millias répondait. Mais il ne montrait à l'enfant ni les lettres de l'ancien matelot redevenu ouvrier ébéniste ni ses réponses.

C'est qu'il était question dans ces lettres de choses graves.

Marius se sentait encore assez valide pour travailler quelques années et il voulait trouver un emploi pour deux raisons : d'abord, parce que l'oisiveté lui répugnait, ensuite parce qu'en gagnant de l'argent, il pourrait donner une meilleure instruction à l'enfant qu'il aimait comme si elle avait été sa fille.

Victor, l'ébéniste, proposa plusieurs combinaisons entre lesquelles Marius hésitait.

Et voilà qu'un jour le Parisien écrivit qu'une occasion vraiment exceptionnelle s'offrait.

Si Marius voulait, il pourrait, pour quelques billets bleus, reprendre une petite boutique dont le patron était mort subitement et où un homme débrouillard comme lui se tirerait toujours d'affaire.

C'était au faubourg Saint-Antoine, un petit magasin où l'on vendait des fournitures pour les ébénistes et des articles très divers.

Ce magasin était très connu dans le quartier ; son enseigne : "A la Potote du Vieil Ebène", était d'ailleurs suggestive.

Marius Millias avait quelques économies.

Sans toucher au mazet, il pouvait payer la boutique.

En quelques jours l'affaire fut décidée.

Il fallait se hâter, écrivit coup sur coup le brave Victor, ne pas laisser échapper l'occasion.

Quand l'affaire fut conclue, Marius annonça sa décision à Alésia.

La jeune fille en resta toute saisie et pendant plusieurs jours elle ne sut si elle devait s'en réjouir ou la regretter.

Paris l'attirait et lui faisait peur en même temps.

Quant à Margottine, elle vivait comme dans un rêve. Elle se demandait quelquefois si c'était bien vrai, si elle allait vraiment quitter Tarascon pour finir ses jours à Paris.

Les voisins n'en revenaient pas.

Et naturellement ils blâmaient le marin et sa cousine, et ils ne se gênaient pas pour le leur dire.

— A quoi penses-tu, Margottine, de faire une semblable folie ?

— Quelle folie ?

— Aller à Paris, à ton âge !

— Tê, et pourquoi que je n'irais pas ?

— Elle le demande, fit une comère en levant les bras au ciel.

— C'est cette enfant, que lui a amené son cousin, qui lui a fait perdre la tête.

— C'est vrai qu'elle est bien câline, qu'elle se fait aimer par force.

— Oui, mais moi, je ne voudrais pas m'y fier.

— Moi non plus. D'abord ce nom qu'elle porte : Alésia, est-ce un nom de chrétienne ?

Margottine les fit taire.

— Vous êtes toutes de méchantes langues et, ma foi, quand je vous entends, parler ainsi, je ne suis pas fâchée de vous quitter.

— Tu t'en repentiras, Margottine.

— Bien sûr qu'avant qu'il soit longtemps tu regretteras le mazet.

— Tu n'auras même pas un melon à manger à Paris.

— Il paraît qu'on les vend trois francs pièce.

Toutes levèrent les bras au ciel.

Trois francs un melon, quand à Tarascon, pour cinq ou six sous, on peut en avoir un bien meilleur que tous ceux qu'on mange à Paris !

Décidément, cette Margottine était folle à lier !

L'heure du départ arriva

Les meubles étaient déjà partis.

L'excellente Provençale, depuis une heure, se cachait pour essuyer furtivement, de temps à autre, une larme.

Alésia, elle aussi, était très impressionnée.

C'était l'automne, un automne d'une douceur ineffable.

Jamais la campagne n'avait été plus belle et l'air plus transparent.

La jeune fille sentait profondément le charme de cette saison toujours si belle en Provence, et la vieille femme elle-même, sans le savoir, en était pénétrée.

C'est le cœur bien gros qu'à la fin de la journée, elles dirent adieu au mazet et prirent le chemin de la gare.

Le lendemain, après une nuit passée en chemin de fer, elles étaient à Paris.

Victor les attendait, à la gare de Lyon, à la descente du train.

Il les conduisit aussitôt chez lui.

Alésia et Margottine resteraient avec sa femme, pendant que Marius Millias irait prendre possession de la boutique et visiterait le petit logement que le Parisien avait presque retenu.

Si le logement lui plaisait, comme il était libre, Margottine et Alésia pourraient s'y installer dès le lendemain.

Avant même de quitter la gare, pendant que l'enfant s'ébahissait à regarder le va et vient impressionnant des voyageurs, les deux hommes et la Provençale, eurent une courte conversation.

— Alors c'est bien entendu ? fit Marius, s'adressant à l'ébéniste.

— Oui, mon vieux.

— C'est promis ?

— C'est juré.

— Tu nous garderas le secret ?

— Foi d'ancien marin, je saurai me taire.

— Pour tout le monde, Alésia est ma fille, ma vraie fille.

— C'est dit.

Marius Millias avait jugé préférable, au commencement d'une vie nouvelle, qu'on ne connût pas l'histoire merveilleuse d'Alésia.

A quoi bon la raconter et provoquer ainsi les légendes et les cancanes ?

Il valait mieux que tout le monde crût qu'il était veuf et que l'enfant était sa fille, sa vraie fille.

Victor tint parole. Il sut garder sa langue. Néanmoins, peu à peu, des bruits circulèrent. On finit par soupçonner un mystère mais on n'eut aucun soupçon précis.

(A suivre dans le prochain numéro)

Ce qui se passe à Hollywood

(Suite de la page 9)

1 blouse	\$ 3.00
1 gilet de laine .. .	3.00
1 chapeau de paille noir ..	3.00
1 chapeau de feutre blanc ..	3.00
1 paire de gants lavables ..	3.00
1 robe de crêpe imprimé (faite chez soi) .. .	5.00
2 robes de toile ou de coton à gais dessins .. .	8.00
1 robe de diner et de casino, avec boléro .. .	10.00
12 paires de bas .. .	10.00
Sous-vêtements .. .	20.00

LE PRIX DE LA SVELTESSE

Hollywood est la ville de la diététique. Il n'y a pas que les étoiles de cinéma qui comptent scrupuleusement leurs calories et mesurent minutieusement leur nourriture. Les directeurs, écrivains, coiffeurs et autres, veulent aussi, paraît-il, posséder une silhouette à la « streamline ». Claudette Colbert est l'une de celles qui ne s'inquiètent guère de ce détail si important pour d'autres. Elle a bonne santé et ne se prive jamais de dessert. Et l'on sait quelle taille enviée elle possède.

Erik Rhodes que l'on a vu dans « The Gay Divorcee », ne craint pas d'affirmer que la diète exagérée, chez les hommes et surtout chez les femmes d'Hollywood (car encore rares sont les hommes qui s'astreignent sérieusement aux privations gastronomiques), a causé plus de divorces que la cruauté, l'incompatibilité, la désertion, le refus de pourvoir et toutes les raisons alléguées dans les cas de séparation.

Le désir immodéré de la maigreur, si l'on veut demeurer à la toute dernière page de la mode de la colonie cinématographique, est à la base de presque tous les troubles des ménages d'Hollywood.

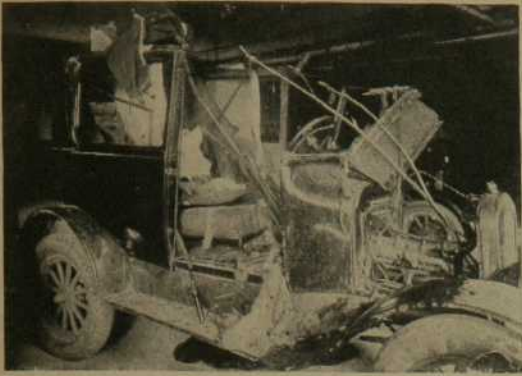
Grace Moore soutient la même chose : « La diète excessive est le mal qui conduit à ce que l'on veut appeler l'incompatibilité de caractère. Les femmes en général essaient d'imiter leurs idoles de l'écran, et voilà que le mal est fait. Le manque de nourriture affaiblit le corps peu à peu. Et le caractère s'en ressent. L'on devient alors plus irritable. Des détails, des futilités, des insignifiances qui passeraient sans doute inaperçus si l'on était fort et partant en parfait équilibre de santé, prennent une importance telle qu'on s'imagine injustement traité et persécuté par tout le monde. L'on se « pique » plus aisément de tout et de rien. Le mari, comme de juste, éprouve le résultat de cette mauvaise humeur, et lorsque les nerfs sont à bout, que voulez-vous qu'il advienne... sinon un désastre ou le naufrage... »

« Il faut mieux, beaucoup mieux, ajoute la grande diva de Columbia, porter cinq livres de chair de plus et garder son mari ou sa femme, que d'amincir sa taille à la Cendrillon et au delà, et de perdre les possibilités de conserver un moral excellent et le bonheur au foyer. »

« Et quand les femmes se rendront compte des suites déplorables des mauvaises diètes, elle cesseront de se laisser mourir de faim... et préféreront de vivre en bonne santé et en joyeuse humeur... » ajoute, à titre de conclusion, mo naimable interlocutrice.

AUTOMOBILISTE, SOYEZ PRUDENT!

Collaboration de la Ligue de Sécurité de la
Province de Québec



« Petit poisson deviendra grand pourvu que Dieu lui prête vie. » — Mais ici c'est le pêcheur à qui Dieu n'a pas prêté vie... Macabre conséquence d'un manque de sécurité au volant.

DANS un cas rapporté il y a quelques mois, on a trouvé une vieille dame, précédemment assise sur le siège d'arrière, qui était venue s'aplatir sur les genoux de sa fille à l'avant de la voiture, deux femmes baignant l'une dans le sang de l'autre, tellement écrabouillées toutes deux que l'autopsie ne put révéler si c'était un cou cassé ou un cœur rompu qui avait causé la mort.

Les autos qui capotent se spécialisent dans les blessures cruelles. Par exemple une fracture du pelvis vous garantit des mois d'agonie sur un lit d'hôpital, une immobilité complète et, peut-être aussi, une infirmité permanente. L'épine dorsale brisée, résultat d'une secousse violente, est aussi fort douloureuse. Il y a encore les genoux fracassés et les clavicules émietées par un contact ultra rapide avec les côtés de l'auto qui caracole comme une coquille sur une mer agitée, ou enfin les désastreux ravages que causent les côtes brisées en perforant les poumons ou le cœur. L'hémorragie interne qui en résulte n'est pas moins sérieuse parce que la plèvre s'emplit de sang.

Le verre brisé (la vitre de sécurité n'étant pas le moins encore universellement adoptée) joue un rôle de tout premier plan dans le drame « Accident ». Il fait plus que couper, parce qu'il s'émiette et vous fait penser que vous avez reçu au visage la décharge d'un canon rempli de bouteilles cassées. A cette vélocité, un éclat dans l'œil et c'est la cécité ! Une jambe ou un bras qui passe au travers d'un pare-brise peut être entaillé jusqu'à l'os. Le verre traverse les veines, les muscles, les artères, comme le couteau d'un boucher dans une pièce de viande, et vous fait perdre rapidement une mortelle quantité de sang. Même la vitre de sécurité peut être dangereuse quand l'auto qui file à toute allure rencontre un obstacle de bonne dimension. On nous a raconté des faits saugrenus à ce sujet : un corps humain qui est projeté contre cette vitre fait un trou avec la tête — mais les épaules tiennent bon — et les côtés aiguisés de cette ouverture le décapitent avec autant d'habileté que le fait une guillotine d'expérience.

Continuons avec le sujet de la décapitation : La voiture entre comme un obus dans une clôture de métal et vous n'avez plus besoin de vous soucier des autres blessures parce qu'une rampe brisée pénètre dans l'auto et vous enlève la tête avec son bout ébréché — une décapitation qui n'est pas aussi propre que la première, mais qui n'en est pas moins parfaitement complète. On trouve aussi des cadavres dont les bottines ont été enlevées et dont les pieds sont réduits en moignons difformes. Les souliers sont là, — vides et proprement lacés, — sur le plancher de l'auto. Et voilà la conséquence de notre vitesse moderne.

Mais tout ça, c'est du quotidien dans notre pays. Pour être un souvenir de première importance dans la vie d'un médecin ou d'un constable, il vous faut au moins faire quelque chose d'extraordinaire, — comme cette femme qui, — après avoir fendu le pare-brise avec sa tête et suivant les mouvements de l'auto qui catapultait contre une falaise, — glissa jusqu'au bas de la vitre, s'ouvrant la gorge d'une oreille à l'autre. Encore, arrêtez votre auto près d'une courbe, la nuit, et tenez-vous devant votre feu rouge pour enlever le pneu de rechange à l'arrière — et cela vous immortalisera dans la mémoire de quelqu'un pour qui vous serez : « le type que j'ai vu se faire aplatir comme une feuille, trois pieds de largeur et deux pouces d'épaisseur. Un camion l'a rentré dans sa propre voiture ; on aurait juré qu'il avait passé sous un rouleau à vapeur ! » — ou encore, pour être original, faites comme ces deux jeunes gens, projetés hors d'une auto, chacun pas-

AVANT-PROPOS

Cette semaine, nous terminons la publication d'un article sensationnel sur les terribles ravages que peut faire l'automobile entre les mains des imprudents. Nous sommes redevables à la Ligue de Sécurité pour cette version française de l'article de J. C. Furnas, « AND SUDDEN DEAD », et nous manifestons l'espoir qu'elle contribuera fortement à faire progresser le mouvement humanitaire dont se préoccupe cet organisme.

Traduit et Publié avec la permission du
READERS' DIGEST MAGAZINE

sant par les extrémités du pare-brise pour se faire enlever le sommet de la tête — coupé ras aux sourcils. Enfin, entrez dans un arbre d'une dizaine de pouces de circonférence et faites-vous empaler par une branche acérée.

Pas un seul de ces exemples n'est un conte à faire peur ; ce sont purement des faits horribles, glanés ici et là dans les statistiques de l'année et vus par des constables et des médecins dans l'exercice de leurs fonctions. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il y a très peu de dissemblance dans les scènes qu'ils nous décrivent.

Il est difficile de trouver le survivant d'une catastrophe de la route qui voudra vous parler de son accident et vous faire part de ses sensations. Quand vous revenez à vous-même, la cuisante et atroce douleur qui vous torture tout le corps vous force à

vous rendre compte que vous avez les deux clavicules fracturées, les deux omoplates écrasées, le bras droit cassé à trois endroits, trois côtes enfoncées et, selon toute probabilité, des blessures internes très graves. Mais à mesure que vous reprenez connaissance, la douleur ne peut vous distraire de cette tragique certitude que vous vous en allez ! Vous ne pouvez vous défaire de cette idée, même quand on vous soulève du sol pour vous étendre sur le brancard, tandis que vos côtes brisées vous déchirent les poumons et que les bouts perçants de vos clavicules entrent dans votre gorge qui râle d'épouvantable façon. Quand vous avez arrêté de crier, ça vous revient tout d'un coup : vous êtes en train de mourir et ça vous fait vous détester !

Ce ne sont pas là non plus des contes. C'est bien comme ça que se sont senties les milliers de personnes tuées par l'automobile.

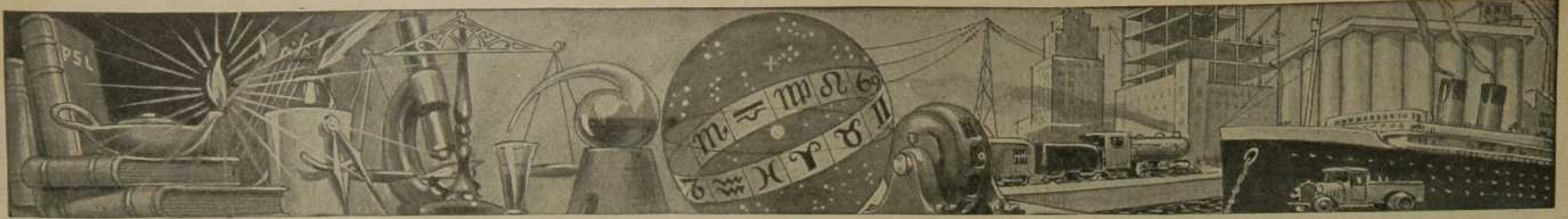
Et — chaque fois que vous dépassez dans une courbe dangereuse, chaque fois que vous faites de la vitesse sur une route glissante, chaque fois que vous allez trop rapidement pour vos réflexes, chaque fois que vous conduisez avec le cerveau appesanti par une couple de verres d'alcool, chaque fois que vous suivez de trop près la voiture qui précède, vous risquez ce genre d'agonie sanglante et de mort subite pour sauver quelques misérables secondes !

Regardez-vous bien. C'est vous le mort sur lequel l'homme vêtu de blanc vient de se pencher. Il hoche la tête et avise les brancardiers que ça ne sert à rien de s'occuper de vous, parce que vous êtes fini. Il se retourne pour prendre soin d'un autre qui n'est pas encore mort !

Et maintenant, allez-y en douceur.



Les lois de la route sont faites pour être observées. Si vous n'obéissez pas, il pourrait vous en cuire ! — Le conducteur de cette voiture pourrait vous en dire un mot mais il n'a pas survécu à ses blessures !



Le village le plus élevé de l'Europe est celui de Saint-Véran dans les Alpes françaises; il est situé à une altitude en montagne de six mille sept cent trente pieds.

Le bétel, qui est la chique favorite en certains pays d'Orient, est d'une préparation assez méticuleuse. Il est fait avec l'amande de l'aréquier que l'on pile avec une sorte de poivre appelé "cardamome" et le résidu de divers coquillages calcinés. Une chique est faite d'une dose de ce mélange contenue dans une feuille enroulée de bétel, laquelle feuille est elle-même fermée par un clou de girofle.

Ce qu'on appelle le "stockfish" est de la morue séchée à l'air et non salée; le pays de grande préparation de cet aliment est la Norvège qui en produit trente à quarante mille tonnes par an.

Le plus gros de tous les oiseaux est l'autruche qui peut atteindre une hauteur de neuf pieds et peser trois cents livres.

Les progrès de la chirurgie moderne permettent d'enlever de notables parties du cerveau humain sans pour cela mettre en danger ou en état d'infériorité les facultés du patient qui subit l'opération.

Le python des Indes couve réellement ses oeufs en s'enroulant autour d'eux; durant cette période qui dure plusieurs mois, il ne prend aucune nourriture.

On fabrique maintenant des porte-plumes réservoirs pour les personnes qui sont gauchères; les plumes en sont taillées obliquement.

La plus grande île du monde n'est pas l'Australie, comme beaucoup de personnes le croient, mais le Groenland.

Par une belle nuit claire on croit pouvoir compter des dizaines de milliers d'étoiles au firmament alors qu'un homme avec une vue moyenne n'en aperçoit guère que quatre mille; avec une excellente vue on en peut compter jusqu'à six mille.

Les taxes les plus élevées payées pour les autos aux Etats-Unis le sont dans la Floride où elles atteignent une moyenne de soixante-quinze dollars par machine; les moins chères sont dans le District de Columbia avec une moyenne de vingt-neuf dollars par auto.

La plus petite église du monde entier est probablement celle de Lillington, à Eastbourne, Angleterre; elle ne contient que six rangées de bancs où une trentaine au plus de personnes peuvent trouver place.

La Chine possède une organisation postale depuis au moins trois mille ans; chaque facteur, en ce pays, parcourt en moyenne trente-cinq milles par des chemins souvent très mauvais, et cela avec une charge qui peut atteindre soixante-dix livres.

NOTES ENCYCLOPEDIQUES

CHOSSES ETRANGES — Par PASCAL BOIVIN, artiste canadien

LES EAUX DES Océans contiennent de l'or pour des centaines de milliards, ainsi que l'a prouvé leur analyse; il reste cependant à trouver le procédé économique d'extraire cet or.



UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ASSURANCES vient de se fonder à Budapest; elle indemnise les familles en cas de naissances de jumeaux et s'occupe des enfants jusqu'à l'âge de quatorze ans.

L'ANNÉE DERNIÈRE, des centaines de singes ont envahi le petit village de Matizani en Afrique, et l'ont pillé après en avoir chassé tous les habitants.



Tous droits réservés, Le Samedi

UN PEU D'ÉRUDITION CULINAIRE

Le succulent gâteau qui a nom « baba » a une origine royale. Ce fut le roi très gourmand Stanislas Leczinski qui en inventa la pâte, dont il donna généreusement la recette à son cuisinier.

Chassé de Pologne, le beau-père de Louis XV vint s'établir à Lunéville, et au bout de quelque temps on mangeait du « baba » dans toute la Lorraine.

Il n'en fut pas de même à Paris, car ce n'est qu'en 1836 qu'un pâtissier nommé Sthorer se mit à vendre le nouveau gâteau dans sa boutique de la rue Montorgueil. L'idée fut bonne et Sthorer se retira avec une fortune d'un million.

Quant au nom de « baba », dont fut baptisé le produit du roi Stanislas, nous ignorons son étymologie.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Il y a des esprits chagrins, paraît-il, qui ne veulent pas entendre parler de la Société des Nations dont l'idée n'a rien de révolutionnaire. Voilà plusieurs siècles qu'on a tenté de la réaliser sous le nom de *paix générale* ou *perpétuelle*.

Henri IV rêvait déjà d'organiser une Société des Nations en Europe, et il allait même faire la guerre pour la créer quand il fut assassiné par Ravillac.

On a fait une Société des Nations au traité de Westphalie, en 1648, au traité de Rastadt, en 1714, et au traité de Vienne, en 1715.

Une expédition archéologique qui a eu lieu dans le nord de l'Irak a découvert des peignes d'ivoire et des jarres de pierre pour cosmétiques datant de plus de cinq mille six cents ans.

Ce qu'on appelle la fumée des volcans est de la vapeur d'eau qui se condense et les prétendues flammes de ces volcans causées par la réflexion de la lave fondue sur cette vapeur.

Malgré toute son adresse et son ingéniosité, l'homme a été incapable d'améliorer la forme des canots indiens; le revêtement d'écorce a été remplacé par un canevas solide et imperméable mais le modèle d'ensemble est resté le même.

L'hôpital Général de Los Angeles est la plus importante construction du genre dans le monde entier; il a vingt étages et peut recevoir quatre mille deux cents patients. Le coût de cette construction a été de douze millions de dollars.

Un Russe de la Georgie, nommé Khapara Kiut serait actuellement l'homme le plus vieux de toute la terre; il prétend avoir cent cinquante-deux ans.

Certains fakirs hindous se tiennent immobiles dans des positions étranges; il y en a qui gardent les bras levés depuis tant d'années qu'il leur serait maintenant impossible de les abaisser, les jointures étant complètement ankylosées.

Un original de San Francisco, T. D. Rockwell, a des inscriptions tatouées sur le corps en vingt-cinq langues différentes.

La population du Japon augmente d'environ un million chaque année.

Toutes les autos, en France, vont être équipées avec des phares à lumière jaune ne causant aucun éblouissement bien que donnant une lumière qui éclaire parfaitement la route à longue distance.

Un homme de Romford, Angleterre, qui fendait une bûche de bois, trouva à l'intérieur une pièce de monnaie datant du règne de George III.

Au cours de l'année 1935, les Etats-Unis et le Canada ont fait emploi, pour les travaux de la voie ferrée, de 370 millions de livres de dynamite et de poudre sans qu'il y ait eu d'accident de personne, même léger, à enregistrer.

La France possède plus de bureaux de télégraphe que les Etats-Unis bien que sa population soit le tiers de celle de ce dernier pays.

La Sûreté Générale de Paris, qui est l'équivalent de Scotland Yard, en Angleterre, n'admet dans son personnel que des candidats justifiant d'une très forte instruction.

Les pieds d'une personne debout sont, paraît-il, plus longs de trois huitièmes de pouce que ceux d'une personne assise.

Bonne Nouvelle!

La MAISON POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, est
heureuse d'annoncer ce qui suit :

NOS lecteurs et lectrices savent déjà qu'ils peuvent maintenant s'abonner à nos trois publications *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film* pour cinq dollars par année, au lieu de six. Nous ne pouvons malheureusement pas faire profiter de ce privilège nos lecteurs des Etats-Unis.

A y bien penser, ce n'est pas beaucoup qu'un billet de cinq dollars pour s'assurer toute une année de lecture agréable, divertissante et instructive à la fois.

Dans les cinquante-deux numéros du *Samedi*, dans les douze numéros de *La Revue Populaire* et dans les douze numéros du *Film* vous avez à lire 80 romans complets par année — tous intéressants, la plupart inédits et choisis expressément pour vous.

Songez un peu à ce que vous coûteraient, en librairie, quatre-vingts romans du même genre, si vous deviez les acheter un à un.



Mais ce n'est pas tout. Si nos romans, romans d'amour, romans d'intrigue et d'aventures ou romans policiers, sont les meilleurs qu'on puisse lire, que dire des articles, contes, nouvelles, chro-

niques qui font du *Samedi* et de *La Revue Populaire* les magazines les plus complets et les plus variés qui soient? Que dire encore des illustrations, dessins d'artistes canadiens ou photos d'art, qui décorent et animent toutes les pages de nos populaires magazines?



Quant au *Film*, vous savez tous que c'est la première et la plus grande revue de cinéma canadienne-française. On y traite également des vedettes françaises et des vedettes américaines. Grâce à ses trois correspondants à New-York, à Hollywood et à Paris, *Le Film* est en mesure de renseigner parfaitement ses nombreux lecteurs et lectrices sur tout ce qui se passe dans le monde du cinéma français et américain.

Faites-vous un devoir de patriote d'encourager VOS revues canadiennes-françaises. Plus vous les encouragerez, mieux elles seront, à tous les points de vue.

La maison Poirier, Bessette & Cie, limitée, est une des plus anciennes et des plus solides sociétés canadiennes-françaises. Ses progrès sont constants et sa position financière est aussi inébranlable que le Mont-Royal ou le Cap Diamant!



LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Can.
Tél. : PLateau 9638*

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



“Mes félicitations, c'est le moyen le plus économique d'acheter son huile!”

Personne ne peut chercher à modifier la nature de l'huile en bidon — chaque bidon sortant scellé de la raffinerie pour n'être ouvert que sous les yeux du client. Rien ne peut en altérer la qualité. L'huile en bidon protège à la fois votre auto et votre porte-monnaie! Dites au préposé du poste: “Comme je prends bien soin de mon auto, c'est de l'huile en bidon qu'il me faut!”



Il existe pour votre auto un type d'huile particulier. Tenez-vous-en à celui-là. Le numéro S. A. E. (viscosité) de l'huile est gravé au sommet de chaque bidon. Exigez le numéro qui convient à votre auto.



Ouvert et vidé sous vos yeux! Le meilleur moyen d'avoir sa pleine mesure d'une huile propre et scellée à la raffinerie. Commandez de L'HUILE EN BIDON!

Les postes de service modernes vous vendent l'huile en BIDONS, dans votre propre intérêt. Servez-vous-en régulièrement, dans l'intérêt de votre auto.

AMERICAN CAN COMPANY

Montréal, P. Q.

Hamilton, Ont.

Toronto, Ont.



American Can Company, Ltd.
Vancouver, C. B.